916·216
Fes/Voy
84106

00084106

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 001.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

NO R 12

VOYAGE

D'HORACE VERNET

EN ORIENT.

VOYAGE

D'HORACE VERNET

EN ORIENT

RÉDIGÉ

Par M. Goupil Fesquet.

84106
— Y012

TOME SECOND.

18-L-14

Bruxelles et Leipzig,
C. MUQUARDT.
1844

F 716-216
84106

00084106

RÉSUMÉ DU VOYAGE

D'HORACE VERNET

EN ORIENT.

XII.

SOMMAIRE.—Rentrée au Caire.— M. Lubbert.— Le 16. Hôtel Waghorn. — *Daguerréotypes manqués.* — La citadelle et la pierre dont elle est bâtie. — *Dîner au poivre.* — *Tournée dans un café.* — Note sur l'ambre gris et jaune. — Le hachich ou bing. — Les assassins. — L'opium ou afioum. — Ordre du jour du général Menou *contre* le hachich. — Qualité du café. — Le café et le tabac, proverbe persan. —Légende historique sur sa découverte. —Les discussions religieuses à son sujet.— Café, dénomination générique pour toutes les boissons. — Opinions diverses à ce sujet, et défenses contre les boissons à différentes époques de l'histoire. — Les musiciens. — Les jeux de hasard et autres. — Moyens de se soustraire à la lettre des docteurs contre les échecs. — Mahomet contre les joueurs. — Précepte d'Aristote sur le même sujet.

– Qu'il est doux de plonger dans l'ombre de petites rues nos corps et nos âmes à demi fondus par les plus cuisants rayons du soleil !

Ombre chérie, tu es aussi bienfaisante que tes mystères sont poétiques ! Inséparable sœur de la lumière, la pureté de l'air t'enlève bien des secrets que l'œil des peintres peut seul te dérober. La distribution des reflets du ciel semble rendre

tes nuances volatiles à côté de l'aride opacité de la lumière. La richesse et l'éclat n'ont point de coquetterie dans la nature, l'imagination seule y ajoute par la métamorphose perpétuelle qu'elle fait subir à ce qui nous entoure; on conçoit la fécondité inventrice des Orientaux en présence de pareils tableaux; le Caire est un labyrinthe pour l'œil et la pensée; mais l'embarras du touriste n'en est que plus grand, surtout quand le temps lui manque pour choisir. Le papier sans fin, la promptitude, la justesse et le nombre des observations sont des conditions impossibles à réaliser; contentons-nous donc de tourner à droite, puis à gauche, puis à droite, puis à gauche, *et de continuer* ainsi un nombre $n + n \times x$, *et* nous sommes sûrs d'arriver à la solution du problème proposé, l'hôtel Whaghorn. Mais non, nous rencontrons un Turc au teint frais et rosé, bien nourri, à l'œil gai, au nez un peu parent de celui de Roxelane, aux mains potelées et blanches garnies de belles bagues. Il chevauche promenant son ventre grave et rebondi qui tressaille au pas de son coursier à crinière ondoyante. Un sabre courbé, le costume de nizam, et un nichan, voilà bien les insignes d'un fonctionnaire public! Son domestique ou saïs porte sa blague et sa pipe. La moustache en brosse n'a pourtant rien de musulman... Ah! parbleu, voilà Lubbert, s'écrie en l'abordant M. Vernet, reconnaissant en lui l'ancien directeur de l'Académie royale de musique; les compliments et politesses s'échangent de part et d'autre, et nous apprenons que, par une série de vicissitudes, notre bienveillant compatriote,

abandonnant les nymphes de l'opéra, est venu chercher au sein de l'Égypte des consolations à ses malheurs, et qu'en sa qualité de Français, Méhémet-Ali l'a honoré de sa confiance, et l'a nommé membre du conseil supérieur de l'instruction publique!!!

Nous rentrons à l'hôtel Whaghorn.

Après un repos de deux heures environ à notre pied-à-terre, où le décapage de plaques daguerriennes nous sert de passe-temps, je me dirige avec armes et bagages photogéniques vers la citadelle, sous la conduite d'un valet de place. La pierre dont elle est bâtie, objet d'un rapport du citoyen Monge, est calcaire et composée de la *coquille qu'on appelle* numismate, à cause de sa ressemblance avec de petites pièces de monnaie. Elle est extraite du rocher même sur lequel le château est bâti, et dont la composition est exactement la même que celle qu'on trouve aux environs de Laon. M. Joly de Lotbinière, qui partage pour son compte particulier les mêmes fatigues que moi, dirige ses excursions daguerriennes vers différents points. Grâce au soin que j'ai apporté au polissage et à la préparation de mes plaques, j'espère obtenir une très-belle épreuve de l'aspect extérieur de la citadelle du Caire, et pendant que mon artiste mécanique travaille, je me promène sous quelques ruines, où je cherche encore l'ombre amie, et je fais des vœux photogéniques tandis que mon âne errant cherche en vain, dans les arides cailloux et non loin de la vallée des tombeaux, une nourriture quelconque. Rentrés chez Whaghorn, nous trouvons nos com-

pagnons attablés; mais la curiosité de savoir si nous avons réussi nous ôte l'appétit, et M. Joly et moi, chacun de notre côté, nous procédons à la mercurisation des épreuves. Tout daguerréotypeur passionné connaît l'angoisse d'une opération aussi *palpitante d'intérêt*, surtout quand l'image désirée est conquise au prix de longues fatigues, après une course de deux lieues, pendant laquelle un âne indomptable vous cahote avec votre chambre obscure sur les genoux, sans que vous puissiez modérer son allure, ni faire comprendre vos désirs à l'ânier. Bref, mon épreuve est manquée ou à peu près, et, pour me consoler et me rendre les forces et le courage, il m'est enfin permis de m'asseoir auprès de *MM. Vernet* et *Burton*, qui se sont amusés à poivrer ma soupe, afin de me faire dîner plus vite; je me jette alors sur le reste du festin, en dépit des malices et des plus petits morceaux que ces messieurs ont cru devoir dresser artistement sur un plat. La fraîcheur de l'eau des gargoulettes est la seule ressource qui me reste, et le dessert d'excellents fruits me récupère de la disette où je suis réduit. Dans la soirée, la lune jette sur la ville ses reflets d'argent avec la plus généreuse profusion, tandis que le soleil plongé derrière l'horizon, nous dérobe ses fournaises d'or.

Les rues sont désertes; les mouch-arabis se découpent alors en noires dentelles, éclairés par les lumières oranges des appartements. C'est l'heure la plus favorable au kieff sur les divans.

Voici un café où l'on chante et l'on danse; entrons. C'est une vaste salle rectangulaire, sorte

de mandarah (c'est ainsi qu'on appelle la salle de réception pour les hommes dans les appartements égyptiens); une partie du parquet qui s'étend de la porte au mur opposé à l'entrée, se nomme dourkah, et dans les maisons particulières, est pavé de mosaïques et souvent décoré d'une fontaine jaillissante au milieu. Il n'y en a point ici; des estrades ou divans règnent autour de la pièce, et sont occupés par une quantité de fumeurs qui ont tantôt les jambes croisées, tantôt une seule jambe pliée sous eux, et l'autre pliée aussi, mais avancée verticalement en face de la poitrine, pour servir d'appui et de guide à la main qui tient la *chibouque* ou le narghilé; d'autres sont assis sur des tabourets en roseau, humant bruyamment le café dans de petites tasses de porcelaine qu'on pose sur des coquetiers en filigrane d'argent, ou de cuivre ou de vermeil d'un joli travail; quelques-uns se livrent aux douceurs du sorbet, des sirops rafraîchissants et des confitures (les Orientaux en sont fort amateurs). Un garçon de café est continuellement occupé du soin d'allumer et de soigner les pipes, d'y faire brûler des parfums tels que l'ambre gris et des aromates spéciaux (1),

(1) Ambre gris. L'ambre gris (qu'il faut bien se garder de confondre avec l'ambre jaune ou succin, qu'on trouve dans les entrailles de la terre, et surtout en Prusse) est un parfum qui vient de la mer, et qui se rencontre sur les côtes en morceaux de consistance solide. L'origine et la nature de l'ambre gris ont été longtemps ignorés. Nous savons aujourd'hui, dit M. Castel, qu'il est produit par un énorme poisson du genre des cachalots, le macrocephalus. On le trouve communément dans les intestins de cet animal, qui le porte le plus souvent dans une bourse, sous le ventre, et dans laquelle l'ambre nage sous la forme de boules, au milieu d'une liqueur jaune et odorante; ces boules, ordinairement

et de servir à ses pratiques tout ce qu'elles désirent. Le hachich était autrefois l'objet d'une consommation continuelle et très-recherchée des gens du peuple, mais aujourd'hui l'usage en a été interdit par ordre supérieur, à cause des inconvénients funestes qui en résultaient pour les consommateurs; cette substance n'est autre chose que de la graine de chanvre mêlée d'opium, de pavots, d'aloès et d'autres épices. L'emploi des pilules qu'on en compose procure une ivresse des plus singulières, au dire des personnes qui en ont essayé; chez les unes, il fait naître le fou rire sans qu'aucune puissance humaine puisse l'arrêter ou l'empêcher; chez les autres, la mélancolie, et ce qu'il y a de plus particulier est qu'il rend incapable d'apprécier exactement la durée d'une minute, d'un quart d'heure, d'une heure. Le temps semble rempli d'une foule d'événements successifs et rapides; toute la vie paraît s'écouler dans le laps d'un soupir, d'une bouffée de tabac, depuis l'aspiration jusqu'à l'absorption : tout ce qu'on voit est singulier, ridicule ou triste.

On connaît le hachich depuis des temps très-reculés; et ceux qui en faisaient usage s'appelaient

au nombre de trois ou quatre, pèsent quelquefois jusqu'à vingt livres. Quand ce cachalot s'est débarrassé de ces corps étrangers, la mer les roule à sa surface, et l'industrie humaine s'en emparo alors pour soulager nos maux ou accroître nos délices. Il entre dans la composition des parfums en pastilles de Perse, de Turquie et des Indes, dans la préparation des savonnettes, des vinaigres et des huiles, et est d'un fréquent emploi en médecine. L'ambre jaune a la propriété de recevoir un beau poli; on en fait des bijoux de toutes formes, des bouquins de pipe. Les anciens en connaissaient l'usage. Claudien rapporte même qu'on en faisait des colonnes : *In celsas surgunt* electra *columnas.*

hachichys, d'où les Grecs ont fait achachins, qu'on a métamorphosé depuis en assassins, nom d'une association célèbre et très-redoutée en Orient du temps des croisades ; le chef des assassins ou fanatiques exaltés par l'usage du chanvre hachich, était communément désigné sous le nom de Vieux de la montagne, parce qu'il s'était cantonné dans le Liban. Le hachich se nomme aussi *bing*.

Les musulmans boivent une certaine liqueur forte, dans la composition de laquelle le hachich joue son funeste rôle ; on peut aisément se convaincre des dangers de cette plante par l'ordonnance du général Menou, ordre du 17 vendémiaire an IX :

Art. I. L'usage de la liqueur forte faite par quelques musulmans avec une certaine herbe nommée hachich, ainsi que celui de fumer la graine de chanvre, est prohibé dans toute l'Égypte. Ceux qui sont accoutumés à boire cette liqueur et à fumer cette graine perdent la raison et tombent dans un violent délire qui souvent les porte à commettre des excès de tous genres.

II. La distillation de la liqueur hachich est prohibée dans toute l'Égypte ; les portes des cafés, des maisons publiques et particulières dans lesquelles on en distribuait seront murées, les propriétaires arrêtés et détenus pendant trois mois dans une maison de force.

III. Toutes les balles de hachich qui arriveraient aux douanes seront confisquées et brûlées publiquement, en présence d'un officier-major de

la place où elles auraient été confisquées, ou, à défaut d'officier-major, en présence de tout autre officier requis à cet effet par le directeur de la douane.

IV. Tout individu convaincu d'avoir fait passer en fraude et distribué l'herbe hachich, sera arrêté, payera une amende de 15 talaris au profit du dénonciateur, et sera détenu pendant deux mois dans une maison de force.

V. Les officiers généraux et tous autres commandant les provinces et les places, le directeur général et comptable des revenus publics, le directeur des droits affermés, et tous les directeurs des douanes sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent ordre, qui sera traduit en arabe, imprimé, publié et affiché dans les deux langues à la diligence du chef de l'état-major général, et du directeur des revenus publics. *Signé :* Abd. I. Menou.

Quoiqu'il ne soit fait aucune mention de l'opium dans le Coran, les Orientaux en font usage, en dépit des défenses les plus expresses *des casuistes*. Ils en préparent des pilules de la grosseur d'un pois, et en avalent deux ou trois pour provoquer le sommeil, ou pour tempérer l'effervescence de leur sang, rendu bouillant par le climat. On est persuadé chez ces peuples que l'opium fait d'un lâche un guerrier. Souvent les généraux en donnent à leurs soldats avant d'engager un combat; il est probable que l'assoupissement qu'il procure inspire une sécurité stupide qui ne connaît aucun danger.

L'usage de l'opium est interdit aux femmes ; néanmoins celle qui sont fatiguées des langueurs du sérail savent s'en procurer pour s'affranchir de l'esclavage par une mort douce et insensible.

Les disputes relatives à la légitimité de la consommation de l'opium ont été longues et véhémentes parmi les docteurs de la mosquée ; mais comme la lettre de la loi ne s'y oppose point, le musulman ne s'effraya guère des défenses qu'on opposa à sa passion pour cet équivalent du vin, et quoique l'expression de mangeur d'opium indique le mépris qu'inspire une personne à l'esprit déréglé par la débauche, il devint cependant un objet de luxe assez général parmi la nation turque.

A peine sommes-nous entrés dans ce lieu, qu'on nous fait asseoir; des sorbets nous sont apportés, ainsi que la pipe et le chiché ou narghilé de cristal (chiché veut dire verre). Au milieu de cette foule nombreuse des assistants qui fument et chuchotent, nous poursuivons notre étude artistique à travers les nuages du tumbaki (tabac en feuille pour le narghilé) et du latakieh, en arrosant parfois nos gosiers du nectar chéri de l'Orient ; et voici d'abord ce qu'on peut en dire : on le boit généralement sans sucre, ce qui est assez mauvais, et de plus il est épais comme du chocolat; le sucre dont on fait partout l'honneur aux Européens le rend plus agréable ; néanmoins, malgré toute la renommée dont cette liqueur jouit en Orient, je dois avouer ; peut-être à ma honte, que je lui préfère la moindre demi-tasse prise au café de Foy dans notre capitale. Les fingeans dans

lesquels on nous le sert au Caire, exercent toujours sur l'amateur une influence de couleur ou saveur locale dont on a peine à se défendre.

Les musulmans oisifs ont enfanté des volumes pour discuter si le café doit être compté parmi les liqueurs prohibées; les uns allèguent que sa fumée, produisant des effets violents sur les organes, pourrait précipiter la raison dans l'ivresse et dans l'égarement; d'autres en ont tenté l'apologie, prétendant qu'il éclaircit la raison, et qu'en la tirant de son assoupissement, il la rétablit dans l'exercice de son devoir. La question est restée indécise, et l'usage de cette liqueur s'est généralement répandu chez tous les peuples soumis à la domination musulmane.

L'arbuste dont les fruits ont excité tant de haines théologiques dans les pays musulmans, est originaire de l'Arabie heureuse. La découverte de ses qualités est l'ouvrage du hasard : un pâtre, ayant observé que ses chameaux et ses chèvres, après en avoir brouté la feuille ou mangé la fève, bondissaient toute la nuit, en fit part au supérieur d'un monastère, qui jugea à propos d'en faire l'essai sur ses moines, pour les soutenir contre le sommeil pendant l'office de la nuit. Ce moyen qui lui réussit donna occasion de réfléchir sur les propriétés de la plante. Les gens de loi en usèrent pour étudier, les arsisans pour travailler, les voyageurs pour marcher la nuit, enfin toutes les classes de la société y trouvèrent des délices inappréciables, et joint au tabac, il compléta le rêve du bonheur matériel pour les mahométans.

Les Persans confirment le goût des Orientaux

pour ces deux grands bienfaits de la nature, le tabac et le café, dans le proverbe qui dit que le café sans tabac est une viande sans sel. Le nom de café est aussi générique pour désigner chez les musulmans toutes sortes de boissons. Ils les distinguent en trois genres : le café proprement dit, le vin, et les liqueurs enivrantes; ces deux dernières boissons ont été défendues aux fidèles par Mahomet; c'est une défense de précepte divin : on ne doit en avaler une goutte ni s'en servir comme remède; un vase qui a contenu du vin doit être lavé dix fois. On trouve dans le Coran la maxime suivante : Croyants, sachez que le vin, *le jeu*, les idoles, sont des abominations suggérées par le démon. Cependant aujourd'hui nous sommes témoins de transgressions continuelles à de si sages injonctions. Les grands, par leur position sociale se trouvant plus à portée de satisfaire leurs goûts voluptueux, ont commencé par donner l'exemple, et la passion du fruit défendu s'est répandue bientôt dans le peuple. Les sultans chez les Turcs ont maintes fois savouré les funestes liqueurs. Sélim I fit brûler tous les vaisseaux chargés de vins qui se trouvaient à Constantinople, mais cette mesure énergique et tous les efforts qu'il fit pour ramener les croyants dans la voie sainte furent perdus sous son fils Sélim II. Mahomet III renouvela les défenses; Achmet I fit détruire tous les cabarets dans son empire. Amurat IV alla plus loin, il défendit le café, la pipe et l'opium sous peine de mort prononcée contre les délinquants. Les édits contre le vin furent seuls conservés par ses successeurs, et ce vice,

qui n'est pas rare en Égypte et en Syrie chez les personnes de la classe élevée, est peu commun dans le peuple de ces contrées; il se cache pour s'y livrer. L'eau-de-vie est la boisson la moins coûteuse, aussi les ouvriers, les marins, les soldats s'en permettent-ils parfois le plaisir.

Dans les lieux publics du genre de ceux où nous sommes actuellement et où les personnes de la moyenne classe ainsi que les prolétaires viennent chercher quelques distractions, on est frappé de la simplicité qui règne dans la décoration, bien différente de celle de nos plus simples estaminets; des machallhas sont plantés dans le parquet, jetant au gré du vent une lumière oscillante *et rouge* sur les assistants; au fond de la pièce, trois musiciens accroupis sur un divan, composent un orchestre charivarique.

Le premier, aveugle barbu et chenu tient sur ses genoux une espèce de clavecin ou épinette portative sur quoi ses longues mains armées d'ongles démesurés confondent leurs nerfs amaigris avec les cordes poudreuses de l'instrument; il entonne une chanson arabe en penchant la tête et levant ses yeux vides au ciel; on peut suivre dans les mobiles rugosités de son gosier, l'ascension des notes les plus étranges qu'il soutient et module en grimaçant et sans reprendre haleine, jusqu'à ce que la respiration lui manque. Son voisin joue de la flûte, et le troisième du tarabouka. La lune qui se lève derrière eux à demi cachée par un nuage, semble un œil de quelque noir démon réveillé par le bruit et curieux de pénétrer dans cette tabagie. Elle jette une lueur d'argent autour

de ces personnages rougis par la flamme des pots à feu, et les transforme en personnages d'airain; les assistants battent des mains et répètent parfois les refrains qui deviennent plus rapides vers la fin. Chacun regagne ensuite son logis, emportant avec bonheur quelques bourdonnements; mélancoliques réminiscences d'un tel concert qui prépare agréablement au sommeil.

Le maître du lieu ferme alors ses fenêtres en guillotine contre les incursions des moustiques, et après s'être assuré que tout le monde est parti, il couche sur un divan, car, comme nous l'avons déjà dit, les Orientaux n'ont point de lits.

Les amusements auxquels les oisifs se livrent ordinairement dans les cafés consistent à jouer aux dames et aux échecs, ou à écouter la musique et les récits d'un conteur. Les jeux, comme les boissons, ont été de la part de Mahomet l'objet des récriminations les plus vives; voici comme il s'exprime à leur sujet : Ils t'interrogeront sur les jeux de hasard; dis-leur qu'ils sont pernicieux et l'occasion de grands péchés, et que, s'ils produisent quelque bien, ils enfantent de grands maux. Mahomet, en défendant le jeu, pris les juifs pour ses guides. Le Talmud note d'infamie quiconque s'abandonne à cette passion. Quoique les échecs ne soient point comptés au nombre des jeux de hasard, les musulmans rigides décident qu'on doit s'en abstenir parce que, demandant une attention trop soutenue, elles détournent des devoirs de la religion. Néanmoins les cartes et les dés font souvent l'amusement des Turcs. Les plus zélés s'interdisent les échecs sous prétexte que ce sont des

pièces sculptées à l'image de l'homme et des animaux, ce qui est défendu dans le Coran comme un renouvellement d'idolâtrie ; ceux qui ont voulu se soustraire à la défense ont donné aux échecs une forme différente pour les rendre innocents. Les Grecs, du temps d'Aristote, regardaient comme des maisons infâmes, celles où l'on donnait à jouer. Aristote compare un joueur à un brigand qui dépouille son hôte ou son ami.

Le 17 nous traversons la place de l'Esbekier où l'on nous montre de loin le jardin où l'infortuné général Kléber trouva la mort sous le poignard d'un misérable marchand de dattes. On nous fait voir aussi le lieu où le criminel supporta avec un courage héroïque l'horrible châtiment de son crime.

L'Institut d'Égypte se présente à nous avec ses glorieux souvenirs de civilisation. Mais le temps nous manque pour en visiter l'intérieur qui n'a, du reste, rien de remarquable au dire de nos amis.

Il nous tarde d'admirer de plus près les pyramides et d'en rapporter en France la frappante image daguerrienne. Le révérendissime évêque de Jérusalem, auquel nous développons en peu de mots notre intéressant itinéraire, nous accueille avec beaucoup de bienveillance et d'urbanité, au milieu d'un entourage à la nizam des principaux Français d'Alexandrie ; puis, nous prenons en hâte la route de Giseh par Boulac sur des ânes. Arrivés à cet endroit, hommes et bêtes sont embarqués pour être déposés sur le rivage de Roudah, véritable bosquet majestueux par la hauteur des arbres qui nous dédommagent de l'ardeur du soleil

et de l'incommodité du sable. La culture y est admirable, et nous respirons à longs traits les derniers parfums de végétation et de fleurs jusqu'à l'autre rivage ; une seconde barque nous transporte à Giseh. Au pied d'un vaste caroubier, le colonel Varin, en grand uniforme, entouré de ses jeunes officiers également brillants, nous attend à l'ombre. Il nous présente à nos compatriotes qui servent sous ses ordres. Une musique militaire, au signal donné par un vieux chef de musique alsacien, fait retentir l'air de marches françaises exécutées avec beaucoup d'ensemble. Ces harmonies belliqueuses ont le double charme pour nous d'être un témoignage sincère de bon accueil et de nous bercer des émotions de la patrie, émotions bien précieuses et qu'on aime toujours à sentir renouveler! elles acquièrent encore plus de force par l'éloignement qui nous sépare des nôtres. Une véritable fête est préparée ici en l'honneur de notre illustre compagnon, après un repas animé par la gaieté, les saillies et les anecdotes impériales du brave colonel et par la compagnie des convives enchantés de parler français, on nous fait visiter les quartiers; les élèves de l'école sont logés dans des chambres très-hautes et bien tenues, sur des lits en fer, et, n'étaient les figures basanées et camardes, et les uniformes, nous pourrions nous croire dans une caserne parisienne. Les écuries immenses sont dignes d'admiration par le soin et l'ordre qu'on y remarque, et surtout par la beauté des chevaux qui les remplissent; les chevaux placés assez loin les uns des autres n'ont point de travées en bois pour les séparer ; afin d'éviter les ruades, ils sont gar-

rottés par les pieds en diagonale. M. Hamont prétend que cette précaution a l'inconvénient de fausser les aplombs des chevaux, cependant la plupart de ceux que nous voyons à Giseh ne paraissent point en souffrir.

La visite générale à l'établissement finie, on nous case dans une tribune de bois placée au milieu d'un vaste enclos sablé destiné aux grands exercices; c'est de là que nous allons jouir du spectacle intéressant appelé carrousel. Le boute-selle avertit les soldats; en un clin d'œil le champ clos se remplit de cavaliers armés de lances avec leurs flammes; ils viennent se ranger en bon ordre devant nous; la musique commence, et au signal donné, les escadrons se meuvent en mesure; les armes brillent au soleil, les chevaux de toutes couleurs, excepté les noirs, s'animent au bruit des clairons, ils se croisent en trottant, puis en *galopant*; ils semblent danser, leurs naseaux se couvrent d'écume, et leurs crinières, agitées par le vent, ajoutent à la fierté de leurs allures; au commandement des officiers, des figures se forment et s'enlancent, les soldats brandissant leurs lances, et courbés sur leurs selles, *semblent fondre* les uns sur les autres dans deux camps opposés; puis, l'immobilité succède au mouvement, et après des combats simulés les rangs se reforment comme par enchantement : cavaliers et chevaux immobiles présentent à l'œil un aspect imposant de régularité et de force inerte.

D'autres évolutions de tous genres, exécutées avec le sabre et le pistolet se succèdent; on nous introduit dans un cirque où les soldats sans armes

sont exercés à la voltige ; on est étonné de l'agilité des Égyptiens et de la précision de leurs mouvements en dépit de l'ampleur incommode du pantalon à la turque.

XIII.

Sommaire. — La mémoire de M. H. Vernet. — M. Machereau ex-saint-simonien.— Maisons de plaisance du Nil.— Embabeh. — Bataille des Pyramides.— Départ pour les pyramides, escortés de quatre hommes et un caporal. — Aspect de la route. — Les pyramides et les impressions qu'elles font naître. — Chasse au chacal sur leur sommet. — L'auberge sépulcrale de Hill. — M. ***, touriste fashionable. — Daguerréotypes manqués. — Cheops, Cephrennes, Mycevinus, et la quatrième pyramide. — Visite à l'intérieur et à l'extérieur de Cheops. — Le sphinx, épreuves réussies; chute peu glorieuse à l'auteur. — Au Caire. — Schoubra. — Choix des drogmans. — Préparatifs de départ et liste des fondations les plus remarquables au Caire et en l'Égypte, dues aux lumières des Européens et des Français en particulier.

Toutes ces choses variées et nombreuses s'écoulent bien rapidement, trop rapidement, pour moi surtout, qui ne suis pas doué de cette mémoire prodigieuse que possède à un degré si éminent M. H. Vernet. Il semble que tout s'y grave pour l'éternité, avec la fidélité du miroir. L'artiste qui la possède y sait retrouver jusqu'aux moindres détails d'un costume, d'un type humain, saisi pour ainsi dire au vol et en passant. La nature s'y fixe par les yeux, s'y classe dans le cerveau avec ordre et netteté; chaque objet a sa case conservatrice, particulière. Aussi M. H. Vernet ne fait-il que très-peu de croquis en voyage; sa mémoire est un don magnifique, fait pour lui épargner toutes peines; quand il compose un tableau, il invoque ses

souvenirs, comme nos peintres ordinaires feuillètent un album pour y faire choix d'un sujet; puis, prenant une toile blanche, il fait naître sous son pinceau un épisode, une scène dramatique, aussi vite qu'on écrit une lettre; il voit son sujet comme un rêve qu'il fait durer à volonté; on serait tenté de croire qu'il y a du daguerréotype dans cette mystérieuse et extraordinaire faculté. L'exercice a contribué à son développement sans doute, mais Dieu a fait le principal. Que de plaisirs divers et intarissables un si complet artiste ne doit-il pas éprouver dans des pays nouveaux, en présence de tous les genres de natures, qu'il peut comparer si facilement! Rien pour lui n'est travail, les matériaux s'accumulent sans fatigue, sous l'impression des réalités extérieures, pour prendre corps dans son atelier, quand le caprice lui en viendra.

En l'absence de tout ce qui me manque pour approcher du grand maître, je me rejette sur les croquis et sur le daguerréotype, comme un naufragé sur la chaloupe de sauvetage, et, me séparant pour un instant de mes compagnons, je me dirige avec mes armes d'artiste vers la classe de dessin, accompagné d'un officier alsacien, M. Beer, et muni d'une lettre d'introduction pour M. Machereau, ancien saint-simonien, devenu ici professeur de dessin. Ce dernier a pris l'allure d'un véritable musulman ; son air est grave et nonchalant à la fois, sa barbe rousse très-épaisse et son costume usé achèvent de le caractériser. Occupé à mettre en ordre les travaux de ses élèves dans une vaste salle remplie de bancs et de pupitres à l'instar des nôtres, M. Machereau est agréable-

ment surpris de m'entendre parler français, et s'avançant vers moi, il me serre affectueusement la main. Pendant qu'il parcourt ma lettre d'introduction, je jette un coup d'œil curieux sur des cahiers de géométrie; de dessin linéaire, sur des cartes géographiques, des plans lavés, des épures de mécanique et quelques traits des premiers principes de dessin, œuvres d'écoliers sans doute, mais surtout témoignages palpables de la persévérance du maître et de la docilité des élèves, qui apprennent ici depuis la lecture jusqu'aux éléments des sciences.

M. Machereau a pris le turban en épousant une égyptienne qu'il affectionne particulièrement, et, familiarisé avec la langue de sa nouvelle épouse, il a pu inculquer plus aisément sa science aux jeunes Égyptiens qui lui sont confiés. Je m'empresse de lui annoncer que j'ai eu l'honneur de venir à Giseh avec M. Horace Vernet, et que nous ne resterons qu'un jour en ce lieu, nous promettant d'aller jusqu'aux pyramides. Pendant notre conversation, nous sortons de l'école, et nous arrivons au Nil; l'autre bord en est si fleuri et si bien orné de jolies maisons de plaisance, qu'on dirait un vaste jardin mirant à perte de vue dans les eaux les cimes découpées d'arbres de toutes formes et proportions, ainsi que de toutes nuances de verdure. J'en prends une épreuve photogénique, à la grande surprise de mon cicerone.

Giseh est un petit village situé sur la rive occidentale du Nil, à la place qu'occupait autrefois Memphis; il n'est remarquable aujourd'hui que par sa riante situation et l'école de cavalerie que

nous visitons. En montant sur une des terrasses de l'établissement, on distingue le village d'Embabeh, champ de bataille illustré par nos lauriers, non loin des pyramides.

Renrés au logis du colonel Varin, nous passons le reste de la soirée fort agréablement en causeries accompagnées des délices de la chibouque et du café. Des chambres d'officiers où l'on avait, exprès pour nous, préparé des lits très-moelleux, nous offrent un repos hospitalier, et le lendemain de bon matin des ânes frais et dispos nous attendent à la porte. Cinq soldats nous sont accordés à titre d'escorte, mais ce luxe étant complétement inutile, nous les faisons remercier au moyen d'un léger *bacchich*. Nos montures ardentes stimulées par de petits Arabes aux jarrets infatigables, aux noires épaules à peine couvertes de quelques lambeaux de toile bleue ou blanche, s'élancent à la fois vers le même but. La compagnie s'est accrue de plusieurs curieux, parmi lesquels nous sommes heureux de retrouver M. Joly de Lotbinière.

Chacun est armé d'un fusil à deux coups, non par excès de précaution, car ces parages sont d'une parfaite sécurité, mais parce qu'on nous fait espérer une abondante chasse dans les environs. A dix-huit lieues du Caire, nous apercevions déjà les pyramides, et deux heures avant de les atteindre, nous nous en croyions tout près. Le profil de leurs arêtes commence seulement à se denteler; on devine à peine les assises de longues pierres qui les composent, et dont les dimensions moyennes varient de 15 à 20 pieds de long, sur 3 à 4 de haut. De Giseh à la montagne

qui est élevée de 100 pieds environ au-dessus du niveau du Nil qui la baigne lors du débordement, il y a 5000 toises en ligne directe. Ce trajet est bien plus long quand les eaux ne sont pas encore retirées de la plaine.

A mesure que nous approchons et que l'heure s'avance à ces immuables horloges des siècles, leurs ombres colossales projetées sur le sable grandissent et s'allongent avec une muette et imposante majesté. Autour de nous la scène change, un sable stérile succède aux rizières abondantes; et la plaine aride aux frais ombrages des palmiers; la culture semble arrêtée à l'aspect de tels géants; le terrain devient ondulé comme une mer houleuse. Une ligne de rochers spongieux domine ces vagues rigides, et présente un aspect raboteux assez semblable à des ossements et des crânes entassés pêle-mêle. Un grillage de bois peint, régulièrement disposé par un treillageur du pays sur le devant de cet ossuaire géologique, avec une porte en pierraille au milieu, forme une cour artificielle qui sert d'entrée à l'auberge où nous allons coucher. En effet, ce lieu est une espèce d'auberge, curieux assemblage de grottes sépulcrales, où le colonel anglais Ways (qui encouragea longtemps de ses guinées les fouilles de l'Italien Caviglia) avait établi son quartier général. Le voyageur peu soucieux de goûter les douceurs du climat la nuit sous la tente dressée par l'aubergiste Hill, peut dormir plus chaudement dans ces antres naturels artistement badigeonnés de chaux à l'intérieur, où le génie du confortable a même suspendu des portes sur des gonds. Mais gare à

certains insectes trop souvent nommés. En dépit du respect pour les morts, ces funèbres demeures sont parfois transformées en cuisines; l'Anglais y rôtit son indispensable roastbeef, dont les profanes émanations ont succédé aux parfums d'Arabie qu'on y brûlait jadis. Un petit mât planté dans le roc, au-dessus de la tente de Hill, représente l'investigatrice Angleterre. Lors du débordement complet du Nil, on peut arriver en bateau jusqu'au pied du petit escalier de cet oquel.

Avant le coucher du soleil, il nous reste encore assez de temps pour effectuer une première inspection générale des pyramides. Les Égyptiens croient qu'elles sont l'œuvre des géants qui habitaient leur pays à des époques très-reculées; ce qu'il y a de plus remarquable dans leur construction est la disposition de leurs faces tournées vers les quatre points cardinaux. Les écrivains de tous les temps se sont livrés à des conjectures infinies au sujet de ces pages obscures de l'histoire, pages indestructibles, puisque le temps, qui entraîne tout comme dans un torrent, les a respectées. On n'y découvre au dehors ni au dedans aucune trace d'hiéroglyphes. Leur aspect silencieux, la grandeur de leur masse, la largeur de leur base, les fortes proportions de leurs parties constituantes, font naître le sentiment d'une durée sans bornes joint à une impression insurmontable d'immobilité. On est accablé du poids de ces montagnes engendrées par l'homme, si petit et si faible à leurs pieds; on admire sa puissance; l'étonnement, la terreur, l'humiliation et le respect saisissent à la fois le spectateur. On se reporte aux ré-

cits d'Hérodote (1). Le calcul du temps employé à construire ces rochers, des peines qu'ont exigées l'extraction, la taille et le transport de ces blocs hors des carrières même les plus voisines, étourdit et fatigue la pensée ; puis, mesurant d'un coup d'œil ces monuments qui vous dominent, les comparant au désert qui les porte, au ciel qui les enveloppe des plis de son immensité, l'âme retombe tristement sur elle-même! Pourquoi ces vains sépulcres, où chaque pierre est une lettre des mots orgueil, vanité, servitude (épitaphe terrible, en ce qu'elle ne s'effacera qu'avec les monuments)? Dieu n'a-t-il point broyé vos cendres inutiles, ô rois de la terre, maîtres de l'Égypte! ne les a-t-il point mêlées avec celles du pauvre ouvrier qui vous élevait des tombeaux! Aujourd'hui, la chouette, repue des aromates précieux qui bourraient à grands frais vos entrailles, pleure seule dans vos sarcophages, où elle laisse tomber sa hideuse carcasse fatiguée à côté des plus inutiles débris, et le chacal immonde se fait un piédestal de vos pyramides!

Telles sont les premières impressions qu'on éprouve en parcourant le sol accidenté qui porte ces merveilles du monde; l'œil, desséché par l'ardente réverbération du sable, se repose avec bonheur sur la verdure lointaine des bords du

(1) Hérodote raconte que, de son temps, on lisait une inscription qui marquait qu'il en avait coûté, en raves, en ail et en ognons, pour la nourriture des ouvriers, seize talents d'argent, plus de quatre millions et demi; et, selon Diodore, on employa trois cent soixante mille ouvriers à la construction de la plus grande, qui demande vingt ans de travail.

Nil qui s'enfuit vers l'horizon, chargé déjà de brumes violettes. Avant de regagner le gîte que nous avons décrit, un chacal trop présomptueux nous adresse, du haut d'un de ces monuments... un cri plaintif, et, s'élançant à la poursuite d'un oiseau, gravit rapidement les degrés jusqu'à la plate-forme de Cheops. Un coup de fusil lui est adressé par M. H. Vernet; mais la distance est trop grande, et la balle se perd sans atteindre le but.

Dans la soirée, pour nous réchauffer (car les nuits du désert sont très-froides), nous ne trouvons pas de meilleur exercice que le décapage des plaques pour le lendemain.

Un illustre touriste, M. ***, occupait avant nous la tente. C'est un beau jeune homme très-blond. Malgré son costume arabe d'une grande fraîcheur, et le chapelet à grains d'olives qu'il roule prétentieusement autour de son poignet, trop blanc pour ce climat; malgré les bagues en brillants qui parent ses doigts aristocratiques, et le turban de cachemire où tout l'art du drogman est résumé; malgré même le silence qu'il feint de garder, il nous est impossible de le prendre pour un vrai Arabe. Le touriste amateur, heureux dans ses babouches à pointes, possède toujours sous le cafetan local la gaucherie de l'homme qui est dans l'habit d'un autre. Par malheur, un grand jeune homme à barbe romantique et costumé tout bonnement avec ses propres habits européens fort usés, se présente à M. ***; quelques mots de français qu'il prononce à l'allemande, nous dévoilent la patrie du mystérieux touriste, au grand

désappointement de ce dernier. Il s'éloigne aussitôt avec son maladroit ami, en s'inclinant pour nous dire adieu. Un peu plus tard, nous étions tous endormis, lorsque nous sommes réveillés par des Arabes venus des pyramides pour avertir M. *** que tout était prêt pour visiter Cheops. Notre savant sort de sa grotte sépulcrale armé de baromètres, d'équerres, de fils à plomb, d'un sextant, et de tous les attributs de la science avec lesquels il compte vérifier les mesures très-connues des chambres. Il a des livres sous les bras, et chacun de ses accompagnateurs porte aussi son fardeau ; il nous propose d'un ton mystique et solennel de le suivre dans son expédition, et compte passer la nuit à l'étude.

L'harmonie de ses paroles scandées et prononcées avec amour ne nous touche point suffisamment; nous préférons remettre la partie au lendemain, à sa grande surprise, et nous reprenons le fil de nos rêves enveloppés dans nos manteaux et dans le mépris de M. ***.

Le 21. Tentatives infructueuses du daguerréotype ; quatre ou cinq épreuves manquées en suivant le procédé de l'inventeur, nous jettent dans le plus profond découragement. Les discussions s'élèvent de part et d'autres ; bref, on conclut de terminer là tous les essais, et pour varier nos occupations et satisfaire aux exigences d'une pareille excursion, nous entrons dans la pyramide de Cheops, la seule qui soit ouverte aux curieux. Des Arabes munis de flambeaux servent de conducteurs pour y pénétrer; son entrée est du côté du nord, et les pierres de cette face paraissent

plus vermoulues que celles des autres; le vent a formé dans cette partie un glacis de sable qui en facilite l'accès. M. de Nordan prétend y avoir observé des écailles d'huîtres pétrifiées. A plus de quarante-huit pieds au-dessus de l'horizon s'élève une porte surmontée (en manière de fronton), de longues pierres disposées en chevrons parallèles d'une énorme grosseur; les parois latérales ressemblent assez à l'entrée d'une carrière en exploitation. Il y a trois chambres principales : la chambre du Roi, celle de la Reine, et celle qu'a récemment découverte l'antiquaire Caviglia, au-dessous des deux premières. Elles sont à peu près semblables en tout point. On y arrive par cinq très-longs conduits étroits et bas, revêtus des quatre côtés de grands morceaux de marbre blanc poli, aujourd'hui dégradés par la fumée des flambeaux que les voyageurs sont obligés d'y apporter. Ces couloirs sont tous dirigés du nord au sud, et par un double embranchement, conduisent à la chambre du Roi, située à peu près au-dessus de la seconde, vers le milieu de la pyramide, à environ cent soixante pieds du sol. Au centre est un sarcophage de pierre de sept pieds de large sur quatorze de long, et trois et demi de haut : il rend le son d'une cloche quand on le frappe. Le couvercle en a été enlevé et les parois sont ébréchées; la hauteur totale de la salle est de dix-neuf pieds, sa longueur de trente-deux, sa largeur de seize; le plafond se compose de pierres d'un seul bloc, juxtaposées dans toute sa longueur. L'incursion dans cette pyramide est passablement fatigante, on ne doit pas l'entreprendre sans un costume

très-léger, et surtout peu susceptible d'être sali; les Arabes se mettent presque nus; dès l'entrée, on est suffoqué par la chaleur et par la poussière que les guides font en vous précédant, leurs corps échauffés exhalent une odeur de bête fauve exactement semblable à celle qu'on sent dans nos ménageries. Il faut souvent se baisser pour passer, et même se réduire quelquefois à sa plus simple expression pour pénétrer dans quelques conduits, sortes de laminoirs où plus d'un touriste obèse a dû renoncer aux curiosités du lieu. On y entre d'abord la moitié du corps, et les Arabes vous aident à tirer le reste.

Nous examinons ensuite l'extérieur des autres pyramides. Celle de Cephrennes est la seule qui ait conservé un reste de revêtement de granit. Sa voisine, dite Mycérinus, est à peu près semblable aux autres et n'offre aucune issue. La tête du fameux sphynx élève son front mutilé à 30 pieds environ au-dessus du sol, non loin de Cephrennes en descendant imperceptiblement vers l'ouest. La quatrième pyramide est de 100 pieds plus basse que les autres et terminée par une plate-forme irrégulière; ces quatre monuments sont entourés d'autant de plus petits de la même forme qui ont tous été fouillés et plus ou moins démolis pour y découvrir des chambres ou des trésors.

La visite de Cheops terminée, des Arabes efflanqués s'emparent de chacun de nous, et nous saisissant par les bras, nous aident à gravir les marches extérieures jusqu'à la plate-forme du sommet. Elle est carrée et peut avoir de 15 à 18 pieds de côté; c'est par l'arête de l'angle nord de la pyra-

mide que l'ascension est plus facile. On se repose aux deux tiers de la hauteur totale dans une excavation ou chambre en ruines par laquelle on avait tenté de pénétrer avant d'avoir découvert l'entrée actuelle. Arrivés sur la plate-forme, on se repose de nouveau en présence du spectacle magnifique du désert qui se déroule à l'occident avec ses fauves monticules arrondis, tandis qu'à l'orient le Nil se promène comme un serpent d'argent au milieu d'une vallée luxuriante de verdure, véritable paradis oriental.

Dernièrement un original, qu'on dit être un Anglais, avait choisi ce lieu pour y dresser sa tente, y avait passé la nuit à contempler les étoiles, et s'était précipité volontairement le lendemain matin du haut en bas du monument après d'amples libations.

Le 22. Il me paraissait bien humiliant de rentrer au Caire sans rapporter aucun souvenir des monuments les plus célèbres du monde, en dépit des dénigrements de mes compagnons qui menaçaient de jeter le daguerréotype au Nil, comme un bagage de surcroît; j'ai la patience, et à moi seul, *il* est vrai, de préparer encore une dizaine de planches que je polis tant bien que mal et avec toute la rapidité possible; je m'avise de faire le contraire des prescriptions de M. Daguerre, et, grâce à cet expédient j'obtiens successivement quatre ou cinq épreuves tant du sphynx que des pyramides, en laissant les images exposées pendant 15 minutes au soleil. (Remarque. Les épreuves faites au bord de la mer sont toujours plus belles et demandent moins de temps que dans

l'intérieur des terres. A Alexandrie j'ai obtenu des résultats complets en 2 minutes et même moins, au soleil, tandis qu'aux pyramides il m'en a fallu 15 et 20.) Ces épreuves, sans être parfaitement réussies, à cause de la précipitation avec laquelle le polissage en a été fait, donnent, néanmoins, une idée très-juste et vraie de la construction et de la dimension des monuments; le sphynx, particulièrement, au pied duquel une figure humaine sert d'échelle de proportion, donne un démenti formel aux récits qu'en font certains auteurs peu consciencieux ou trop pressés. Mais il faut partir pour le Caire, et je n'ai pas le temps d'emballer mon appareil; il faut donc pour toute récompense me résoudre à le rapporter par fragments, et à en confier une partie au domestique, me réservant le plus précieux; telles sont les petites misères d'un voyage rapide; le fusil que je porte sur mes épaules glisse continuellement et excite par sa chute fréquente l'hilarité implacable de mes compagnons; elle est au comble, lorsqu'en arrivant au Caire ainsi hypothéqué, mon baudet, qu'il m'est impossible de retenir, manque des quatre pieds et m'étale au milieu d'une petite rue très-boueuse; mon large pantalon de mameluck perd dans la crotte sa blancheur triomphale, mais l'instrument est intact. Allah kerim!

Le 23. Notre dernière journée du Caire est bien commencée par une délicieuse course à cheval jusqu'à la Schoubra, où nous admirons dans le haras de Méhémet-Ali les beaux résultats dus à la persévérance de M. Hamont; on y nourrit aussi

deux très-beaux éléphants blancs qui appartiennent au pacha; nous la terminons par les préparatifs du départ; un nouveau drogman, Georges Novelli se présente pour nous servir; il parle assez bien français, se dit ancien mameluck, a une oreille coupée, ce qui n'est pas trop bon signe dans ce pays, cependant il nous montre une foule de certificats qui nous décident à le prendre conjointement avec un certain Méhémet, pour cuisinier, a l'œil intelligent et la physionomie douce. Nous avons l'espoir que les défauts de l'un seront compensés par les qualités de l'autre. Nous faisons avec eux une promenade dans le Caire où nous allons encore visiter quelques mosquées. L'obligeant M. Linant a bien voulu se charger de nous trouver des guides et des chameaux pour aller à Jérusalem, il se propose lui-même de nous faire la conduite jusqu'à El-Kauka, d'où il doit se rendre à Suez.

Le lecteur lira sans doute avec intérêt la liste suivante des principaux établissements fondés en Égypte par des Européens et surtout par des Français.

Ecole de médecine d'Abouzabel, près El-Kauka, fondée par le docteur Clot-Bey.
— vétérinaire de Choubrah, — M. Hamont.
— d'infanterie de Kauka, — —
— de cavalerie de Giseh, — M. Varin.
— d'artillerie de Torrah, — le général Antonio de Seguera.
— de musique de Kauka, — —
Ecole primaire de Qasr-el-Aymy, château de la source entre le vieux et le nouveau Caire, an-

cien hôpital retranché par les Français lors de l'expédition d'Égypte, on y déposa les restes du général Kléber.

On y enseigne l'arabe, le persan et le turc.

Il y a trois écoles primaires au Caire, et une cinquantaine environ dans toute l'Égypte.

La route de Boulack à Schoubra est couverte de maisons de plaisance. Moubeydah est une blanchisserie de toiles très-remarquable, et Damanhour compte aussi des filatures de coton qui jouissent d'une grande réputation.

M. Botzki, consul de Suède, a suggéré au vice-roi l'idée d'établir des manufactures en Égypte. Il y en a aujourd'hui un assez grand nombre. On compte environ quinze filatures de coton, des fabriques de drap, d'indiennes, de bonnets, de mouchoirs peints, d'étoffes de soie, des fonderies de canons et de fers coulés; des fabriques de plaques de cuivre, de cardes; des manufactures d'armes, des ateliers de menuiserie, des forges, des fabriques de poudre à canon, de nitre, des tanneries, etc.

XIV.

Sommaire.—Aperçu général sur les chevaux d'Orient.—Division en trois familles principales, — Caractères physiques et qualités de chaque espèce, d'après M. Hamont, directeur des haras de Méhémet-Ali. — Couleurs des robes. — Régime nutritif et éducation. — Les chevaux arabes du désert. — Ferrure inutile en Orient. — Sa suppression générale. — Généalogie.— Commerce de chevaux et particularité qui y a trait. — La selle ne quitte point le cheval. — Les enfants le montent. — Habitudes pour le port de tête du cheval. — Équitation. — Combats simulés. — La lance, le djérid. — Les fantazias. — Superstitions et maléfices au sujet des chevaux ; pratiques ridicules. — Prix des chevaux. — Système alimentaire le plus favorable. — Opinion de M. Hamont sur la possibilité de son application en France. — Les restes du cheval ne sont point utilisés après sa mort.

Les chevaux de race arabe ont été de tout temps distingués par leurs belles formes et leurs qualités. Certaines tribus du désert en possèdent les plus belles races, notamment celles des bords de l'Euphrate et du Tigre, entre Bagdad et Bassorah. Les Orientaux divisent les chevaux que nous confondons généralement sous la vague dénomination de chevaux arabes, en trois familles bien distinctes : égyptiennes, syriennes et nejdis.

Voici les caractères principaux de ces trois divisions selon M. Hamont, fondateur et directeur du haras de Schoubra, *cheval égyptien*. Taille au-dessus de la moyenne, formes épaisses, arrondies; tête pesante, carrée, longue; oreilles sou-

vent mal attachées; yeux petits; le bout du nez en biseau; narines aplaties; encolure droite; le plus ordinairement de cygne; poitrail large; garrot peu prononcé; croupe avalée; crins de la queue et de la crinière gros et abondants; jarrets, genoux larges; ventre développé; pied large, évasé.

Couleurs de robe bai châtain, bai marron, gris sale; le noir est rare. Les anciens Turcs, ceux qui ont combattu les mamelucks, aiment beaucoup les chevaux dont l'abdomen est volumineux; les coursiers des mamelucks étaient aussi très-forts.

Dans la *haute Égypte*, le cheval est plus haut monté que dans la moyenne et plus estimé par cette raison. Les meilleurs viennent de la province de Cherkiyeh.

Le cheval *Dongolah*, de la Nubie supérieure; est d'une taille élancée, robe noire ou pie ordinairement; grandes balsanes, haut chaussées aux quatre jambes ou à deux. Longue tête busquée, belle face assez souvent. Encolure rouée de cygne, rarement droite. Très-bon dans son pays, il devient mauvais quand il est exporté. Croisé avec les nejdis, il donne de beaux produits, mais de peu de valeur; les Égyptiens le dédaignent.

Chevaux *syriens :*

Les meilleurs de la Syrie sont les anezis, taille moyenne, beaucoup sont très-hauts, un peu courts, formes anguleuses, attitude annonçant une grande énergie. Tête en pyramide renversée, regard sauvage, œil grand et bien placé, bout du nez étroit, larges narines, front grand, quelque-

fois bombé, oreilles petites, très-mobiles, et contribuant à l'expression, encolure droite, garrot élevé, dos et croupe courts, queue attachée haut, jarret et genoux larges, petit pied sec, petit ventre. Nature infatigable, organisation riche; ils vivent de trente à quarante ans. On les marque ordinairement d'un petit triangle renversé, imprimé au fer chaud sur la face externe de la conque de chaque oreille.

Les chevaux syriens employés aux transports des marchandises sont presque tous hongres et se nomment *béguirs;* leur taille est moyenne; ils sont sobres et très-vigoureux.

Les anezis sont aux yeux de tous les Orientaux et des Européens connaisseurs, les premiers chevaux du monde après les *nejdis*. Les bédouins de leurs pays préfèrent les juments aux étalons; ils les nourrissent de lait de chamelle, de dattes, de raisins secs, d'orge de paille et d'herbe qui croît dans le désert. Ils font boire le lait de chamelle aux poulains et aux grands chevaux, quand ces derniers ont couru longtemps.

Chevaux *nejdis* ; les premiers de l'espèce, ceux qu'on nomme kuell sont les plus anciens.

Formes anguleuses, proportions parfaites, muscles très-apparents et parfaitement dessinés. Tête sèche en forme de carré imparfait, très-petites oreilles, vaste front, grands yeux pleins d'expression, très-larges narines haut placées, l'extrémité inférieure de la tête peut tenir dans la main. Encolure droite, longue crinière très-fine et ondulée. Intelligence supérieure. Croupe très-brève, jambes sèches, jarrets larges, petits pieds, queue

attachée très-haut, très-fournie et relevée quand le cheval se meut. Ventre d'un petit volume. Longévité remarquable; ils arrivent souvent à cinquante ans, et peuvent produire jusqu'à trente. La taille du cheval de l'Arabie centrale est moyenne, beaucoup sont grands.

Nourriture dans leur pays : lait de chamelle, viande cuite, bouillons de viande, farine, biscuits de farine et de viande sèche pulvérisée, raisins secs, dattes écrasées dans le lait, et l'herbe. On les laisse au vert pendant quarante-jours par an. On sèvre les poulains après quarante ou cinquante jours de lait (1).

Marques particulières : trois pointes de feu sur chaque fesse de haut en bas.

Chez les Arabes du Nejdi, la mésalliance est exclue; le produit d'une jument dont le père est inconnu est mis à mort. Le cheval chez eux fait partie de la famille; il ne quitte jamais le voisinage de la tente. A l'état de poulain, son maître lui masse la queue plusieurs fois par jour en la renversant souvent en arrière, ce qui doit influer beaucoup sur son port. Le cheval de l'Arabie centrale ne va pas au trot; ses allures les plus naturelles sont le pas et le galop, qu'il peut soutenir pendant très-longtemps. L'illustre Durzi, dont Méhémet-Ali a fait cadeau au roi Louis-Philippe, est un des plus beaux produits de cette

(1) Lorsqu'ils naissent dans les villes et qu'on ne veut pas se charger de leur éducation, on les envoie chez les Arabes du désert. Le prix ordinaire, suivant leur expression, est donner un pied du poulain, et quelquefois deux, c'est-à-dire qu'à deux ans on paye à celui qui en a eu soin le quart ou la moitié de l'estimation faite par-devant experts.

race. Monté par Ibrahim-Pacha pendant la bataille de Nezib, les Égyptiens rapportent qu'il parcourut quarante lieues au grand galop sans s'arrêter une seconde pour reprendre haleine, et qu'enfin tombé au pouvoir des Turcs, il avait été racheté par son maître au prix de douze cents chameaux.

Aux pays du Nejd, de l'Hedjaz, de l'Assir, de l'Abyssinie, on ne ferre point les chevaux, quoique les terres y soient caillouteuses, dures, quelquefois remplies de pierres anguleuses. Les Bédoins des déserts qui avoisinent l'Égypte observent le même usage, mais quand ils vont au loin, ils appliquent des fers sous les pieds de devant seulement. Le fer employé en Orient est une plaque qui recouvre tout le pied, est percée dans son milieu d'un trou rond, et fixée par des clous très-gros, à lame épaisse, à rivets très-longs. On les fabrique à froid, et il n'y en a qu'un seul modèle pour tous les pieds grands et petits; cet inconvénient était fort grave aux yeux de M. Hamont et du général Soliman-Pacha, qui ont demandé d'un commun accord et obtenu la suppression du fer pour toute l'Égypte.

La généalogie des chevaux parmi les habitants du désert, ne se transmet que par les femelles : la noblesse du mâle n'est qu'individuelle. Les Arabes disent : Telle jument est fille de telle autre. Dès que les juments mettent bas, les cheiks attestent la filiation du produit par une patente en bonne forme et signée de plusieurs témoins. Celle d'un poulain, comme nous venons de le dire, ne passe point à ses ascendants; celle d'une pouliche fait mention de tous les ascendants maternels. Ce

certificat accompagne la vente des chevaux, qui ne se fait guère avant deux ou trois ans.

On prétend que la prédilection des Bédouins pour les juments vient de ce qu'elles hennissent point, ce qui les décélerait dans leurs courses nocturnes. Les princes arabes ne montent que des juments; au contraire, les Turcs préfèrent les chevaux entiers.

Le grand commerce que font les Arabes de leurs chevaux ne se borne pas au dehors; ils en ont un autre assez singulier. Ainsi, ils vendent le ventre de leur jument sans en aliéner leur possession, tous les fruits appartiennent à l'acquéreur du ventre, hors la première pouliche, qui appartient au vendeur; l'acquéreur a aussi son droit de *suite* sur cette première pouliche, et le vendeur sur le premier fruit femelle de celle-ci, en sorte que ces droits se conservent pendant des siècles.

On commence à placer la selle sur le poulain dès l'âge de 15 à 16 mois; alors il ne la quitte plus, pas même la nuit. Les orientaux prétendent que cela durcit la peau du dos et l'empêche de s'excorier. Avant deux ans, les enfants montent les chevaux avec lesquels ils ont été élevés, et qui les connaissent parfaitement. On leur coupe la crinière et la queue pour les rendre plus touffues. La selle porte en avant à cause de l'assiette du cavalier, qui tient les étriers courts; ces derniers sont des carrés longs, un peu convexes, de la longueur du pied environ, et ne dépassant pas le ventre de la monture, ce qui l'empêche de se coucher sur le flanc.

Un bridon attaché d'assez près au pommeau ou trusquin antérieur de la selle, maintient la tête du cheval dans une position perpendiculaire qui plaît aux Arabes; aussi le laissent-ils souvent toute la journée dans cette situation fatigante.

Les Arabes font la guerre en attaquant et en fuyant. Leur position en selle leur donne la facilité de se courber sur le cou de leur jument pour éviter la lance ou le javelot. Ils les accoutument à courir à toutes jambes et à s'arrêter court, pour pouvoir se retourner sur le champ et présenter la lance à l'ennemi. Les Africains ont un goût particulier pour les combats simulés, qu'on nomme fantazia; c'est un des plus grands plaisirs de la jeunesse. Le jeu du djérid ou javelot, est une sorte de fantazia où les cavaliers se poursuivent au grand galop, en se jetant des javelots de bois sans pointes et dont ils évitent l'atteinte par toute la vitesse de leurs coursiers. La lance des cavaliers arabes est un bambou de la Chine, noueux, léger et élastique, de douze pieds de long, terminé par un fer pointu et acéré, surmonté d'une houppe de soie ou de crin noir. Cette arme n'est point immobile dans leurs mains comme celles de nos anciens guerriers; lorsqu'ils attaquent, ils la tiennent à un tiers du fer, la brandissent en la laissant glisser entre leurs mains, sans néanmoins s'en dessaisir. Un des premiers mérites des juments arabes étant de savoir fuir à propos, on les fait poursuivre, lorsqu'elles sont jeunes, la lance sur la croupe. Ce manége leur est tellement familier, que, lorsqu'elles sentent un cavalier après elles, il suffit de leur lâcher la bride pour

les faire disparaître. Après une longue course, lorsque l'animal est en moiteur, jamais on ne l'attache avant de l'avoir promené doucement au pas durant un quart d'heure; on lui tient la bride pendant une heure ou deux attachée à la selle avant de lui donner à manger.

Les Égyptiens ont beaucoup d'égards pour leurs chevaux, que jamais ils ne maltraitent. On rencontre souvent sur des routes des cavaliers arrêtés pour faire teter les poulains qui suivent toujours leur mère; si l'on approche d'une jument ou d'un poulain avant d'avoir exprimé le plaisir que leur aspect procure par l'exclamation : Mach Allah ! grâce à Dieu ! accompagnée d'un compliment sur les chevaux, et qu'un malheur quelconque arrive au maître des chevaux, c'est, au dire des bonnes gens, le visiteur qui en est la cause. L'influence d'un coup d'œil lancé aux chevaux par une personne jalouse ou méchante, produit aussi, selon eux, des effets très-funestes.

Plusieurs fois, après la naissance d'un poulain les indigènes et les Turcs enlèvent les ailes du nez du cheval, les cartilages, qu'ils disent très-nuisibles. Ils excisent également le corps clignotant de l'œil. En Afrique, on fend des oreilles par la pointe jusqu'à un pouce de long.

Les Persans, qui sont très-superstitieux, le sont encore plus en ce qui concerne le cheval. Si par un hasard quelconque, un de ces animaux a rendu du sang par le nez, ils renoncent à le monter, dans la crainte qu'il ne leur en arrive préjudice; ils regardent toujours un pareil incident comme le présage d'un événement sinistre. Aussi, les

personnes moins crédules et moins scrupuleuses en profitent pour fournir leurs écuries au meilleur marché.

Chaque Arabe a son cheval et l'entretient à peu de frais. Le prix varie depuis 50 francs jusqu'à 120, lorsqu'ils sont jeunes; ceux de race vont de 1,000 à 10,000 francs. Les juments valent toujours un tiers de plus que les étalons. La nourriture animale est celle que reçoivent les quadrupèdes en naissant. Dans certains pays, en Syrie, dans l'Arabie, en Afrique, le lait, premier aliment des chevaux, leur est continué, et, joint au bouillon, à la viande et aux fruits, compose pour eux une alimentation mixte très-riche et favorable.

M. Hamont approuve ce régime et voudrait le voir appliqué en France. Il prétend que son introduction chez nous produirait les plus heureux résultats. Le chameau, qui a déjà été importé en France dans la colonie de la Teste, près de Bordeaux, où il s'est facilement acclimaté, pourrait être d'une très-grande utilité comme bête de somme, si l'on en favorisait la multiplication, et fournirait en même temps, pour les chevaux de race, le complément d'une nourriture qui leur est si profitable dans l'Arabie centrale et le pays des Anezis, d'où sortent les plus beaux et les meilleurs chevaux du monde.

Chez les Orientaux, les dépouilles du cheval sont abandonnées après sa mort et ne servent à rien.

Il est douteux que si les musulmans connaissaient les usages infinis auxquels sont employés

par nous presque tous les débris de ces précieux animaux, leur cupidité ne tarderait pas à les faire suivre notre exemple. — Le lecteur se rappellera sans doute à ce sujet un article fort intéressant de M. Jules Janin, publié dans la *Revue de Paris*, et intitulé *Les Égouts de Paris;* il y était question de tout ce que devient le cheval au profit de l'homme après sa mort, dans nos pays civilisés.

Le cuir est employé à de nombreux usages; les os sont transformés en gélatine et en noir animal; on a fait aussi des manches de couteaux. On tire parti de la corne du sabot pour la fabrication du bleu de Prusse les nerfs et tendons deviennent cordes pour certains instruments, auxquels le crin de la queue et de la crinière fournit des archets

XV.

Sommaire.— Départ pour la Syrie.— Les chameaux et les chameliers.— M. Linant et ses deux Anglais. — Adieux au Caire. — Premier campement; inauguration des tentes et de la cuisine portative.— Le chien pris pour une hyène. — La malle-poste. — Jardins d'Ibrahim-Pacha. L'Arabe du désert. — Les saluts. — El Kauca. — M. Kœnig. — Un piano dans le désert. — Bivac sans tente. — Pays plat. — Belbeys.— La poste au désert. — Salahieh. — L'affût du sanglier. — L'armée française chasse Ibrahim-Bey de l'Égypte, au combat de Salahieh.

Le 24, dans la matinée, notre caravane s'organise; elle se compose de nous trois, du fidèle Brigandet, du cuisinier-drogman Méhémet, du grand drogman tout court Georges s'intitulant Khalil, plus trois guides du mont Sinaï, cheik Sélim, Phtaé et Ibrahim. 9 chameaux et un ânon porteur de nos provisions d'eau constituent le personnel des bêtes de somme. Le cheick Sélim, chef des chameliers, est un vieillard de bronze antique; sa barbe blanche encadre un bouche de satyre à grosses lèvres, ses yeux d'escarboucle cachent leur éclat dans des antres osseux et obscurs sillonnés par des rides latérales et surmontés de sourcils touffus et jaunis au soleil. Il a assisté au siége de Saint-Jean-d'Acre et n'a point traversé le désert depuis cette époque. Ibrahim et Phtaé sont plus jeunes; grands et robustes gaillards aux épaules carrées, à la peau également tannée;

jambes longues, jarrets maigres, pieds gris et devenus concaves par l'habitude de marcher dans le sable. Leurs costumes très-primitifs, consistent en turbans assez mesquins, et sales chemises de laine usées retenues autour des reins par une ceinture de cuir qui loge un coutelas, la blague à tabac et la pipe. Une grande peau de mouton suspendue par quelques bouts de ficelle leur sert de manteau pour se garantir de la fraîcheur du matin, et en retournant le poil en dedans, pour se préserver du froid de la nuit; dans le jour ils l'accrochent aux bagages. Les abords de l'hôtel Waghorn, encombrés par cet appareil tumultueux et nombreux de départ, retentissent des cris affreux et incessants des chameaux qu'on charge de notre butin. On croirait entendre des géants se gargariser. Leurs dégargouillades frénétiques se mêlent aux disputes des Arabes; Brigandet a beau s'agiter et jurer, nos Bédouins n'en vont pas plus vite et persistent néanmoins dans leur lenteur à disposer nos innombrables colis; le grand travail s'achève enfin! M. Linant, couvert du vêtement du désert, arrive de son côté monté sur un élégant dromadaire blanc, avec deux messieurs anglais perchés sur des chameaux bruns et se rendant à Suez. Les zinzamieh (petites bouteilles de cuir) sont remplies d'eau ainsi que les outres; au signal donné chaque voyageur enjambe la bosse escarpée que le sort lui accorde, et, cramponné fortement au pommeau de bois de la selle pour ne pas être renversé, monte subitement au ciel en basculant deux fois d'avant en arrière. Nos compatriotes et amis venus pour nous faire leurs adieux et nous

souhaiter bon voyage paraissent tout petits à nos pieds; du haut de pareilles montures, nous ne pouvons pas leur serrer la main; les regards d'adieu s'échange de part et d'autre, non sans une certaine émotion de tristesse toujours mutuellement éprouvée entre des personnes qui ont ébauché une amitié née du plaisir de parler la langue maternelle et de s'entretenir du pays commun. Leurs vœux sans nombre s'élèvent à nous et nous accompagnent jusqu'à la porte de la ville, celle qui donne sur la vallée des Califes et dont le nom m'échappe.

Les vaisseaux du désert (synonyme arabe de chameaux) lancés dans les flots de la foule agitée, ébranlent tout d'abord leurs nouveaux pilotes par un rude mouvement de tangage cahoté; puis, les accoutumant de gré ou de force à la souplesse du corps, les bercent plus moelleusement à mesure que l'expérience arrive. Chacun cherche une position commode, étudie son assiette et fait, pour ainsi dire, l'état de lieu de son nouveau domicile aérien. Ce n'est point la place qui manque pour s'étendre. Des coussins (1) longs disposés en toits et maintenus sur l'échine du chameau par des pièces de bois en forme d'éperon, sont fixés fortement sous le ventre de l'animal par des sangles de laine. L'équilibre du cavalier est encore assuré par des sacoches doubles, du même tissu rayé que les sangles et jetées en travers de la selle et

(1) Dans tout l'Orient, on rembourre les lits, coussins ou matelas, avec du coton, de la laine, des copeaux, des feuilles de sarrasin. L'usage de la plume est inconnu.

comme des oreillers pour le repos des jambes. On les remplit ordinairement d'habits nécessaires à la route ou de quelques provisions de bouche. La voix du colonel Varin, à qui la visite de son ancien et illustre ami avait fait passer des moments si agréables, mais trop courts, nous adresse tour à tour quelques paroles, abrégées par un sentiment pénible participant à la fois du regret de se quitter et de l'inquiétude dont les mots : « Écrivez-moi de vos nouvelles, » sont le plus sincère témoignage.

La ville éteint ses bruits confus derrière nous, et commence à se découper sur le fond de vieux or du ciel; c'est l'heure chérie des artistes où leurs yeux, amoureux de songes, poursuivent dans les plus lointains horizons les aventures de la ligne, c'est l'heure des métamorphoses! Chaque minute ajoute de la vigueur aux tableaux, et en augmente la grandeur en simplifiant leurs détails qu'elle confond : chaque instant en varie les nuances, qui deviennent de plus en plus graves et profondes. Les silhouettes se brûlent sur un foyer jaune, dégradé de rose violacé qui tombe ensuite dans un rouge laqueux, puis se salit de vapeurs chaudes de plus en plus sombres. Au-dessus de nous, dans un bleu grisâtre et métallique, les étoiles brillent successivement comme des étincelles échappées de la grande fournaise.

Le sol, devenu sablonneux, s'incline vers la vallée des Califes, et, accélérant la marche de nos montures, nous fait déjà sentir le vent du soir qui glisse sur nos visages et agite nos vêtements; on dirait que la nuit nous effleure des plis froids

de sa robe immense, plus légère que la toile d'araignée qu'elle semble promener sur nos fronts. Peut-être sont-ce les anges musulmans, gardiens des tombeaux voisins qui nous poussent de leur haleine à l'autre bout du désert. Ou peut-être même l'esprit de nos mères, de nos sœurs, de nos parents, de nos amis qui voltigent à nos côtés, venus sans bruit de France pour suivre nos pas vagabonds. Ce n'est point l'affreux simoun qui confond la terre avec le ciel; déroute l'homme et l'ensevelit avec sa monture; ni le sef incommode qui dure trois jours pour vous aveugler, mais bien la brise bienfaisante et douce qui prépare si bien l'âme aux jouissances de la nature et bannit toute pensée d'égoïsme que pourrait éveiller la prévision des dangers.

La vallée des Califes a pendant la nuit quelque chose de plus mystérieusement auguste que pendant le jour. Les détours de ses ombres vides de tout mouvement acquièrent encore plus de sévérité sous l'éclat naissant d'un rayon de lune. Ses dômes guillochés aux reflets brillants et leurs minarets effilés derrière des dunes de sable qui nous en cachent la base, ressemblent à des casques et à des lances de guerriers postés en embuscade. L'illusion augmente à mesure qu'on s'éloigne. De l'autre côté, le long mockatam, au pied duquel sont des tombes vulgaires, prolonge au loin ses onduleuses croupes remplies de cavernes et de grottes. On entend déjà les miaulements répétés des chacals qui les habitent et viennent chercher leur maigre pâture autour de la ville.

D'après le conseil dicté par l'expérience de nos

guides et afin de ne pas être découverts par les Arabes errants, nous faisons choix pour notre premier bivac d'un emplacement creux à deux lieues environ du Caire, non loin d'un monument isolé qu'on dit renfermer les cendres de Malek-Adhel.

Laissons pour un moment les nuages de la rêverie nocturne pour procéder à l'inauguration de nos tentes. Le vieux Sélim allume du feu tandis que nous aidons Brigandet à débarder nos ustensiles de ménage, Méhémet va nous préparer le premier dîner de sa façon et faire connaissance avec notre appareil culinaire; les uns enfoncent les piquets de nos deux tentes, les autres en dressent les mâts, y accrochent notre formidable arsenal (qu'il est toujours bon de ne jamais perdre de vue au milieu des Arabes, grands amateurs et appréciateurs des armes d'Europe.)

L'activité nous réchauffe et nous donne la gaieté si nécessaire aux touristes. M. H. Vernet, qui entend les voyages aussi bien que la peinture, stimule son monde et agit lui-même, enseignant à tous l'emploi du temps. Nous déroulons nos trois lits, que nous disposons convenablement dans notre logis; un pliant est placé au centre pour recevoir nos habits; chacun fait sa couverture à sa mode; il nous reste encore un peu de place pour recevoir les visiteurs, s'il en vient; la porte que nous laissons ouverte, est d'un accès facile, et nous pouvons aisément nous tenir tous trois debout près du mât central : à l'extérieur, nous ramenons le sable sur la toile pour intercepter l'air,

dans les intervalles où la tention des piquets laisse du jour.

Avant le dîner, enveloppés dans nos burnous blancs, qui font de nous autant de fantômes, nous allons explorer les alentours du camp. M. Vernet admire de loin l'effet pittoresque de son petit bivac, il nous en montre les beautés, s'attachant à l'ensemble d'abord, puis aux poses des acteurs, puis aux types de chacun ; notre vieux Sélim fait son bonheur par sa physionomie expressive. Il se chauffe les mains accroupi auprès du feu, dont il caresse amoureusement la flamme ; quand il rit, sa bouche énorme laisse voir un ratelier monté comme celui d'un crocodile ; son dos, un peu voûté, est large et en harmonie avec la puissance de ses bras, où des veines nombreuses et gonflées tracent les caractères de l'énergie et du courage ; l'ovale ou plutôt le losange de sa figure, n'est point interrompu par des boucles de cheveux, mais il l'enchâsse sous un caffieh (fichu rayé et carré), reployé en dessous sur le front, et pendant de chaque côté du visage (dans le style de la coiffure antique du sphynx), et lié au moyen d'une corde rousse ou noire en poil de chameau, qui le maintient comme le ferait un turban ordinaire. A côté de lui, Phtaé et Ibrahim préparent leur café : ils le grillent d'abord dans une écuelle de fer, le broient avec un pilon de bois dans un mortier de pierre, et le font bouillir ensuite dans l'eau pour le boire immédiatement avec le marc et sans sucre. Les montures, couchées en cercle à côté de leurs maîtres, prennent leur picotin de fèves, et promenant avec lenteur, à droite et à

gauche, leurs cous démesurés, mêlent parfois quelques-unes de leurs discordantes exclamations à la conversation des Arabes, qui y répondent comme s'ils les comprenaient; d'autres, entraînées par le sommeil, laissent tomber leur tête sur le sol, et s'endorment au son d'une chanson arabe. Nous cherchions sur le sable des empreintes d'animaux, parmi lesquels on pouvait distinguer celles du sanglier, de la gazelle et du chacal, lorsque Méhémet nous avertit que la table est servie; en effet, comme dans la fable du *Rat de ville et du rat des champs*, sur un tapis de Turquie le couvert se trouve mis. Un pilau, œuvre d'art locale, composé d'un poulet et de pigeons de première qualité, était bien fait pour nous préparer aux fatigues de l'existence nomade, et nous consoler du silence très-connu du désert. Notre dessert, qu'il ne faut pas confondre avec le désert, se compose du même pilau, pris une seconde fois dans la même assiette. On m'accuse d'avoir absorbé quatre ailes du poulet; un petit verre d'eau-de-vie, accompagné d'une pipe bien chargée que Méhémet nous apporte, est le complément indispensable du repas, sans en excepter le café.

Les Anglais, qui veulent essayer de manger avec leurs doigts, ne trouvent pas cela commode. M. Linant nous montre la véritable manière, en faisant une boulette de riz avec le seul secours de la main droite; mais... un coup de fusil part derrière notre tente; chacun se regarde effrayé, court aux armes : qu'est-ce? une attaque de l'ennemi? un tigre, un lion? rien de tout cela ! Sélim a pris un chien pour une hyène et a tiré dessus. Après

cette fausse alerte, qui nous fait beaucoup rire, chacun va se livrer au sommeil, rêvant bêtes féroces, lieux désolés infestés de serpents, théâtres de leurs combats et de leurs luttes sanglantes.

La nuit, quelques chacals viennent gratter nos tentes et réveiller nos chameaux, qui nous réveillent à leur tour par des cris désespérés. La malle-poste anglaise du Caire à Suez vient à passer près de nous, emportant les dépêches des consulats, avec nos malédictions!

Le 25, nous partons de bon matin, après nous être bien chauffés avec les restes du feu de la veille; il fait à peine jour, et la rosée qui tombe abondamment nous avertit de nous bien couvrir; la route devient moins aride, et la végétation reparaît peu à peu. Nous traversons des jardins qui appartiennent à Ibrahim-Pacha : ils sont bordés de tamarises très-verts, parmi lesquels des caroubiers au feuillage bronzé et poli, dominent des vergers plantés de légumes abondants. Le pays est plat; plusieurs heures s'écoulent sans rencontrer une âme; nous retombons ensuite dans les dunes de sable, coup d'œil fort triste; partout les mêmes monticules arrondis, sans autre végétation que les ronces, dont la Providence fait le régal des chameaux et des ânes.

Un Arabe est aperçu dans un lointain qui se perd pour des yeux européens; il a sa femme avec lui, et mène son chameau par la chaîne, dit le vieux Sélim à Khalil, en montrant l'endroit où il distinguait ces choses; rien n'était plus vrai, car, au bout d'une heure, l'Arabe en passant près de nous, appuyait son front luisant contre celui de

notre guide (1), c'est le salut des paysans de rang égal, accompagné des mots sabahelker (matin heureux), massekbilker (soirée heureuse), naarkooumsaïd (jour à vous heureux), suivant les heures de la journée. Ils se touchent ensuite la main droite sans la serrer en disant : zeyiac? taïbin? comment cela va-t-il? bien? et ils entament immédiatement une conversation au sujet des chameaux, des chevaux et de la culture, sans jamais s'enquérir des nouvelles de la famille et surtout des femmes qu'il faut bien se garder de saluer et d'apercevoir quand elles passent auprès de vous. On commettrait une inconvenance très-grossière si l'on violait cette réserve. Les dames de bon ton ne se saluent jamais entre elles, même dans la rue.

Il y a aussi un autre genre de salut qui a lieu entre gens de même rang; ils portent l'un et l'autre la main droite à la hauteur de la bouche, et de là au côté de la tête, si l'un des passants est d'une condition plus élevée, il fait le même signe à l'autre qui a soin de rendre le salut d'une manière plus respectueuse en s'inclinant plus ou moins profondément; et pour saluer une personne d'une classe tout à fait inférieure, on se borne à porter la main sur la poitrine, et celle-ci doit y répondre en s'inclinant respectueusement, abaissant sa main droite et la portant ensuite sur la tête; en présence d'un grand seigneur, l'individu de la classe inférieure fait le geste des deux mains.

L'Européen a peine à concevoir la perfection de

(1) Les Gaulois avaient pour habitude, en s'abordant, de s'arracher un cheveu et de se l'offrir.

certains sens dans l'Arabe du désert, notre Sélim nous en confirme la réalité par sa vue perçante. L'ouïe est également très-fine et très-exercée parmi les tribus nomades. La vie aventureuse du Bédouin exige la perfection des organes qui lui servent à l'avertir des plus pressants dangers. Aussi peut-il, d'après l'empreinte d'un pied sur le sable, dire avec certitude à quel individu de sa tribu ou de la tribu voisine appartiennent les traces de ces pas; il connaît aussi, par la légèreté de l'empreinte, si l'homme qui l'a produite était chargé d'un fardeau ou non; il peut encore affirmer, d'après la force ou la faiblesse de l'empreinte, si l'homme est passé le même jour ou la veille ou deux jours auparavant, s'il était fatigué ou non; la régularité plus ou moins grande de ces traces le guide à cet égard.

La patrie de l'Arabe est partout, sans être ailleurs que sous la tente qu'il préfère aux habitations des villes. Le nom d'arabes Kaich (canevas) ou de la tente, est opposé souvent en Égypte à celui des Arabes des villages hhaïth (murailles). L'Arabe est heureux dans l'espace; son cœur et sa pensée appartiennent au désert où rien ne gêne ses penchants. Une tente rayée est le seul palais qu'il connaisse; la poudre et l'argent sont ses plus précieux trésors, sans oublier les armes, autre objet de sa prédilection. Sélim possède un fusil très-long qui ne le quitte jamais, il le porte devant lui sur ses genoux quand il est à chameau, et derrière le cou et à deux mains quand il va à pied; ce fusil est comme son enfant; posant la crosse par terre, il met son turban sur l'oreille

en nous regardant malicieusement, puis fixant un de ses yeux à l'extrémité du canon, tandis que l'autre se ferme et se plisse, il examine avec le plus minutieux scrupule si aucun accident n'en a faussé la justesse; cette occupation favorite se renouvelle vingt fois par jour, elle lui donne du cœur au ventre comme dit Brigandet. Dès que Sélim est satisfait de la droiture de son fusil, il nous le montre avec bonheur, puis nous fait toutes sortes de caresses; M. Vernet semble avoir la plus belle place dans son affection; il le cajole, le flatte de la main et prend de lui un soin tout particulier manifesté par mille attentions de tous genres. Il dit que M. Vernet a une vraie figure d'Arabe.

Nous voici sur la lisière du désert, au milieu de palmiers qui se multiplient à vue d'œil et nous annoncent l'approche de quelques habitations. Nous traversons en effet de petits hameaux où la porte de chaque maison est surmontée de têtes de dromadaires desséchées auxquelles les naturels attachent sans doute une idée de protection superstitieuse. Après la halte faite au bord d'un puits à roue dans les environs d'El Kauka, sous un bouquet d'arbres majestueux, nous arrivons chez M. Kœning, beau-frère de M. Linant et auquel ce dernier veut bien nous présenter. M. Kœnig, précepteur des enfants d'Ibrahim-Pacha, nous fait l'accueil le plus gracieux et le plus amical, ainsi que sa femme, très-bonne musicienne qui nous donne l'ineffable plaisir de jouer du piano en l'honneur de ses nouveaux convives. Un piano dans le désert! voilà du merveilleux et

de l'inattendu ! Nous sommes donc à Paris, tout le monde parle français, nous entendons la Marseillaise, puis des valses, puis du Mozart; puis !... Il se fait tard et nous prenons congé de nos aimables hôtes, emportant avec nous leur bien doux souvenir; il est nuit, la lune nous éclaire et nous campons au bord d'un marais voisin, dans un endroit délicieux. Grâce à la chaleur nous coucherons sans tente, dans nos manteaux triples, ayant soin de nous couvrir les yeux, précaution toujours recommandée, par les Arabes, contre les ophthalmies qui résultent toujours de l'humidité de la nuit. Le lendemain matin nous nous réveillons trempés d'eau et les mains glacées; les chameaux sont lancés au pas de course pour nous dégeler; le reste de la journée est vide. Les paysages riants semblent s'être fondus au soleil.

Arrivés aux environs de Belbeys, nous nous séparons de M. Linant qui prend la route de Suez avec ses deux amis. C'était dans Belbeys qu'Ibrahim-Bey s'était retiré pour attendre la caravane de la Mekke pour profiter du renfort des mamelucks qui l'escortaient et exécuter un plan d'attaque combiné avec Mourad-Bey et ses Arabes. Il mettait provisoirement tout en œuvre pour soulever les Fellahs du Delta et pousser les habitants du Caire à la révolte.

Les villages situés sur le littoral du désert servent ordinairement d'asiles aux malfaiteurs qui y trouvent souvent un refuge assuré contre l'action des lois. A la moindre attentive que fait l'autorité pour s'emparer d'eux, ils s'enfoncent dans le désert avec leurs familles et ce qu'ils possèdent. Les

voyageurs attaqués dans ces villages ne peuvent guère compter sur la protection du cheick, souvent complice lui-même des vols et des vexations auxquels on est exposé dans ces parages, Aussi est-il toujours prudent de ne jamais abandonner ses armes et de ne point perdre de vue les bagages ni de jour ni de nuit.

Les Arabes sont fripons, menteurs, ou de mauvaise foi, et se font gloire de tromper les chrétiens, action très-méritoire à leurs yeux. Aussi les vols privés sont-ils très-fréquents en Égypte, mais jamais considérables; c'est une tasse, une pipe de tabac pour la remplir à l'instant, car ils ne se préoccupent jamais assez de l'idée du lendemain pour songer à dérober de fortes sommes. Dans l'intérieur des maisons les domestiques choisissent les jardins et les vergers pour le théâtre de leurs maraudages; on peut leur confier de l'argent sans qu'ils y touchent, et les Bédouins du désert, très-renommés par leur pillage, sont rarement féroces et meurtriers dans leurs attaques. Ils ne les tentent jamais qu'en nombre supérieur à celui des voyageurs composant une caravane; la prudence est chez eux une faculté assez développée et à laquelle ils font rarement défaut. Ils ne sont pas naturellement sanguinaires et se bornent à vous laisser tout nus sur les immenses chemins du désert, ne vous maltraitant que si vous leur résistez.

C'est ainsi que M. Linant nous les a dépeints avec connaissance de cause, car M. Linant a été pillé par eux et laissé tout nu avec sa chemise pour tout bien au milieu des sables; l'homme qui fait

le service de la poste passe au grand trot près de nous en faisant sonner sa sonnette, il arrivera avant nous à Salahieh pour changer de monture. Les relais de postes sont à huit lieues de distance les uns des autres.

Le 29. A Salahieh nous bivaquons près d'une fontaine à côté d'un joli bois de palmiers; comme le sol est semé d'empreintes de sangliers et de marcassins, nous imaginons une chasse à l'affût. Vers le soir chacun se revêt de burnous blancs, et assis sur la marge des auges vides qui reçoivent ordinairement l'eau de la citerne, nous attendons pendant plusieurs heures l'arrivée du gibier; à onze heures, quand tout se tait, nous voyons arriver quatre ou cinq marcassins très-noirs attirés par la soif; leurs parents arrivent en foule; ils approchent, mais Khalil, qui était le plus près d'eux et devait donner le signal de faire feu s'est endormi; il ronfle si fort, qu'on croirait entendre grogner un autre sanglier, le bruit qu'il fait augmentant, met en fuite toute la bande à notre grand déplaisir.

Le combat de Salahieh détermina la retraite d'Ibrahim-Bey qui partageait avec le fameux Mourad l'autorité d'Égypte. Mourad-Bey était à la tête de l'armée des mamelucks et Ibrahim en dirigeait la partie administrative. Cette armée, après l'entrée des Français au Caire, s'était séparée en deux corps commandés par deux chefs, l'un suivait la route de la haute Égypte et l'autre celle de la Syrie.

La seule arrière-garde d'Ibrahim-Bey était trois fois plus nombreuse que l'avant-garde des Fran-

çais. Malgré l'infériorité du nombre, Bonaparte poursuit Ibrahim dans le désert. Deux cents braves, tant du septième régiment de hussards que du vingt-deuxième de chasseurs et des guides à cheval chargent avec impétuosité l'arrière-garde des mamelucks et s'ouvrent un passage à travers leurs rangs, mais le succès même augmente leurs dangers, ils se trouvent au milieu d'une masse cinq fois plus nombreuse qu'eux. La valeur supplée au nombre, ils combattent comme des lions et en désespérés; les mamelucks repoussés ne combattent plus qu'en s'éloignant, et pour protéger leur retraite, abandonnant dans leur fuite deux mauvaises pièces de canon et quelques chameaux. Mais Ibrahim-Bey parvient à sauver ses équipages dans lesquels étaient ses femmes, celles des mamelucks, ses trésors et les plus riches marchandises de la caravane qui se rendait à la Mekke. Il avait disparu fuyant du côté de la Syrie lorsque l'armée française arriva à Salahieh où elle prit position.

L'Égypte pour être entièrement affranchie du despotisme des mamelucks n'offrit plus d'ennemi à combattre que Mourad-Bey. Le général Desaix reçoit l'ordre de le poursuivre.

XVI.

Sommaire.—Note historique sur Belbeys et Salahieh.— Du 29 au 30 novembre.—Les djesiret.— Consistance des sables.— Forme des dunes. — Les drames de ces lieux désolés. — Halte à une fontaine. — Sites uniformes. — Squelettes. — Charognes. — Corbeaux; vautours. — Poules achetées. — Scrupules religieux de Méhémet. — Dispute apaisée. — Stagnation sociale des touristes. — Comment les Arabes mesurent le temps. — Les plaines de sel.— Mirage.— Le 2 décembre. —El Arich.— Achat d'un mouton.— Le gouverneur et son secrétaire. — Les femmes dans la forteresse. — Vieux canon français jouet d'un enfant. — Le chapelet arabe.

Belbeys, qu'on croit être l'ancienne Bubaste, ne contient aujourd'hui que des maisons délabrées et misérables, et occupe un tiers environ de son emplacement primitif, comme l'indiquent encore les fragments de rempart qui en restent. Cette ville était autrefois le boulevard de l'Égypte du côté de la Syrie; en 1164, elle opposa une résistance vigoureuse aux attaques d'Amauri, roi de Jérusalem, et son enceinte contenait assez de richesses pour occuper pendant trois jours son armée au pillage. Amauri envahit l'Égypte contre la foi des traités, et détruisit par là aux yeux des musulmans le prestige de la vertu des Francs. Les Turcs n'eurent plus de honte à joindre à la perfidie l'immensité de leurs forces et la faiblesse des croisés, s'accroissant par la corruption, le mit hors d'état de retarder leur chute.

Le nom de Salahieh dérive de celui de Melek-Sâlèhh, sultan fameux, que nos auteurs nomment Saladin (c'est lui qui le premier fixa l'attention de l'Égypte sur les hameaux du littoral.) L'expérience avait fait connaître à ce prince guerrier l'insuffisance des remparts de Belbeys; il sentait également le danger qui menaçait Damiette, si les croisés l'attaquaient; aussi construisit-il une forteresse dans Salahieh, contre l'ennemi qui remonterait la branche de Damiette, et pour arrêter au sortir du désert l'armée qui viendrait de Syrie. Il ne reste aucun vestige de cette forteresse.

Du 29 au 30, nous côtoyons différents villages, où les habitations rares sont clair-semées au milieu de vergers contigus liés les uns aux autres par des murailles de terre brune qui les renferment, et font parfois de la route une longue rue de jardins; le silence de ces lieux n'est interrompu que par le vol des corbeaux et des ramiers qui s'ébattent parmi les palmiers. Puis, nous traversons des bois isolés, que les Arabes nomment Djeziret, îles, par allusion aux terres non végétales qui les entourent et n'offrent pas plus de ressource qu'un océan sans fin qui cernerait une terre habitée. Plus loin, c'est encore le désert qui frappe notre vue de ses arides limites; l'azur du ciel est d'une profondeur fatigante, où l'œil chercherait en vain le moindre nuage; c'est un désert aussi. L'horizon de la terre semble très-près de nous, toute vapeur poétique est enlevée du tableau; qui n'offre plus bientôt qu'une immense nappe jaune quelquefois blanchâtre, se dorant au voisinage du bleu. Les ondulations paraissent d'autant plus grandes

qu'aucun objet voisin n'en indique la mesure; il faut les gravir péniblement pour la connaître. Le sable en est moyennement dur à leur sommet, et d'une teinte plus chaude; sa finesse permet néanmoins d'y lire la route des caravanes, marquée par leurs empreintes moulées très-nettement. Le vent est le seul artiste qui modèle ces dunes incessantes. Or, puisqu'il nous est permis d'entrer dans son vaste atelier, suivons la marche de son ébauchoir invisible, ce sera un passe-temps comme un autre; et, d'abord, voyez comme son travail est fini, comme les grandes surfaces en sont soigneusement arrondies! on dirait ici deux mamelles de femmes; plus loin, un grand deltoïde à côté d'une croupe d'éléphant blanc, nue et unie, sur laquelle on suit la trace qu'une gazelle timide a jetée dans sa fuite rapide.

Les empreintes de la hyène, qui la poursuivaient, mêlées aux siennes, écrivent en un seule ligne, qui semble jetée à main levée, toutes les scènes d'un drame joué par des bêtes. Les pas du faible, d'abord réguliers et rapprochés, indiquent sa sécurité confiante; sa surprise est marquée par des sauts dans plusieurs directions; l'approche du plus fort décide la fuite, qui ne laisse que des marques faibles et très-peu distantes; la hyène serre de près sa proie; des bonds désespérés, immenses, la font ricocher, pour ainsi dire sur les versants successifs des monticules; elle cherche un refuge, mais l'ennemi est affamé, le désespoir et la faim sont aux prises sans autre témoin que le soleil; et là-bas, là-bas au fond d'une anse profonde où s'élèvent quelques palmiers consola-

teurs, au bord d'une citerne impure; nous pardons le dénoûment de la lutte que le vent efface et que le lecteur terminera à son gré, car je ne voudrais pas lui faire de la peine ou contrarier son amour pour le genre terrible! D'ailleurs, que d'histoires commencent ici-bas sans qu'on en sache jamais la fin? que d'autres dont la fin seule dispense du commencement! Ce monde tourne néanmoins en dépit des événements qui l'agitent et qui sont sa vie perpétuelle.

Profitons de ce dôme de verdure pour nous reposer et boire avec bonheur cette eau saumâtre qui fait les délices de nos dromadaires. Mêlons-y ne peu d'eau-de-vie, fermons les yeux sur sa couleur trouble, et elle nous paraîtra délicieuse. Loin de nous surtout la pensée rétrospective des modifications plus ou moins ragoûtantes qu'elle a pu subir, car elle en subit encore par le bain qu'y prennent nos bêtes!

Après cette pause, nous continuons notre course fluctueuse au milieu du paysage uniforme que nous venons de décrire; de loin en loin l'espoir de trouver un nouveau site, un point de vue différent renaît et éprouve la même déception. Les buissons d'épines sèches, sur les collines émoussées, les carcasses de bêtes qui servent de berceaux aux vautours, et que le soleil a blanchis, se succèdent indéfiniment; les sons n'ont plus d'écho, dans ces lieux que la nature a privés de tous concerts agréables; des odeurs fétides remplacent le parfum des fleurs et précèdent de très-loin la vue d'un chameau mort de fatigue; pauvre animal devenu la proie des corbeaux les plus énormes et

les plus lugubres que j'aie jamais vus! Une phalange de ces oiseaux, troublée à notre aspect dans son festin sanguinaire, pousse l'exclamation grave et prolongée ôôôaaâa..... !! qu'elle répète au ciel et qu'elle accompagne d'un lourd battement d'ailes. Bientôt après un vautour, qui convoite de très-haut et depuis longtemps cette proie délaissée, descend en spirales rapides et s'y pose avec fierté.

Les vautours sont des oiseaux de très-mauvaise réputation; leur voracité, leur lâcheté qui leur fait fuir le combat, même devant un ennemi beaucoup plus faible, leur prédilection particulière pour les chairs corrompues inspirent le dégoût. Ils rampent à terre dans une posture qui annonce l'abjection de leur caractère, les ailes traînantes, le cou projeté en avant, le bec incliné, le regard terne. Leur taille diffère peu de celle de l'aigle, cependant, nous en rencontrons de beaucoup plus grands, que nous prenons même de loin pour des Arabes ou des bergers à manteaux sombres. Ils éventent les charognes à une distance où il semble que les émanations des matières animales devraient être absolument insensibles, et dès qu'ils ont découvert un corps mort, ils ne le quittent que lorsque les os sont dépouillés entièrement de viande et comme si on les avait préparés pour une collection anatomique. Les jeunes sont d'abord d'une couleur rousse qui avec l'âge devient de plus en plus cendrée.

Dans la matinée nous achetons, à la maison de poste de Bir-el-Abd une cargaison de poulets qu'on emprisonne dans une grande cage oblongue, à

travers laquelle elles peuvent jouir des beautés des sites en attendant l'heure fatale où il plaira à Méhémet d'en immoler quelqu'une pour notre dîner. Ce dernier est si bon musulman qu'il ne saurait manger d'aucun volatile égorgé par un chrétien.

Nous achetons aussi du bois pour nous chauffer ce soir. La nuit venue, un bel emplacement, dans un endroit creux, est choisi pour notre campement.

Le 1er décembre, nous sommes réveillés par le bruit d'une discussion très-vive entre le cuisinier et Sélim. On croirait qu'ils vont s'arracher les yeux ou en venir aux coups. M. Vernet apprend que le sujet de la querelle ne tient qu'à trois ou quatre morceaux de bois dont Méhémet veut surcharger sa bête par économie, mais que le vieux cheik s'y oppose et soutient que nous trouverons plus loin de quoi faire du feu. Le calme est bientôt rétabli et le bois inutile abandonné. La journée est blanche d'événements; la conversation languit, ainsi que notre corps, sous le poids de la chaleur. Rien autour de nous ne simule l'imagination, chacun est absorbé en soi-même, les Arabes sont taciturnes, et vainement nous cherchons à nous distraire par des chansons ou des quolibets; la source des calembours semble tarie, pour jamais, dans ces instants de stagnation générale, mortellement longs et insipides. La disposition de l'esprit, en voyage, dépend beaucoup des objets qui vous entourent; il est toujours difficile de se défendre d'une pareille influence. C'est pourquoi plus on est nombreux et moins l'ennui

vous gagne. Après neuf heures de route, nos Arabes s'arrêtent pour leur prière, font un repas de dattes et dorment environ six heures. Nos montres sont arrêtées, il nous devient impossible d'apprécier le temps de notre sommeil, et les Arabes ne sont pas très-experts dans la connaissance des heures. La longueur de leur ombre qu'ils mesurent avec leurs pieds nus, placés l'un devant l'autre, est l'unique régulateur qu'ils connaissent. Ils ont pour règle fixe, que, vers le solstice d'été, le midi est à un pied de la verticale, qu'en hiver, à la même heure, l'ombre a neuf pieds de long, qu'en été l'ombre qui répond au milieu de l'intervalle de midi au coucher du soleil a sept pieds en sus de l'ombre du midi. Ces mesures se trouvent exactement conformes à la latitude de la contrée.

Le 2 octobre. Marche fastidieuse interrompue par la rencontre d'un troupeau de gazelles qui s'enfuient comme des flèches, M. Vernet en blesse une, mais elle continue bientôt et rattrape ses compagnes. Les Arabes ramassent les petites dragées sèches et noires qu'elles laissent tomber dans leur frayeur et qui répandent une très-forte odeur de musc. En approchant de la mer, des plaines couvertes de sel et blanches comme de la neige viennent enfin briser la monotonie du spectacle ! Le sol en est très-plat, on dirait de grands lacs glacés, et entourés d'un rempart irrégulier de monticules et de rochers. Le pas des chameaux fait craquer le sel cristallisé, comme le verglas qui se fend sous nos pieds en hiver. Cette apparence mensongère semble une plaisanterie de la nature pour exercer la patience du voyageur, qui

croit voir de la glace pour se rafraîchir et ne trouve qu'une matière dure et blanche; s'il y goûte, elle augmente encore sa soif qu'irrite déjà la réfraction chaude de la lumière. Nous côtoyons quelque temps encore le rivage; la brise fraîche qui en arrive nous dédommage de nos souffrances et le mirage nous amuse par ses riants caprices; il s'éloigne à mesure que nous avançons; bois de palmiers, champs cultivés arrosés de ruisseaux, rien ne manque à cette illusion passagère; ses nuances affaiblies peu à peu finissent par s'évanouir totalement et céder la place aux dunes inévitables, qui s'élèvent bientôt assez haut pour nous dérober la Méditerranée. Replongés encore dans les plus arides solitudes nous apercevons des enfants tout nus et des filles en haillons errants au voisinage d'El-Arych, dont la silhouette sablonneuse ne tarde point à se dessiner devant nous. Il y a des aigles qui voltigent autour de ce fantôme de ville qui n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade dominée par une forteresse parallélogramme flanquée de petits bastions démantelés. Quatre ou cinq maisons sont groupées à ses côtés. Des champs, s'étendent autour d'elle pour nourrir un petit reste de population; nous allions y dresser nos tentes, quand un grand individu, au teint ferrugineux, qui se dit cavass du gouverneur, nous enjoint de n'en rien faire et prétend nous mettre en quarantaine à cause de la peste qui règne en Syrie. Khalil se fâche, et, lui montrant le firman de Méhémet-Ali dont nous avons eu soin de nous munir, parvient à lui faire comprendre que nous venons d'Égypte par Sal-

lahieh. Un naturel moins effrayé de la peste qu'avide de quelques piastres nous propose la vente d'un gros mouton noir que nous payons 25 sous. On va l'abattre chez son maître qui ne tarde pas à le livrer à notre cuisinier. Tous les habitants veulent nous voir de très-près, nous questionner sur notre route future et demander de nos nouvelles; ils s'intéressent beaucoup à nos tentes qui sont bientôt dressées sous leurs yeux à leur grand ébahissement. Ils lorgnent aussi nos armes que nous avons la précaution de garder sur nous. Ils nous demandent de la poudre et du tabac; on leur en donne et leur joie est à son comble; le mouton est rôti est servi à la mode du pays; Méhémet en garnit le ventre de riz et de trois petits poulets disposés symétriquement; ce repas est excellent, et fait diversion avec les poules au riz ordinaires; nos Arabes se réjouissent d'y ajouter, et les restes du mouton sont ensuite soigneusement gardés pour le jour suivant.

Le 3 décembre, au matin, nous allons rendre visite au gouverneur de la forteresse, gros Turc joufflu et ventru, à face rubiconde, aux sourcils charbonneux par-dessus des yeux louches et sauvages; il se tient accroupi sur une vieille natte dans un hangar ou divan qui ressemble plutôt à une écurie qu'à un boudoir. Un long, maigre et borgne vieillard à barbe blanche, son secrétaire intime, écrit à côté de lui sous sa dictée; on croirait voir Mareko, dans *l'Ours et le Pacha*, tant sa mine est niaise et bénigne.

Le bienvenue qu'on nous fait est accompagnée de la pipe et du café de rigueur; cette visite dure

peu; le gouverneur nous donne ensuite son cavass pour nous faire voir *les curiosités du lieu*; lui enjoignant de faire cacher ses femmes. Montés sur la forteresse, nous découvrons le désert à droite et le désert à gauche; cinq ou six maisons au pied de la forteresse, et, au dedans, une sorte de basse cour à compartiments, harem du gouverneur ou El-Seraya. Les odalisques n'étant point averties assez tôt, surprises à notre aspect, descendent précipitamment des terrasses et vont se cacher dans leurs chambres; d'autres, échelonnées sur un escalier, se démêlent mutuellement les cheveux et sont tellement absorbées par la recherche des insectes, qu'elles ne nous aperçoivent pas. Le type du beau sexe est remarquable par sa laideur empreinte partout du sceau de la misère et de l'inculture physique et morale.

El Seraya; Sérail. Les Orientaux désignent sous ce nom une habitation tout entière dont le harem n'est qu'une dépendance. Ainsi le mot sérail répond à palais, s'il est question de l'empereur, de la Porte ottomane ou du pacha d'Égypte; et, à hôtel, pour les autres personnages.

Il ne reste plus dans un des bastions du château qu'une seule pièce de canon française montée sur une roue et demie; un petit garçon, à cheval sur ce bronze pacifique, s'amuse à en remplir la lumière avec du sable. C'est ainsi que ce vieil instrument de nos victoires dont il rappelle tant de souvenirs, aujourd'hui, plongé dans l'oubli et condamné au silence est transformé en jouet inoffen-

sif par un enfant ennemi après avoir bien mérité de la patrie.

Pendant notre visite aux *curiosités*, le cayss roulait dans ses doigts les grains de son tesbih (chapelet turc), c'est un passe-temps très-ordinaire et très-recommandé aux musulmans. Le tesbih se compose de 99 grains d'égale grosseur représentant chacun un des attributs et une des épithètes de Dieu et d'un centième grain plus fort que les autres qui représente le nom même de Dieu. Le fidèle, en tournant chaque grain du chapelet, énonce ou est censé énoncer toutes ces épithètes; c'est de là qu'est venu le mot tesbih qui signifie proprement glorification.

XVII.

Sommaire.— Porte de Cheik-Joied. — Torrent. — Les colonnes de Syrie. — Kan-Jounes. — Les hommes sanglants. — Gaza. — La place du Cimetière des pestiférés. — Signor Spada. — Souvenirs historiques. — Ode arabe sur l'expédition française. — La nuit. — Déluge et inondation dans le camp. — Le séchoir hospitalier. — Visite au gouverneur qui sort du bagne. — Le palais du gouverneur. — Ses écuries. — Ses chevaux. — Son premier écuyer et sa montre ou oignon d'argent. — Tombeau de Samson. — Bazars bouleux. — Le 6, couché à trois heures de Gaza. — Fausse alerte.

Le 4, après la poste de Cheik-Joyed, on rencontre encore des sables parsemés de quelques oasis de palmiers, où viennent s'abriter des bergers et des troupeaux. La nuance blanchâtre du désert lui donne un caractère singulier qui vous transporte subitement dans les régions du nord. On traverse ensuite le pont de Raffih, jeté maintenant sur le lit caillouteux d'un torrent. Les colonnes élevées sur la limite de l'Afrique et de l'Asie ne tardent pas à se montrer à l'horizon comme deux points d'exclamations placés à propos dans une phrase à perte d'haleine. Nos pauvres soldats s'étaient perdus après le siége d'El-Arich sur cette même route, et avaient beaucoup souffert de la faim et du manque d'eau; ils avaient même manqué de vivres au point de manger des chevaux, des mulets et des chameaux!

Le chemin qui mène à Gaza ne diffère guère de celui que nous avons suivi précédemment; le ciel commence à se charger des nuages de Syrie, et le vent, qui soulève des tourbillons de sable, commence à nous aveugler de toutes parts; Kan-Jounes nous apparaît enfin au milieu de la tempête. Un arbre providentiel nous offre pour un instant sa bienfaisante verdure, sous laquelle chacun est heureux de s'asseoir et de prendre quelque nourriture. Il y a très-peu d'habitants dans ce petit hameau, asile de la plus grande misère. De pauvres enfants se cachent à notre vue derrière des murs. Plus loin, au bout d'un verger peut-être unique, trois hommes à visages de boucs et déguenillés, les bras nus, souillés de sang et d'un aspect terrible, s'avancent vers nous, sortant d'un buisson de tamariscs. L'un d'eux, qui serre entre ses dents un énorme coutelas, le remet ensuite dans sa ceinture, et s'approchant de Selim, semble vouloir parlementer avec lui; il chuchote et regarde souvent en arrière, puis, le prenant par la main, veut le conduire au buisson. Notre cheick obéit, nous l'imitons; les deux autres personnages sinistres nous suivent. Quelles figures sauvages! Quels regards scrutateurs et pétillants de convoitise lancent-ils à nos bagages? Sommes-nous donc tombés chez des brigands, victimes d'un guet-apens préparé par nos chameliers? Khalil ne semble pas très-rassuré; ses réponses sont évasives ou nulles!!

Un meurtre en effet vient d'être commis... sur un vieux serviteur de ces Arabes!... Un cadavre est étendu par terre, des enfants sont occupés à le

dépecer, on veut nous en vendre un morceau pour notre dîner. (C'est d'un chameau qu'il s'agit, ami lecteur, calmez vos angoisses!)

La simple réalité dissipe nos craintes imaginaires; nous sommes en sûreté parmi ces hommes farouches, qui n'ont plus droit qu'à notre pitié pour leur dénument! ils espéraient nous régaler d'un morceau des plus délicats! Mais, quelle que soit la qualité d'une si précieuse nourriture, son fumet seul nous commande la défiance; et parmi nous il ne se trouve pas un homme assez curieux ou assez affamé pour goûter et analyser un pareil met. La physiologie de la côtelette de dromadaire manque cependant aux plus savants ouvrages de nos illustres officiers de bouche! Laissons à d'autres voyageurs plus courageux la gloire de dévoiler au monde civilisé ces mystères gastronomiques.

A quatre heures, le rideau de sable qui nous a peut-être garanti en nous cachant de la poursuite des maraudeurs voisins, tombe avec le vent, et nous découvre Gaza à deux lieues de la mer. Les beautés de la nature semblent ressusciter parmi les collines avec un éclat divin; partout des jardins remplis d'oliviers, de nopals, de nabkas et de tamariscs, étendent la fraîcheur consolante de leur verdure sous l'ombre *mobile* de quelques nuages. A l'entrée de la *ville* est une jolie place dominée d'un côté par de longs palmiers balançant leurs têtes chargées de fruits rouges au-dessus des tombes pâles d'un cimetière, et de l'autre par quelques demeures des vivants non moins silencieuses.

Les pierres sépulcrales nombreuses et neuves

attestent les récents ravages de la peste, qui a moissonné plus de 1500 habitants. Néanmoins ce lieu est si pittoresque, le sol en est si propre, et les arbres où les oiseaux chantent, reposent si bien la vue, que notre camp y est bientôt établi, en dépit de la mauvaise volonté des chameliers. Nos tentes dressées au milieu, entourées de tous nos bagages, attirent bientôt les curieux de la ville, qui grimpent sur les murs pour nous mieux voir. Nous recevons la visite de l'intendant sanitaire, il signor Spada, napolitain en redingote râpée, coiffé d'un tarbouch et muni d'un parapluie. On le prendrait plus volontiers pour un portier déchu que pour un docteur en médecine dont il se donne le titre. Il vient vérifier une espèce de patente nette qu'on nous a délivré à El-Arich, et nous fait poliment l'offre de ses services, après quoi il prend congé de nous, et nous laisse aux soins du ménage. On dîne : le jour baisse, les nuages nous inspirent quelque inquiétude, néanmoins bientôt dissipée par la vue des étoiles et le besoin du repos. C'est un bonheur de quitter nos habits que nous n'avons point ôtés depuis trois jours, et de penser qu'en nous réveillant nous ne serons plus au milieu des sables.

La conquête de Gaza par Josué au temps des Juges, les exploits de Samson, la résistance courageuse qu'elle opposa au grand Alexandre, qui fit subir au général qui la commandait le supplice qu'Achille avait infligé au cadavre d'Hector, la défense encore plus opiniâtre que soutint Appollodote confédéré avec Aretas, roi d'Arabie syrienne, contre Alexandre-Jannée, roi asamonéen,

dont le triomphe et les cruautés contraignirent les habitants de se tuer avec leurs femmes et leurs enfants pour y échapper, jointe au massacre qu'il ordonna de cinq cents sénateurs qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Apollon, et à la ruine totale de la ville qui mit seule un terme à sa fureur, tous ces débris d'histoire nous apparaissent en ces lieux illustres comme des mauvais rêves du passé. Gaza fameuse, que sont devenus tes vins délicieux si renommés avant les croisades? Nos outres en seraient glorieuses, et nous en boirions volontiers en mémoire de nos braves soldats de la 22e division d'infanterie légère, qui suivaient notre cavalerie au pas de course, malgré la faim et la soif dont ils souffraient depuis plusieurs jours (le temps était affreux, beaucoup de tonnerre et de pluie; nos troupes entrées dans la ville sans grande perte, y trouvèrent quinze milliers de poudre, beaucoup de munitions de guerre, des bombes, des outils, plus de deux cent mille rations de biscuit et six pièces de canon). La muse arabe émue du bruit de nos armes, et enthousiasmée des exploits de nos guerriers, avait chanté leurs triomphes dans l'ode suivante, dont la traduction peut donner au lecteur la mesure de l'estime des Arabes pour la gloire militaire. Cette ode a été composée peu de temps après la conquête du Caire. La voici :

Enfin nous voyons luire sur nous l'aurore du bonheur, les temps fixés par Dieu sont arrivés, un atmosphère de félicité nous environne, l'astre brillant de la victoire qui dirige les guerriers français a répandu sur nous son éclatante lumière, la re-

nommée et la célébrité les précèdent, la fortune et l'honneur les accompagnent.

Le chef qui les commande est impétueux et terrible ; son nom épouvante les rois, les rois fléchissent leurs têtes altières devant l'invincible Bonaparte, devant le lion des combats; son courage maîtrise les destinées irrévocables et les cieux de la gloire s'abaissent devant lui.

Tout doit céder à sa puissance! Malheur à quiconque lève contre lui l'étendard de la guerre! Se déclarer son ennemi c'est se vouer à une perte inévitable, il force à s'humilier devant lui les puissants qui osent lui résister, et sa générosité envers les peuples soumis est un vaste océan qui n'a ni fond ni bornes.

Phénix de son siècle, partout il a répandu la terreur par son activité surnaturelle, et la rapidité plus qu'étonnante de ses conquêtes. Vainqueur des rois ligués ensemble, de nouvelles destinées l'occupent, il médite de nouveaux exploits. Aussitôt à ses ordres des phalanges infatigables se pressent sous ses étendards; à ses ordres les mers étonnées se couvrent de nombreux vaisseaux.

Alexandrie, malgré les obstacles qui la défendent, ne peut soutenir son attaque; le moharrem t'y voit entrer victorieux! Moharrem, mois heureux! A l'honneur d'ouvrir l'année tu réunis maintenant celui d'avoir ouvert aux héros français la carrière des triomphes. Bientôt le Caire voit l'armée fière de ses nouveaux trophées inonder ses plaines et se précipiter autour de ses remparts.

Chaque jeune guerrier brûle d'impatience de

pouvoir signaler sa valeur. Bonaparte range ses bataillons belliqueux en chef habile, et les dispose pour l'attaque. Il déploie toutes les connaissances qu'une longue expérience et l'étude lui ont acquises dans l'art des combats. Tout à coup à ses ordres les bataillons s'ébranlent, s'élancent avec impétuosité, et d'une course rapide, fondent sur les mamelucks présomptueux.

Alors le combat s'embrase comme une fournaise ardente, le fracas des armes sème au loin l'épouvante et glace les cœurs d'effroi, L'enfant lui-même qui, dans les guerres ordinaires, ignore les craintes communes et ne pense qu'aux jeux de son âge, sent sur son front ses cheveux se dresser et blanchir de terreur. Bientôt les beys tremblent et se troublent; ils boivent à longs traits la coupe de l'amertume, et leur âme consternée s'abandonne au désespoir, en voyant une journée qui leur est si désastreuse. Journée à jamais mémorable! O Dieu, préserve-nous de nouveau d'être témoins d'un combat aussi terrible!!! A moitié taillée en pièces, cette multitude innombrable, armée par les beys pour leur défense, se disperse épouvantée dans les déserts. La mort les y poursuit, la mort plane au-dessus de leurs têtes, comme si le ciel irrité de leurs crimes, eût fait pleuvoir sur sux les flammes vengeresses de sa colère. Dans ce désastre général, le chef, le soldat n'a plus qu'un seul désir, la fuite ou la retraite loin d'une terre que leur tyrannie leur a rendue inhospitalière ; une sombre horreur s'appesantit sur leurs âmes abattues, et le malheur s'attache partout inséparablement à leurs pas. Bonaparte triomphe, et la défaite des mame-

lucks (1) *a décidé leur sort pour toujours. Leur puissance est anéantie, et il ne reste plus à leurs princes désespérés d'autre carrière à parcourir que celle de l'humiliation, de la misère et du déshonneur. Le Caire ouvre ses portes et reçoit dans son sein son vainqueur. Les volontés de Dieu sont accomplies, et le second mois de l'année Ssafar est la glorieuse époque du complément heureux des triomphes dont l'année a vu commencer le cours.*

. . . . Entre minuit et une heure du matin, le silence de notre tente est tout à coup troublé par la vibration dans l'air du petit pavillon tricolore qui la surmonte. Une obscurité complète ensevelit les hommes, les bêtes et les choses; mes deux compagnons dorment profondément, tandis que, réveillé par la voix de l'ouragan et le clapotement de la pluie, je commence à m'inquiéter du sort qui nous menace. Tous les bagages sont en plein vent et servent de lit à nos conducteurs, qui ronflent dans leurs manteaux grossiers. La pluie re-

(1) Ghouz est le nom générique sous lequel on désigne communément les mamelucks en Égypte. Ce mot est tiré du mot persan ghuz ou ghouze, nom d'une nation turque (c'est-à-dire tatare), intrépide, rapace et cruelle. Les Égyptiens et les Arabes ont donné cette dénomination aux mamelucks (achetés, encore enfants, dans différents pays), bien moins pour indiquer leur pays natal que pour exprimer le mépris et la haine qu'ils leur portent. En effet, le nom de Turc ou Tatare, qui sont synonymes, est la plus cruelle injure qui puisse sortir de la bouche d'un Arabe ou d'un persan. Voilà pourquoi les sujets du grand seigneur, que nous désignons communément sous le nom de Turcs, parce qu'ils sont en effet originaires du Turquestan, canton de la Tatarie, rejettent cette dénomination avec dédain, et ne reconnaissent que celle de Ottemanlou, dont nous avons fait Ottoman et Osmanli, c'est-à-dire sujet de Otteman, fondateur de cet empire.

Le mot *musulman* signifie vrai croyant, et giaour adorateur du feu.

double, je vois les éclairs par la fente longitudinale de la porte.

La tempête s'organise avec bruit de tonnerre, rebondissant et se perdant aux creux lointains des montagnes. Tout tremble autour de moi; les piquets de la tente ébranlés par les secousses du mât menacent de sauter, et le mât central lui-même, où sont tous nos trophées d'armes, oscille et nous fait craindre sa chute; les gouttes d'eau qui tombent en vastes larmes sur le caoutchouc font bientôt des ruisseaux suspendus sur nos têtes. Je me lève pour veiller au salut des camarades, et, me cramponnant fortement au support de nos armes, je suis surpris de la mobilité de mon matelas qui semble s'enfoncer sous mes pieds; mais qu'est cela? je crois être sur un lit de camp, et mon pied, qui cherche le sol, est tout à coup glacé d'un froid mortel; ce froid, qui n'atteint d'abord que la cheville, grimpe vers le jarret. Nous sommes inondés! nos matelas, devenus bateaux, flottent et bercent mes compagnons dans leurs rêves; je leur crie au déluge, ils se réveillent en poussant une exclamation de saisissement produite par le froid de l'eau qui nous envahit de plus en plus. Point de lumière pour se reconnaître; nous appelons Chalil, Selim, Brigandet, etc. Où trouver du feu pour la lanterne? La ville et le cimetière répondent à nos appels par la plus complète immobilité. Heureusement la tente de nos gens n'est point encore gagnée par les eaux; nous y cherchons asile emportant avec nous le plus précieux de notre butin; mais les torrents du ciel ont juré notre perte, et nous assiégent bientôt

dans cette espèce d'arche de Noé. Nous y tenons six par-dessus nos provisions de riz. Les chameaux se lèvent et secouent leur poil mouillé en poussant leur cri accoutumé. Nos Arabes, qui ne bougent pas dans la crainte d'occasionner des infiltrations dans leurs habits en se mouvant, continuent encore leur somme. En deux mots, la nuit s'achève sans que nous puissions remédier à nos malheurs, autrement qu'en accumulant les plus gros colis de manière à nous en faire un dallage imperméable, où nous pouvons nous étendre jusqu'au matin.

A six heures, le soleil éclaire ce désastre derrière un amas de nuages grimaçants et tristes; Signor Spada, muni de son parapluie, s'empresse de nous aider à transporter chez lui tous nos effets; il a la bonté de nous offrir sa maison pour nous sécher et nous reposer.

Il donne ordre aussitôt à sa femme et à ses enfants de faire un bon feu, qui nous rend la vie et le courage, et nous sommes heureux de trouver chez lui quelques compensations à nos infortunes. Nos chameliers ont disparu par la ville sans s'inquiéter de ce que nous devenions.

Toute la journée se passe à tordre nos hardes mutuelles et à les accrocher où nous pouvons. L'appartement de la famille Spada se compose d'une longue chambre divisée en deux par un rideau de serge, et d'une cuisine ou resserre, pour toute espèce de gros objets. M. Horace Vernet brille dans l'art du blanchisseur, et prétend nous en donner les vrais principes. Nous dormons ensuite à tour de rôle sur un lit de sangle préparé

à notre intention; après ce repos qui nous est bien dû. M. Spada nous conduit en grande cérémonie chez le gouverneur de la ville, et nous annonce confidentiellement que ce dernier a été récemment envoyé pendant trois mois au bagne avec un boulet au pied, pour délit de concussion. Ce crime est très-commun dans ce pays, et la peine une fois expirée, le personnage qui l'a subie peut entrer en fonction sans que personne y trouve à redire.

On compte à peu près cinq mille habitants dans Gaza; les rues y sont généralement étroites, et les habitations, dont la plupart ont des jardins, sont presque sans fenêtre; la fenêtre est à une maison ce qu'est l'œil au visage de l'homme, aussi les façades sont-elles tristes comme des figures sans yeux. Nous entrons dans El-Seraya ou palais du gouverneur, joli monument à demi mutilé, son entrée est couronnée d'une voûte trilobée ornée d'inscriptions du Coran un peu plus nobles que le *Sonnez s'il vous plaît* ou le *Essuyez bien vos pieds* de nos hôtels parisiens. Dans tout l'Orient, sur la porte du pauvre comme sur celle du riche, les versets du livre saint rappellent le passant à ses devoirs ou le disposent, pour ainsi dire, sans qu'il en soupçonne la cause, à méditer sur quelque sujet moral, sur la pratique de la bienfaisance, la vanité des plaisirs ou la brièveté de la vie. Cette coutume n'est-elle point fondée sur un sentiment digne et élevé? ne serait-il pas utile de la rappeler aux chrétiens? et ne serait-elle pas mille fois plus efficace pour la moralisation d'un peuple qui sait lire, que les millions

d'affiches de tous les genres qui menacent aujourd'hui d'envahir jusqu'aux frontons mêmes de nos monuments les plus respectables?

Nous montons au mehkemé ou tribunal, lieu où le gouverneur rend la justice. Ce dernier, superbe et imperturbable musulman, tient un papier déchiré qu'il ne sait pas lire, et sur lequel son scribe penché promène ses gros yeux derrière des besicles monstrueuses. Un grand fellah en chemise bleue se tient debout à la porte, dans une attitude voisine de l'humilité, résigné d'avance à la rétribution de coups de bâtons qu'on lui fera supporter s'il ne peut payer son arriéré dans une heure. Un cavass haut de six pieds se hanche avec insolence derrière l'accusé qu'il frappe rudement avec la pomme d'argent de sa canne, pour nous livrer passage. Lorsqu'on entre dans un divan, on laisse ses souliers à la porte ou dans la partie basse de la salle pour ne pas salir les nattes et les tapis de la prière. Signor Spada se débotte faute de souliers et nous ôtons nos babouches. Les visiteurs ne saluent pas les premiers. L'autorité suspend l'interrogatoire par un signe de la main, au cavass, d'emmener le prévenu, et pour toute politesse fait sur place un léger mouvement comme pour se lever, nous invitant du geste à nous asseoir auprès d'elle. Khalil se met à genoux pour se montrer plus respectueux; signor Spada en se mettant sur le fin bord du divan témoigne de l'infériorité de ses fonctions publiques; et nous, touristes peut-être incivils, nous siégeons au hasard, les jambes croisées de diverses manières, sans penser si le côté droit est mieux considéré

que la gauche. Le plus grand flegme possible est la chose la plus essentielle à l'étranger dans ce pays où le rire paraît une faiblesse, et la gaieté bruyante toujours méprisable. Les gens comme il faut ont le mouvement en horreur, aussi, après le profond salut que nous adressons à notre hôte avant de nous accroupir, jugeons-nous à propos de rester impassible et silencieux. Cette méthode n'est jamais compromettante. Khalil, les mains croisées sur le bas du corps, attend respectueusement l'interpellation du visité ; la conversation commence enfin et nous fait l'effet d'un charivari guttural. Signor Spada la change en duo. Voici venir chibouques et fingeans. Le serviteur tient la pipe avec une distinction parfaite de manières. Il la saisit par-dessous le tuyau, dans le milieu de sa longueur, la tenant de la main droite avec trois doigts, comme une plume à écrire, et le fourneau tourné en avant; puis, calculant de l'œil avec précision la distance qui le sépare de la personne à qui il l'offre, il s'incline gravement vers elle, de telle sorte que le bouquin arrive tout naturellement devant sa bouche. Le visiteur peut alors fumer, sans bruit de lèvres, surtout, et sans cracher, ayant soin de conserver la noix de la chibouque loin du maître de la maison, sous peine d'être taxé de familiarité inconvenante; l'air se parfume alors des plus agréables senteurs de rose et d'ambre, et des flocons blanchâtres poétisent les contours des objets extérieurs, se roulent en spirales capricieuses qui amusent l'œil comme tout ce qui se meut et plaisent à l'imagination comme tout ce qui est vague, sans com-

mencement ou sans fin. De même que la pipe est donnée d'abord à celui et à ceux qui occupent le premier rang, de même le café rentre aussi dans le domaine de l'étiquette, et est présenté à chacun dans l'ordre de son rang. On salue avant de le prendre ; et quand on a achevé de fumer, la domestique vous voyant soulever le bouquin de la chibouque, devine aussitôt qu'il faut l'ôter. La manière dont le yavolett retire les tasses est pleine d'élégance et de noblesse ; il pose la main droite gracieusement sur l'ouverture de la tasse ou fingean, et l'enlève en la supportant de la main gauche dans le zarf (sorte de coquetier en métal, souvent même en filigrane d'argent artistement travaillé). M. Vernet répond aux questions qui lui arrivent par le canal de Khalil et en adresse d'autres sur l'état du pays que nous allons parcourir, et la manière d'y voyager. Mais les renseignements exacts sont toujours difficiles à obtenir de gens qui préfèrent souvent vous en donner de faux, plutôt que d'avouer leur ignorance; et d'ailleurs notre drogman a trop d'intérêt à nous cacher certains inconvénients locaux pour nous transmettre les avis utiles que le fonctionnaire public pouvait nous donner; il se borne donc à un entretien particulier avec lui, où nous ne sommes pour rien. Signor Spada en fait autant. Ennuyés d'une pareille société, et fatigués de notre rôle monotone, nous nous levons sans façon au grand étonnement de Khalil, qui sent alors le besoin d'adresser au gouverneur quelques formules de politesse et d'adieu; ce dernier nous offre sa protection et des lettres pour des khadis de sa connaissance; il

nous fait ensuite conduire à ses écuries par un chaouss du palais. C'est un moyen de prélever quelques petits bacchichs très-aimés des drogmans, et souvent renouvelés, parce qu'ils en tirent bénéfice, ainsi que certains fonctionnaires cupides. Le pauvre chaouss très-raffalé, a des habits troués, mais un turban flamboyant et crânement drapé; son costume riche a pris sur lui, en vieillissant, des nuances harmonieuses qui inspirent au spectateur le même sentiment de vénération qu'en présence d'une antique ruine; on aime un ton roussi et verdi; sur des broderies d'or à fond de drap usé et sali qui semble en deuil de sa fraîcheur de jeunesse; et la soie rayée d'une veste neuve n'est-elle point mille fois rehaussée par un entourage de parties éteintes? L'éclat des pistolets et des poignards dont le poids affaisse une ceinture de cuir, ne ressort-il pas merveilleusement au milieu de vêtements assombris? Que d'accent dans ce type d'homme du peuple; quelle lumière la terreuse obscurité de son teint fait jaillir sur la coiffure qui encadre son visage d'aigle!

Arrivons aux écuries :

Le pays abonde en pierres calcaires ou marbres grossiers d'un beau blanc; aussi presque tous les grands édifices en sont-ils construits! voire même les écuries! Il y a de beaux chevaux, et un seul palefrenier pour les soigner; un écuyer en chef, préposé à la surveillance du personnel de l'établissement, nous introduit, non sans difficultés, dans le sanctuaire de ses bucéphales. Ce gros Turc est enluminé comme une tête de carton peint, et

marche avec importance, costumé à l'arabe; se voyant en société d'Européens, il tire de son gousset une grosse montre d'argent, pour y regarder l'heure; cela ne nous émeut point! Il la remet en poche pour l'en sortir de nouveau l'instant d'après; même indifférence de notre part! Deuxième mouvement, qui ne tarde pas à être suivi d'un troisième et d'un quatrième. Nous pensons qu'il a peut-être un tic! mais il approche l'oignon de son oreille; puis, l'ouvrant et se tournant avec prétention vers nous, il nous en exhibe les boîtes successives, veut nous en faire admirer les ornements — Pompadour, incrustés de roses encaillées; sa joie est au comble de nous montrer les rouages montés sur rubis, et au superlatif du comble, lorsque, poussant avec l'ongle le piston correspondant à la sonnerie, il frappe nos oreilles du carillon dérangé des heures; le timbre en était sans doute plus pur au temps de l'expédition française. Cette montre avait compté nos victoires, ses contemporaines, et trouvée par quelque Arabe, dans le gilet d'un grenadier, égaré parmi les sables, était venue par une série d'événements qu'elle ne peut, hélas! nous raconter, chercher asile dans la ceinture du grand écuyer. Nos sourires, que le Turc traduit en enthousiasme pour le précieux trésor qu'il possède, ne nous dispensent pas néanmoins du pour-boire que Khalil demande à lui glisser, sous prétexte du garçon d'écurie. Les nejdis et les montres ne peuvent cependant point tenir lieu de curiosités. Nous en sommes affamés; il nous en faut, mon cher Khalil. Khalil ouvre son unique oreille à ces mots, et

d'un ton solennel et mystique, nous indique une cantonnière surmontée d'une coupole qu'un récent badigeon a rendue chauve de mousse, en nous disant : « Voilà le tombeau de Samson. » (Le dedans répond au dehors.)

L'appétit archéologique et l'appétit carnassier ne peuvent lutter ensemble ; le second l'emporte. Le signor Spada nous a préparé un macaroni monumental ; rentrés chez lui, nous trouvons, outre tous nos effets séchés, ployés et renfermés à leur place dans les malles, tous nos bagages mis en ordre comme par enchantement. Brigandet nous a ménagé cette surprise. Aussi profitons-nous du temps qui nous reste pour parcourir les bazars et les marchés. Comme la pluie tombe par moments, l'abondance de boue ne nous permet pas de remarquer celle des légumes.

Les cactus ou figuiers de Barbarie forment de chaque côté des rues un abri assez épais contre les averses ; on en voit d'énormes ; leurs troncs mouvementés et noueux affectent les formes les plus fantastiques, imitant parfois des flammes agitées par la tempête et parfois des monstres gigantesques en proie à des convulsions épouvantables ; leurs feuilles, au contraire, opposent au vent une inflexibilité qui résulte de l'épaisseur qui les caractérise, et les aiguillons hérissés qui couvrent leurs parois arrondies en font un rempart impénétrable aux entreprises du maraudage. Avant de nous séparer de nos excellents hôtes, nous faisons des provisions pour la route et nous réglons avec eux nos comptes. Burton, caissier général, assemble ses administrés pour leur pré-

senter l'état d'épuisement des finances et en approfondir les causes. Cette importante question est discutée et mise aux voix. M. Burton est nommé ministre des finances à l'unanimité.

Le pauvre docteur napolitain, qui entend mieux le macaroni que la médecine, vient consulter le docteur H. Vernet sur la maladie des yeux de son enfant; ce dernier, après avoir examiné attentivement les paupières enflammées du petit garçon, tire de la pharmacie parisienne, un petit flacon d'une eau précieuse contre l'ophthalmie, et le donne à M. Spada, qu'il comble de joie par cette bagatelle. Toute la famille Spada si hospitalière, et serviable nous accompagne jusqu'au bout de la ville, d'où ses bénédictions nous suivent encore longtemps dans la campagne. Nous passons la nuit à trois heures de Gaza.

Nous devons aux études faites sur les lieux par M. Burton, la note suivante sur les monnaies de l'Égypte.

Les monnaies frappées actuellement au Caire, sont le keryeh de 9 piastres, qui pèsent 4 carats, dont 3 d'or et un et demi d'alliage.

Le demi-keryeh ou sadyeh de quatre piastres, son poids est de deux carats, deux tiers d'or fin et un tiers d'alliage.

La piastre de 40 paras pèse un drachme, une demi-partie d'argent, une d'alliage.

Les pièces de 20, 10 et 5 paras.

Les monnaies qui ont cours en Égypte, outre celles que l'on y frappe, sont le kerieh de Constantinople de 20 piastres, le quadruple d'Espagne, le sequin de Venise, le sequin hongrois, le ducat

de Hollande, la piastre d'Espagne, le talari d'Allemagne, les guinées.

La petite monnaie de piastres est la piastre de 35 centimes.

Les talaris qui se frappent au Caire valent environ 5 francs, 6,000 talaris font 20 bourses ou 30,000.

Le sequin vénitien vaut environ 12 francs.

La piastre espagnole vaut 4 piastres turques et demie ou 180 paras.

XVIII.

Sommaire. — Le 7. — Route de Syrie. — Daari. — Village de révoltés. — Kan du cheick. — Club arabe. — Nous servons de bêtes curieuses. — On vient nous voir manger. — Le salon du cheick et sa société. — Nous montons la garde pour qu'on ne nous vole pas. — On nous refuse des chameaux pour partir. — Le 8. — Chasse en chemise et en bonnet de coton. — Le docteur H. Vernet. — Sa popularité bientôt acquise nous vaut la concession de chameaux. — Le 9, à quatre heures du matin, départ. — Route de Bethléem, et aventure qui aurait pu devenir tragique. — Vasques de Salomon. — Le gouverneur de Jérusalem. — Sa politesse. — Il marche contre les révoltés des Karacs de Khalil.

Le 7, pays mamelonné, moitié pierreux, rappelant certaines landes qu'on voit en Bretagne, l'herbe est brûlée et sèche; climat gris, végétation et culture sombres; on entend le vent souffler au creux des vallées. Quelquefois un pâtre au visage couvert d'ombre mélancolique, pousse devant lui un troupeau de moutons bédoins remarquables par la grosseur de leur queue. Les rares habitants qu'on rencontre sont vêtus d'abbahs de laine zébrés de raies brunes et rouges, quelquefois bleues sur un fond blanc sale, parallèles, et descendant du haut en bas du corps. La coupe de ces sortes de vêtements est celle du sac éventré au milieu et fendu aux angles, où s'adaptent des manches également rayées, couvrant les bras jus-

qu'au niveau des seins; elle ressemble à celle du paletot sac. Les charrues sont généralement traînées par les chameaux. De noirs caroubiers rabougris brisent la monotonie des collines par leur subite, mais peu fréquente, apparition. Des oliviers antiques élèvent aussi leur chevelure grisonnante et altière que l'air fait frisonner; on serait tenté de leur demander s'ils ont connu Mathusalem. Certains cavaliers à longues piques, postés comme en vedette pour épier les voyageurs, font redouter une attaque à nos guides. Fausse alerte. Nous leur donnons le change par une contre-marche qui nous mène bientôt à Daari, village affreux parmi les rochers. Peu avant le coucher du soleil, des chèvres pies à longues oreilles, avec leurs cabris, bondissant près des mamelles de leur mère; des vaches de petite taille et maigres y arrivent en foule ainsi que le reste des troupeaux et descendent comme des ruisseaux de tous les versants voisins; ce mouvement fait plaisir à voir, accompagné du bruit gradué des clochettes qu'on entend de près et de loin; musique implirasée comme le clappement sans mélodie de certains oiseaux qu'on est convenu d'appeler virtuoses. Nos chameaux, étonnés de la rugosité du sol trop dur pour leurs chaussons de lisière, nous déposent au milieu d'un kan, ruine habitée par le cheik de l'endroit. Sa curieuse construction nous y prépare un séjour pittoresque bien acquis par les fastidieuses longueries du désert (expression de Montaigne).

C'est une vaste cour fermée de murs bas, en terre, aux pâteux contours, de chaque côté deux

estrades en gradins, accidents du sol, se couvrent des accessoires nombreux de notre vie nomade. Au fond s'élève la maison du propriétaire, composée d'un salon de compagnie recevant le jour extérieur par une porte en forme de trou, qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée, conjointement avec une étroite ouverture pratiquée dans l'obscurité du plafond; un feu de ronces, assoupi et fumant au milieu de la pièce, jette par moment les lueurs de son agonie sur des apparitions humaines et étranges, qui s'éteignent aussitôt dans l'ombre. Au dehors, le ciel s'ouvre sur nous, peuplant déjà son dôme des premières étoiles du soir; une arcade en plein cintre, parallèle au mur de la porte d'entrée, semble à peine maintenue par des tronçons d'arbres morts entrelacés et appuyés eux-mêmes sur des rudiments de piliers. Néanmoins, confiants dans la providence, nous installons nos lits sous cette voûte menaçante, moins menaçante pourtant que les faces de cannibale de nos hôtes, et les regards de convoitise qu'ils promènent sur tous nos biens.

C'est ici que Sélim, Phtaé et Ibrahim vont nous quitter avec leurs chameaux pour retourner au mont Sinaï.

On les paye, puisqu'ils refusent de continuer le trajet jusqu'à Jérusalem. Ils affirment que le cheik chez qui nous sommes nous donnera des chameaux et des guides pour continuer le voyage; comme les Arabes sont un peuple de fourbes et de menteurs dont on ne peut jamais obtenir ce qu'on voudrait, nous montrons notre firman du vice-roi et la lettre que nous devons remettre à

Abbas-Pacha; mais nous sommes chez les ennemis du gouvernement, continuellement révoltés contre lui, à cause de la conscription à laquelle aucun d'eux ne veut se soumettre. Ils sourient malicieusement au nom du vice-roi, et les plus jeunes nous montrent leurs mains mutilées, dont ils ont coupé les pouces afin d'échapper au service, d'autres se sont crevé les yeux volontairement et dans le même but. Le cheik nous promet des chameaux dans deux jours, prétendant qu'il ne peut disposer d'un seul pour le moment. Cependant nous avions aperçu des troupeaux qui paissaient dans un vallon voisin; il dit d'ailleurs, pour prouver sa bonne volonté, qu'il nous donnera ses chevaux et ses mulets à tout événement. Rassurés par sa parole, nous songeons à reprendre de nouvelles forces; le repas a lieu en présence de tous les habitants du voisinage au nombre de trente environ; nous leur servons de bêtes curieuses apparemment. Leur cercle nous presse, les uns rient et nous parlent arabe, d'autres touchent nos vêtements, les examinent, prennent nos fourchettes pour les regarder, la plupart s'intéressent à nos armes et demandent un peu de poudre.

M. H. Vernet possède une fort belle cravache à pomme d'argent, ciselée par Verdier; elle attire particulièrement l'attention de nos hôtes. Fatigué des importuns qui nous passent de si près en revue, il la saisit pour en cingler amicalement leurs mulets, et grâce à une phrase arabe de Méhémet, nous pouvons terminer le repas sans autre témoin que le cheick. Chez les Bédouins, l'extorsion de

longueur est un trait de leur caractère ; elle n'arrive jamais à propos ; ils ne savent point l'amener, mais elle surgit brusquement au milieu de leur conversation comme par hasard et sans qu'ils aient l'air d'y songer. C'est ainsi que notre cheick, en nous proposant une chasse aux gazelles pour le lendemain, nous demande sans façon du café et du tabac. Après avoir satisfait son désir, nous le congédions par un messer el haer (bon soir) très-éloquemment prononcé.

Le salon du cheik se remplit de visiteurs attirés par l'éclat d'un grand feu ; nous y entrons un instant pour y prendre une provision de chaleur nécessaire au sommeil. On parle de chevaux et de chameaux ; c'est le jockeys-club des Arabes du lieu, sans doute ; moins le sybarisme des fauteuils et des chaises, moins les tables de jeu, le parquet ciré, les lustres et bien d'autre choses qu'on croit utiles. Les Bédouins sont des rentiers ! les terres immenses ne manquent pas à leurs besoins ; ils y nourrissent leurs bestiaux, y chassent sans ports d'armes, entremêlant leurs occupations journalières des douceurs de la pipe et du narghilé. Peut-être les méjuge-t-on ? Quel malheur de ne point comprendre tout ce qui se dit dans ce four où tant de physionomies variées semblent cuire tout exprès pour l'artiste !!! Leurs groupes animés ne sont-ils pas disposés tout exprès pour la peinture ? Les Bédouins du premier plan sont couchés, les uns à plat ventre la tête appuyée sur les coudes ou dans la main, les autres s'allongent nonchalamment, le dos et le visage à demi tourné vers les flammes. En face de l'autre côté du cercle, on

en voit de jeunes et de vieux accroupis le visage près des genoux et les mains étendues devant eux, laissant briller leurs yeux au-dessus de l'ombre, derrière ceux-ci deux grands nègres la tête encadrée d'un abbah de couleur claire formant guérite dominent l'assemblée comme deux types monumentaux de la plus haute stature humaine; de jeunes garçons aux figures naïves les écoutent parler en levant la tête vers l'interlocuteur le plus passionné. Plus loin encore deux rangées successives d'assistants et de fumeurs se perdent vaguement dans un fond obscur et jaunâtre du style le plus Rembranesque.

Mais l'heure savance, Brigandet nous avertit que nos lits sont faits, et que, plus tard, il ne répond point des objets épars, à cause des nombreux rôdeurs qui semblent les flairer avec amour. Nous allumons une lanterne, et, pour éviter tout pillage, nous tirons au sort un factionnaire parmi nous pour monter la garde et surveiller les passants. Il est convenu qu'au bout de deux heures, il sera relevé par un camarade. Toutes les armes sont chargées en cas de surprise; sabres, pistolets et poignards sont placés sous les traversins, ainsi que les munitions. Burton me réveille à deux heures du matin, pour le remplacer. Les Arabes sont toujours chez le cheick; cependant ils sont moins nombreux, et tandis que je veille caché derrière une malle, je sens le frôlement d'un bras qui s'allonge indiscrètement derrière moi. Un vigoureux coup de courback fait déguerpir immédiatement le fureteur. Tel est l'événement le plus remarquable de cette belle nuit sans lune, mais étoilée,

Le 8, seconde pétition adressée par nous aux Arabes relativement à des montures; on nous en refuse implacablement, il serait inutile d'insister; la résignation est le seul remède à nos maux. Nous sommes prisonniers, que faire? Allah kérim. Le pays n'est pas gai, ni abondant en ombrages. Un Arabe, devenu notre ami par un petit cadeau (de la poudre) qu'on lui a fait, vient, avec le cheick, nous inviter à la chasse projetée la veille; mais il faut être habillé de blanc pour ne pas effrayer le gibier pendant l'affût ou la poursuite. Burton, seul possesseur d'une chemise (Longueville, chemisier du roi) et d'un superbe bonnet de coton, s'en affuble par-dessus son costume oriental, et le voilà courant par monts et par vaux, déblatérant force mots arabes rehaussés et démontrés par des signes. M. Vernet préfère le *statu quo;* je reste auprès de lui cherchant sur mon album des réminiscences de ce que j'ai décrit, heureux de mettre à profit les conseils de sa vieille et savante expérience.

Un pasteur vient interrompre notre entretien : c'est un vieillard conduisant devant nous son jeune fils de quinze ans, qui souffre depuis plusieurs jours de la fièvre. Il vient implorer pour lui les secours de la médecine contre les progrès du mal. Ici commence pour notre grand peintre une ère nouvelle et glorieuse; faisant approcher le pauvre malade, il lui tâte le pouls; et, apprenant par Khalil (qui prétend avoir été lui-même chirurgien des mamelucks) l'intermittence du mal, il sort de sa pharmacie des paquets de quinine que le vieux père emporte après avoir mille fois baisé le pan de robe du nouveau docteur. Cinq minutes après,

seconde consultation; le nombre des pratiques grossit à vue d'œil; des boiteux, des galeux, des rachitiques et des épileptiques se succèdent et reçoivent avec joie les remèdes les plus innocents de l'art; d'autres se plaignent de maux de tête et d'insomnies, prétendant ne pouvoir dormir que d'un œil; quelques-uns ont des entorses, ou des douleurs rhumatismales. L'artiste trouve remède et réponse à tout; les pastilles de menthe, la pâte de guimauve et de jujube, sans omettre la pâte de Regnauld aîné, et les purgatifs jouent leur rôle à merveille; le tout sans rétribution; aussi, la plus grande gloire est-elle acquise désormais au savant européen. Aucune femme ne paraît sur la scène, mais les maris se chargent de consulter pour elles, et demandent même des spécifiques contre l'impuissance et la stérilité.

Sur ces entrefaites, nos chasseurs arrivent tout essoufflés et sans aucune espèce de gazelle. M. H. Vernet, devenu à jamais célèbre dans sa nouvelle carrière, referme la pharmacie et annonce aux populations enthousiasmées que son bureau de consultation ne sera ouvert que si l'on nous promet des chameaux pour Jérusalem.

Le 9, à quatre heures du matin, les chameaux demandés n'arrivent point; le cheick offre à M. Vernet son cheval, maigre rosse qui ne manque pas de quelques principes de beauté. Une heure se passe; point de chameaux; deux heures!! nous commençons à désespérer. Les voici enfin, ces montures tant désirées! mais ce sont les plus maigres, les plus chétives et les plus épuisées qu'on ait pu trouver; néanmoins, on les charge, et, grâce

à quelques petits dons faits aux Arabes, on nous laisse partir avec deux guides. Heureusement, Khalil sait la route mieux qu'eux, et d'ailleurs nous n'entendons rester à aucun prix parmi ces brigands. Nous prenons la direction de Bethléem, très-heureux d'être sortis à si bon marché d'un si mauvais pas. Au bout d'un demi-heure de marche, et à peine avions-nous perdu de vue le maudit village, qu'un de nos chameaux tombe de faiblesse sans qu'aucune puissance humaine puisse le relever. Nos drogmans et nos guides s'accablent d'imprécations, et pendant qu'on débarde la charge du pauvre animal, deux Bédouins conduisant une troupe de dromadaires qu'ils ramènent du pâturage, passent à côté de nous, se rendant à Daari. Khalil leur signifie de descendre pour nous aider. Le premier saute de sa bête, dont Khalil veut s'emparer de force; le second reste impassible sur sa selle; mais, voyant que Khalil s'échauffe, il se décide enfin à descendre. Brigandet s'empare du second chameau, et Khalil, pour se faire mieux comprendre, frappe son adversaire d'une grêle de coups de cravache; l'Arabe, furieux, saisit des pierres, nous en menace, mais nos fusils couchés en joue pour l'effrayer le pétrifient lui-même; il s'excuse, et aussitôt, lui et son compagnon faisant contre fortune bon cœur, remplacent nos mauvaises montures et se prêtent avec infiniment de grâce au soin de les charger.

84106

XIX.

Sommaire. — La cravache de Verdier. — Les voleurs et leur châtiment. — Vallée des serpents. — Route de Bethléem. — Les vasques de Salomon. — Gouverneur de Jérusalem. — Campement. — Dîner turc. — Les soins des domestiques pendant le repas. — Adieu au gouverneur. — Le 10, il nous envoie des foutirs. — Cadeau de mouton. — Tir au pistolet. — Le bel Arabe. — Bethléem à midi. — Les capucins. — Curiosités saintes. — Les reliques. — Chapelets. — Documents sur les couvents de terre sainte. — Hébron ou Khalil. — Jérusalem. — Le 11. — Bains turcs. — Couché au couvent. — Le révérendissime. — Le saint sépulcre. — Chapelle grecque. — Tombeau de Godefroi de Bouillon.

La belle cravache de Verdier confiée pour un moment aux soins d'un de nos brigands de Daari est égarée malicieusement par lui dans un lieu plein de rochers sur la route. Cet épisode peu divertissant nous retarde; vainement nous retournons à l'endroit où nous supposons que l'Arabe a caché l'objet; vainement nous perdons le souffle en menaces adressées aux guides! Rien ne les émeut, et force nous est de continuer paisiblement notre chemin en songeant que la mer ne contient pas tous les trésors, que les cailloux ne recèlent pas tous les diamants, puisque la tête de l'homme renferme la sagesse. Il est utile d'apprendre à perdre, il est nécessaire de savoir se résigner, surtout avec les Arabes de Syrie, les plus rusés, les plus menteurs et les plus impéné-

trables fripons, contre lesquels ni force, ni rage, ni citations du Coran ne pourraient être efficaces. Si un homme ou une femme dérobent quelque chose, a dit Mahomet, coupez leurs mains en rétribution de ce qu'ils ont commis. L'amputation, selon la pratique des tribunaux les plus éclairés, ne doit pas être infligée, à moins que la valeur de l'objet volé ne monte à 48 francs ou au delà. Or la cravache dépasse la somme, et si nous coupons les mains de nos voleurs, qui chargera les chameaux? Ce raisonnement paraît assez péremptoire!

Dans la matinée nous faisons une halte pour déjeûner et nous reposer au milieu d'une solitude où le terrain, criblé de petits trous de serpents, est couvert de zigzags formés par leur sortie ou leur rentrée au domicile. Quelques peaux de ces reptiles, desséchées au soleil, nous confirment dans l'idée de leur présence, et nous baptisons la place du nom de Vallée des Serpents.

Plus loin l'aspect de la contrée change et prend un air de ressemblance avec la Provence. On aperçoit la vigne roussie au cep noueux et tortillé rampant sans l'appui des échalas rustiques, dans les sillons creusés en gradins, aux pieds des oliviers nombreux. Nos pauvres chameaux gravissent avec peine les sentiers devenus pierreux, et nous donnent beaucoup de travail pour garder l'équilibre sur leurs bosses agitées. Les maisons carrées et grises de Bedjalah nous présentent ensuite la mélancolie de leurs façades; puis le tombeau de Rachel, aux murs neufs et fraîchement passés au lait de chaux, surgit à l'horizon comme un fantôme blanc; c'est un pendant très-digne de

figurer parmi nos souvenirs archéologiques à côté du sépulcre de Samson. Bientôt les gorges deviennent plus profondes, et dans une vallée rocailleuse, couverte déjà des premiers voiles du soir, un château carré flanqué de tours crénelées à portes en ogives, au front brûlé par les rayons du soleil et lavé par les torrents de pluies séculaires, présente ses remparts aujourd'hui désarmés, pacifiques débris que le silence et la nuit environnent, majestueuse image de la valeur oubliée malgré sa noblesse au milieu d'un célèbre champ de bataille. Le sérail et les jardins de Salomon étaient, m'a-t-on dit, près de ces ruines. Nous sommes aux vasques décorés du nom de ce prince, à une lieue sud de Bethléem. Un immense aqueduc serpente à mi-côte des collines; et les vasques forment trois étages de bassins vides répartis à différentes hauteurs et composés de fortes pierres très-régulièrement disposées. Les deux vasques inférieures ont un grand caractère d'antiquité par leurs murs et leurs mastics. La construction de la supérieure est attribuée aux Turcs; néanmoins il est plus probable qu'ils se sont bornés à la réparer. Les eaux pluviales sont la principale alimentation de ces réservoirs; il y a en outre deux sources; l'une par un conduit spécial verse l'eau dans l'aqueduc, c'est celle-là qui abreuve toute l'année Bethléem; l'autre plus riche et située un peu au-dessus des vasques pourvoit aux besoins de Jérusalem et de quelques citernes ou piscines environnantes.

Un camp est dressé près du vieux château; quelques tentes vertes et rouges, des étendards

plantés en terre et des chevaux sellés broutant à quelques pas de là; des soldats accroupis autour d'un feu surmonté d'une fumée diaphane, complètent pour nous un délicieux tableau de genre. Comme l'obscurité s'accroît, nous doublons le pas afin d'arriver plus tôt à Bethléem; mais un serviteur, sorti de la plus grande tente, s'avance vers nous envoyé par son maître le gouverneur de Jérusalem et nous engage de sa part à nous arrêter prudemment pour camper près de lui et profiter de sa garde, la route, jusqu'à Bethléem, n'étant pas très-sûre pour le moment. L'offre est acceptée, et aussitôt après l'installation de notre tente et le débardement des bagages, nous allons remercier notre nouvel hôte de sa bienveillante sollicitude. C'est un beau vieillard aux manières affables et distinguées, nous le trouvons entouré d'un petit état-major de ses officiers, et occupé à fumer un petit narghilé de voyage dont la noix enclavée dans une garniture de cuivre à côtes découpées, est fixée en terre par une pointe ou boutant imitant un fer de toupie. Les gens de sa suite font divan près de lui, embellissant la scène par la variété de leurs costumes, l'éclat des ciselures de leurs pistolets et de leurs kandjars, scintillant à la lueur d'une lanterne cylindrique suspendue au sommet d'un des bâtons de la tente. On nous fait asseoir sur de moelleux tapis, pendant que nous consommons le café et les pipes; le gouverneur, après quelques moments d'un entretien plein de courtoisie, nous invite à souper avec lui; sur notre réponse affirmative, un esclave nettoie le sol, y jette en rond deux ou trois couches de portions

de pain arabe (espèces de galettes minces qui ressemblent à des crêpes), pour tous les convives, et place dans le milieu une grande jatte remplie d'un mouton tout entier, farci de riz et de petits poulets. Chacun prend part à ce repas, et assis sur les talons, saisit avec la main droite la portion qu'il lui plaît. Le gouverneur se sert le premier et voyant notre inexpérience, prend soin de nous couper les morceaux et de les placer devant nous sur nos galettes de pain ; les autres convives détachent avec beaucoup de dextérité les ailes et les cuisses de poulets en évitant toujours soigneusement d'employer la main gauche qui ne porte jamais rien à la bouche. Heureusement notre qualité d'étranger nous excuse auprès des assistants assez affamés, pour ne pas s'inquiéter de nos inconvenances. Il faut remarquer que les musulmans ont tous les mains fort belles et soignées, qu'ils les lavent et les parfument à tout instant et que, pendant les dîners, un domestique est continuellement occupé à verser l'eau sur les doigts des mangeurs et à les essuyer avec de petites serviettes, *foutah*, souvent brodées avec beaucoup d'art. Il vous présente tour à tour une sorte de bassin, tisht en cuivre étamé dont le fond est garni d'un plateau percé de trous pour l'eau sale. Au centre, une sorte de tasse renversée, également trouée, sert à poser le savon. L'esclave fait jaillir l'eau d'une grande aiguière en même métal et d'une forme très-élégante appelée ibréak. Nous nous retirons ensuite pour nous livrer aux douceurs du sommeil.

Les heures que la nuit nous accorde pour nous

délasser, après de longues journées de marche, s'écoulent bien vite, sous l'impression des innombrables tableaux de la journée. Il nous arrive souvent, pendant ces courts repos, d'oublier notre nouvelle fortune, lorsqu'aux premières pâleurs de l'aube, les chevaux ou les chameaux se font entendre, et d'être étonnés, d'ouvrir les yeux au milieu d'un camp rempli d'Arabes.

Il y a pourtant un grand charme à ce réveil du voyageur échappé aux périls de la nuit, au sein d'un pays inconnu; le premier hennissement des chevaux qui saluent l'aurore; les tentes encore fermées d'où sort quelque soldat à moitié vêtu et la sentinelle immobile luttant contre le sommeil; tout cet appareil de la vie et des besoins de l'homme plaît à voir, coloré des feux naissants du matin.

Le 10, nous allions partir pour Bethléem, lorsque le gouverneur nous envoie du mouton et des foutirs qu'il a fait préparer à notre intention. Pour le remercier de ses aimables prévenances, nous allons lui adresser nos adieux; M. Vernet lui offre une assez bonne longue vue à titre de souvenir, et comme j'avais réuni en partant de Paris une petite collection de couteaux et canifs anglais pour en faire des cadeaux, il m'est permis d'en choisir un et de l'offrir au Hakim au nom de la trinité voyageuse. Cette bagatelle est du goût de notre hôte qui eût été plus flatté néanmoins de l'hommage d'armes plus meurtrières qu'il convoite sur nous. M. Vernet, très-bon tireur au pistolet, donne gratuitement une représentation de son talent dans ce genre, étonne tous les assistants par

la justesse et la promptitude de son coup d'œil, et se concilie l'estime et l'admiration de tous les assistants; nous quittons la place, et au bout d'une heure de marche nous entrons au couvent (1) de Bethléem (Beith el-am), sorte de forteresse sans fenêtres, où le supérieur, capucin italien couvert de longs habits bruns, nous reçoit avec beaucoup de cordialité et nous sert un excellent dîner en maigre, dans un long réfectoire manquant de moines, où les murs blanchis, portent en guise de corniches des simulacres de draperies bleues frangées de rouge. On s'asseoit sur un divan d'indienne qui règne tout autour de la pièce. Après ce repas, notre hôte qui a nom en O, nous introduit dans l'église, nous laisse admirer la charpente supérieure en bois de cèdre, soutenue par cinquante-deux colonnes en marbre jaune et rouge qui furent apportées en terre sainte par Constantin, et nous armant chacun d'un cierge, il nous

(1) La porte d'entrée de ce couvent est si basse qu'il faut se baisser pour y passer. Le monastère renferme, dans des parties séparées du bâtiment, des moines catholiques romains, des Grecs et des Arméniens. Presque tous les habitants de Bethléem professent la religion chrétienne; on compte environ cinq cents familles chrétiennes dans la ville.

Bethléem veut dire (maison de pain). Elle fut surnommée Ephrata (fructueuse), du nom de la femme de Caleb, pour la distinguer d'une autre Bethléem de la tribu de Zabulon. Elle appartenait à la tribu de Juda, s'appela aussi cité de David dont elle était la patrie; il y garda les troupeaux dans son enfance. Abissan, septième juge d'Israël, Elimelech, Obed, Jessé et Booz naquirent aussi à Bethléem, ainsi que saint Mathias, apôtre. C'est là qu'il faut placer l'admirable églogue de Ruth et Booz. Les premiers fidèles avaient élevé un oratoire sur la crèche du Sauveur, Adrien le remplaça par la statue d'Adonis, qu'Hélène détruisit pour y bâtir l'église actuelle, dont l'architecture se mêle aujourd'hui aux diverses parties ajoutées par les princes chrétiens.

Saint Jérôme se retira dans Bethléem.

conduit par des corridors caverneux et obscurs jusqu'à la place où est né Notre Seigneur Jésus-Christ, marquée par une étoile d'argent incrustée dans les dalles, au-dessus, des lampes d'argent brûlent nuit et jour, entretenues par la vigilance des pères du couvent; les fidèles viennent se prosterner et baiser le signe mystique. A côté s'élève une espèce de grotte qu'occupait le berceau de Jésus; la partie inférieure de ses parois est garnie de damas de soie rouge, et l'endroit même du berceau est revêtu de marbre blanc usé par les lèvres et les attouchements des dévots. Notre guide en sortant nous offre des chapelets qui ont été bénits et frottés sur l'étoile mentionnée plus haut; nous en achetons quelques-uns; il y en a de bois travaillé et teints de diverses couleurs; les plus jolis sont en nacre, les plus précieux se composent de noyaux d'olives cueillies sur le mont des Oliviers à Jérusalem; chapelets, croix et coquilles de pèlerins sont l'objet d'un grand commerce entre les couvents de terre sainte et tous les pays chrétiens; contents de notre emplette copieuse, le révérend, baptisé du nom en O, se dirige vers une office d'où il tire un plateau garni de petits verres qu'il emplit d'une excellente eau-de-vie. Le cas que nous en faisons paraît le flatter infiniment; nous buvons à sa santé, et nous le quittons pour nous plonger encore dans le courant de notre destinée. De Bethléem à la ville sainte, nous serpentons parmi des sentiers dans le genre de celui de la vertu, c'est-à-dire tortueux et pierreux. L'imagination n'y trouve point de pâture abondante et variée. La fumée seule de la chibouque fournit à

chacun de petits rêves, et il est permis alors de se rappeler ce vieux sonnet.

Doux charme de ma solitude,
Fumante pipe, ardent fourneau,
Qui purge d'humeur mon cerveau,
Et mon esprit d'inquiétude.

Tabac dont mon âme est ravie,
Lorsque je te vois perdre en l'air,
Aussi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de ma vie.

Je remets dans mon souvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée.

Et tout d'un coup je m'aperçois
Que, courant après ta fumée,
Je me perds aussi bien que toi.

Les moines fument en Palestine, et ne connaissent point l'ennui. Quelques-uns, fatigués d'avoir répandu sur la terre les larmes de la joie, de la tristesse, de l'amour et du désespoir sont heureux de répandre au fond d'une cellule ignorée celles du repentir. Les larmes sont alors les musiciennes de leurs solitudes; passe-temps bien amers pour ceux qui sont obligés de les répandre! D'autres, moins passionnés, au sein des orages de la vie trouvent que le temps est le chemin de l'éternité; aussi emploient-ils fort honorablement le peu qu'il leur en reste, s'occupant des pauvres, instruisant les enfants, soignant les malades de toutes les religions, consolant les mourants, sans pour cela négliger les pratiques du culte qu'ils ont embrassé; ils jouissent dans le silence de leur couvent d'un véritable bonheur,

celui d'être encore utiles au monde qui les a ignorés et qui les ignorera toujours. L'abnégation est leur plus glorieux titre. Les frères de la terre sainte méritent des éloges, en ce que l'expérience d'un long séjour parmi ces populations peu civilisées, leur a enseigné l'humanité et l'indulgence et a transformé entre leurs mains la religion en pratique morale et non en arme de guerre.

Le document suivant, tiré du *Voyage d'Ali-Bey*, indique le nombre des moines catholiques dans les couvents respectifs à cette époque :

A Jérusalem . . .	40 à Saint-Sauveur, dont 25 Espagnols. 11 au Saint-Sépulcre, dont 8 Espagnols. 10 à Saint-Jean, Espagnols.
A Ramla ou Rama.	3 Espagnols.
A Bethléem. . . .	10 dont 7 Espagnols.
A Jaffa	4 Espagnols.
A Acre	4 dont 1 Espagnol.
A Nazareth. . . .	13 dont 9 Espagnols.
A Damas.	9 Espagnols.
A Alep	9 Italiens.
A Tripoly Ariza et Latakieh . .	3 Italiens.
A Larnaka en Chypre . .	5 Italiens.
A Nicosia.	3 Espagnols.
Total.	124 moines, dont 79 Espagnols.

Nous saluons de loin, en passant, les tourelles du château de Khalil, village révolté, appelé aussi Hébron, contre lequel le gouverneur de Jérusalem marchait avec son bataillon. Le sol devient ensuite plus rocailleux, se boise d'oliviers, et, transformé bientôt en vallée de Raphaïm, se prolonge en sinuosités pittoresques, sous le vieux nom de torrent du Cédron; les murailles de Jérusalem dominent bientôt l'horizon, couronnant le paysage de leurs nombreuses tours du moyen âge, percées de six portes illustres appelées par les Turcs :

Bab en Nebi-Davoud. Bab el Mogarba.	Au sud.
Bab el Setta Maria. Bab ez Zahari.	A l'est.
Bab el Aamontz. Bab el Halil.	Au nord.

Du côté ouest, comme la citadelle est adossée à l'enceinte, il n'existe aucune porte à l'extérieur. On voit encore sur des bossages extérieurs de ces remparts, des écussons mutilés témoignant que la construction du château de David remonte au temps de Godefroi de Bouillon. Les maisons en terrasses entremêlés de dômes et de minarets variés, présentent l'aspect d'un ossuaire blanchi, encadré dans le vieux granit des forteresses. Entrés par la porte d'Hébron, où des Pèlerins, près la tour du château de David, appelée la tour des Pisans, nous suivons la rue qui se présente à nous, et, tournant à gauche, nous arrivons bien-

tôt à travers ces dés à points carrés qu'on nomme ici habitations, à la porte du couvent latin. Nous attendons un instant que le sommelier ait averti les révérends de notre arrivée; c'est dans une petite cour obscure où, pour toute distraction, le ciel et les terrasses tiennent lieu de site. En levant les yeux vers les nuages, qui nous présentent encore leurs pommelures blafardes, nous apercevons un monsieur en paletot et en gibus, qui cherchait dans sa contemplation de haut en bas, la même distraction que nous espérions trouver de bas en haut. Le paletot, phénomène tombé de la civilisation dans la barbarie, nous fait sourire d'aise, mais disparaît aussitôt, pour faire place à la robe et au capuchon brun d'un père latin espagnol, que nous saluons en italien, et qui nous fait signe de monter prendre possession de la chambre dont il peut disposer. Au bout d'une terrasse à parapet, et meublée d'un banc de pierre en style byzantin, nous trouvons une vaste pièce assez claire, voûtée en dôme, au milieu de laquelle des matelas sur des planches supportées par des tréteaux n'attendaient que notre bonne venue pour devenir lits. En deux temps, Brigandet se chargea de la métamorphose que le père latin achève au moyen des draps blancs qu'il s'empresse de nous apporter. S'il est vrai de dire que la faim assaisonne les mets, il ne l'est pas moins aussi d'ajouter que la fatigue change les paillasses en bon duvet de plume; après nous être identifiés avec ce nouvel axiome par un repos éminemment réparateur, nous nous dirigeons vers le grand couvent dans l'espoir d'y trouver le révé-

rendissime de tous les couvents de terre sainte, qui nous a si bien accueillis en Égypte, mais il est absent, nous remettons notre visite au lendemain.

Le 11, après avoir renouvelé les jouissances du bain oriental, nous sommes reçus par le révérendissime qui nous promet aide et protection pendant notre séjour, et nous terminons la journée par une promenade, ébauche générale d'une étude des lieux plus détaillée. Les costumes qu'on rencontre dans les rues et les bazars, sont d'une extrême variété à cause de la réunion de peuples et de religions différentes qui se montre de tous côtés; des Juifs, des Grecs, des Arméniens, des Turcs, des Russes et des Italiens, font aujourd'hui de la ville sainte une espèce de tour de Babel.

Le drogman Khalil, qui ne nous quitte pas plus que notre ombre, quoiqu'il ne nous soit pas aussi utile, nous conduit à l'église du Saint-Sépulcre; le portail d'architecture bysantine, offre de jolis détails d'ornement, quoique l'ensemble en soit incomplet. Les Turcs, aujourd'hui propriétaires de ce lieu, dont ils ont seuls la clef, ont établi à la porte, et dans l'intérieur même du monument, un petit divan sur lequel trois ou quatre soldats musulmans accroupis fument avec une insolente majesté en attendant les visiteurs étrangers ou pèlerins qui leur payent un tribut d'environ six francs, quels que soient le rang et la condition du voyageur. Le dôme de cette église a été rebâti depuis 1807, époque où il fut incendié. On montre, sur le dallage, une longue pierre carrée, en

estrade sur la mosaïque, et éclairée de flambeaux d'argent, c'est la place où les plaies du Christ furent lavées; plus loin, une coupole moyenne construite en marbre jaune, au centre même du monument, s'élève au-dessus du sépulcre de Notre-Seigneur; il est difficile d'imaginer un style d'architecture plus lourd et plus indigne de sa destination. Les fidèles entrent, après avoir ôté leurs babouches, en se baissant (tant la porte en est étroite), dans une petite salle basse qui peut avoir six pieds et demi de long, éclairée par un grand nombre de lampes d'argent, et baisent la pierre de marbre du tombeau qui est fendue au milieu; d'autres y frottent leur front, quelques-uns y promènent un bout de cierge; et tous ces attouchements successifs, à la vertu divine, ont fini par user la pierre. Un horrible tableau, représentant le Christ vainqueur de la mort, achève l'œuvre, au-dessus du sépulcre qui forme devant lui une sorte d'autel où les moines célèbrent la messe. Il n'y a aucune ouverture donnant sur la coupole externe, de manière qu'on y est suffoqué par la chaleur et la mauvaise odeur de l'huile qui brûle continuellement dans les lampes. La clef de cette espèce de maisonnette est conservée par les moines latins, mais il leur est défendu de s'en servir sans la présence d'un moine grec qui reste à côté du sépulcre tant que l'église est ouverte.

Les musulmans font des prières dans tous les lieux saints consacrés à la mémoire de Jésus-Christ et de la vierge, excepté à son tombeau qu'ils ne reconnaissent pas. Ils croient que le

Christ ne mourut pas, qu'il monta vivant au ciel, laissant l'empreinte de sa figure à Judas, condamné à mourir pour lui. Qu'en conséquence, Judas ayant été crucifié, le tombeau peut bien avoir contenu ses dépouilles, mais non celle de Jésus-Christ. L'église du Saint-Sépulcre est louée par les Turcs aux moines du couvent latin qui y ont une porte de communication avec leur monastère, et aux catholiques grecs et arméniens qui viennent tour à tour y faire leur service. Les Grecs, cependant, ont le pas sur les catholiques, et sont en possession d'une partie du tombeau de Godefroi de Bouillon, leur influence s'accroît de jour en jour par les secours d'argent et les offrandes magnifiques dont l'empereur de Russie, chef de cette religion fait hommage au saint lieu. Les moines Grecs sont très-insolents envers les catholiques, et les discussions les plus ridicules s'élèvent souvent entre eux. Le fait suivant peut en convaincre. Les Grecs ont la clef des latrines, et il y a quelque temps, par suite d'une petite querelle avec les moines latins, ils ont refusé à ces derniers le droit de se servir de la dite clef; droit qui n'a pu leur être rendu qu'après menace des pères latins d'incendier l'endroit.

On est convenu d'admirer la chapelle grecque, admirons-la donc; il y a surcharge d'ornements et de dorures du style byzantin; les flambeaux des autels y sont d'un travail remarquable de luxe et de surabondance; les costumes des prêtres grecs se ressentent aussi de cette richesse.

XX.

Sommaire. — Jérusalem. — Détails sur les saints lieux. — Vue de la ville, du mont des Olives. — Visite au révérendissime. — Les bazars. — Procession dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'épée et l'éperon de Godefroi de Bouillon. — M. Vernet armé chevalier du Saint-Sépulcre en grande pompe. — Historique de cet ordre de chevalerie. — Physiologie des turbans. — Voyage à Saint-Saba et à la mer Morte. — Le couvent grec, où nous passons la nuit de la fête du saint. — Les mangals. — Les planches qui servent de cloches. — Le palmier unique dans la vallée. — Clair de lune magnifique.

La circonférence actuelle de Jérusalem est d'environ une lieue et demie; elle embrasse entièrement le mont Sion au pied duquel s'étend le torrent du Cédron. La vallée de Josaphat, continuation de ce torrent, borde la ville à l'Orient, et celle d'Hannon, au midi. A l'Occident la montagne d'Acra se fait remarquer par les tours carrées du château de David.

Pour mieux concevoir le plan de Jérusalem, prenons le chemin du mont Olivet, et à l'ombre des oliviers vénérés qui le couvrent, jettons un coup d'œil général sur le tableau imposant et triste où tant de souvenirs parlent à l'âme.

Le mont Moria nous présente sur le premier plan la célèbre mosquée d'Omar (1), non loin

(1) Elle est bâtie, dit-on, sur l'emplacement du temple de Salomon,

d'une vieille église dite de la Visitation, devenue aujourd'hui mosquée, et dont la construction remonte au temps de Constantin. Au-dessus de la coupole d'Omar, on distingue un petit dôme blanc percé de fenêtres oblongues, c'est l'église du Saint-Sépulcre sur le Calvaire ou mont Golgatha, lieu aujourd'hui couvert d'habitations modernes et dépouillé de tout prestige de son antique histoire; de prosaïques édifices jonchent obscurément le sol et le cachent aux regards investigateurs des amateurs les plus passionnés du parfum des siècles. Tel est l'aspect silencieux et morne de ce grand spectre gisant devant nous qu'on appelle Jérusalem.

Rentrés au couvent vieux, nous avons l'honneur d'être admis auprès du révérendissime supérieur des couvents de terre sainte qui était chargé d'une partie de nos finances; et pénétrant ensuite au sein des bazars et des rues, il nous est loisible d'étudier l'anatomie de cette ville, son ostéologie et sa myologie, en procédant des formes extérieures aux formes intérieures. Une seconde

appelé aussi mosquée de la Roche, parce que la tradition rapporte que Dieu parla à Jacob sur le rocher même qui sert de base au monument; elle fut construite à l'époque de la prise de Jérusalem par Omar, l'an quinzième de l'hégire, 637 de Jésus-Christ. Le calife Abdel-Mélick, fils de Mervan, l'a particulièrement embellie. Une place spacieuse (de cinq cents pas de long sur quatre cent soixante de large) forme l'enceinte qui la renferme; quelques arbres l'ombragent, et douze portiques détachés sont élégamment disposés autour d'elle. Son dôme, qui était autrefois de cuivre doré, est aujourd'hui de plomb. Le corps de l'édifice est octogone, décoré de carreaux de faïence verte et bleue entremêlés de briques, et présente diverses inscriptions gravées. L'entrée de ce temple est interdite aux chrétiens.

incursion vers la fin du jour dans l'église du Saint-Sépulcre termine poétiquement notre promenade. La vaste rotonde soutenue par seize pilastres en style stambolin et au milieu de laquelle est le saint tombeau, éclairée par 29 lampes suspendues à la voûte, est remplie d'une rêveuse demi-teinte.

Aux pieds du tombeau les pèlerins de tous pays se pressent en foule, mais sans bruit. Quelques-uns, à genoux, les mains jointes, prient avec ferveur, et leur âme purifiée rayonne à travers leurs visages flétris par la misère et les chagrins. Le repentir et l'espoir se peignent dans leurs attitudes qui ennoblissent les haillons. D'autres, appuyés sur leur bâtons, tremblent de crainte et versent des larmes lentes comme la vie passée leur apparaissait comme en un long rêve. Le riche et le pauvre, de tous pays, s'inclinent à la fois; on est ému d'un profond respect, au spectacle de la pénitence générale empreinte sur tous les visages. C'est l'heure du service divin, les fidèles commencent à entonner les cantiques et les pères latins arrivent processionnellement dans le temple; nous les suivons dans une chapelle superbe où l'on montre la colonne de la flagellation encagée derrière un double rang de grilles; on n'y touche qu'avec un bâton qu'on fait baiser aux croyants. Les cierges qu'on nous met à la main nous sont fort utiles pour traverser la grotte où les morceaux de la croix furent retrouvés; la procession continue ensuite dans la chapelle élevée sur le lieu même où Pilate jugea le Rédempteur. Notre pèlerinage complet terminé, et nos poches

remplies de morceaux de reliques, nous allons chez le fils du gouverneur, et, après avoir pris nos arrangements avec des Arabes de sa connaissance qui doivent nous fournir des mules, des chevaux et une escorte pour aller à Saint-Saba et à la mer Morte ; nous faisons emplettes d'habits arabes d'occasion destinés à terminer notre voyage.

Le 13. Tournée pittoresque autour de la ville par une pluie intermittente. Nous visitons le couvent et l'église arménienne bâtis au plus haut de la montagne des Jébuséens, sur l'emplacement où fut décollé saint Jacques le Majeur. Ils prétendent posséder la pierre qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Les tombeaux d'Abraham, de Sara, de Jacob et plusieurs grottes célèbres qu'on a tant de fois décrites excitent néanmoins tour à tour notre intérêt; ayant gravi de nouveau le mont Olivet, on nous montre, dans une chapelle spéciale, l'empreinte du pied de Jésus-Christ laissée au rocher d'où il s'éleva au ciel; nous coupons ensuite des branches d'olivier pour joindre aux autres reliques destinées à nos pieux amis de France, et nous suivons dans la vallée de Sion ou de Bethléem le cours de petits ruisseaux qui roulent depuis des milliers d'années. La vallée des Morts est sombre et vaste, mais la terre n'a pas toujours couvert sa proie; les cendres des juges, des rois, des guerriers de Juda sont jetées au vent; quelques fragments de pierre et de sarcophages sont tout ce qui reste. Les antres sépulcrales servent aujourd'hui d'asile aux bergers et aux bêtes contre les pluies et les ouragans. Aucun

bosquet, aucune fleur ne charme la monotonie de ces lieux.

Nous descendons la vallée de Josaphat jusqu'au tombeau d'Absalon; près de là est celui de Zacharie, monument carré orné de quatre ou cinq piliers et taillé dans le roc. Plus loin, une grotte creusée dans une partie élevée du rocher, présente quatre piliers sur le devant; c'est là que les apôtres furent emprisonnés par les gouverneurs. Il faudrait, pour étudier convenablement le pays où nous sommes actuellement, un temps et des connaissances en archéologie et chronologie qui nous manquent totalement. Le lecteur en serait d'ailleurs peu diverti, quelles que soient la finesse et l'exactitude de nos descriptions. Des pages en seraient bientôt remplies; mais à quoi bon? Nous sommes peintres, et nos raisons sont trop justes et trop nombreuses pour nous permettre les moindres prétentions littéraires! L'admirable itinéraire de Paris à Jérusalem, de Chateaubriand, n'est-il pas un chef-d'œuvre d'exactitude, de science et de poésie dans sa prose? Sa lecture vaut un pèlerinage; elle invite le fidèle à l'entreprendre, et renouvelle les émotions de celui qui en est revenu.

Le 14. Le père gardien se propose à nous comme cicerone dans le saint sépulcre, et annonce à M. H. Vernet l'intention qu'a monsignor le révérendissime de le faire chevalier de l'ordre. L'épée et les éperons de Godefroi de Bouillon, qui servent à cette consécration, nous sont montrés. La glorieuse lame est droite et tranchante des deux côtés; sa poignée est garnie d'un bois

cannelé; la garde est en croix avec deux branches enroulées en bas. Les éperons sont en cuivre, longs et armés de grandes mollettes. Cette simplicité s'accorde bien avec les récits de l'histoire, qui rapportent que les émirs turcs avaient de la peine à reconnaître ce roi vêtu en soldat et couché sur la paille.

Nous assistons en grand costume à la nizam, accompagnés de Khalil, au service ordinaire de la messe dirigé par le bon père gardien. Les stations des pèlerins sont très-nombreuses. La première, aussitôt après avoir franchi la porte, est celle où l'on s'incline et s'arrête devant la pierre sur quoi l'onction du corps du Christ fut pratiquée; de grands flambeaux brûlent autour de l'estrade sainte; le père gardien y allume de petits cierges de cire qu'il présente à chacun de nous et que nous continuons de porter en visitant les autres reliques. Le sommet du calvaire où l'on monte par un escalier taillé dans le roc, est enfermé dans l'église ainsi que le saint sépulcre; on lit dans l'Évangile de saint Jean, verset 41, chap. 19 : « A l'endroit où Jésus-Christ fut crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf où personne n'avait encore été enterré. » Des marbres, des ex-voto, des autels marquent la place des trois croix. On nous met entre les mains des livrets fort usés à l'aide desquels nous pouvons suivre la cérémonie en chantant avec les moines. Le révérendissime évêque arrive en grand costume épiscopal, tenant l'épée et l'éperon dont nous avons parlé et portant au cou le collier de l'ordre; on s'incline. Il s'assied au

fond de la chapelle de la Flagellation à gauche de la colonne sur une estrade à plusieurs marches; tous ses moines latins mettent un genou en terre et baisent son anneau.

M. H. Vernet s'approche du saint père, et, agenouillé devant lui, se prépare à lire, dans un vénérable volume de parchemin, la formule de serment que tout néophyte doit connaître. Le révérend énonce d'abord les questions d'un ton plein de gravité; les réponses toutes faites sont écrites, dans le livre, en si bizarre et si fin caractère que les yeux du grand peintre ont peine à les déchiffrer; il tente néanmoins, mais il s'embrouille en dépit du souffleur, le frère Jean. Recourant alors au fognon, il n'est pas plus heureux; finalement il avoue au révérendissime qu'il a oublié ses lunettes, et va les envoyer querir, lorsqu'un vieux moine au crâne dévasté par le temps, et possesseur d'une immense paire de besicles chevauchant sur un nez également colossal, les offre à Horace Vernet; l'instrument précieux est braqué à sa place; mais il serre tellement le cartilage que les paroles, prononcées avec tout le sérieux possible, font sourire le révérend par leur intonation nasillarde; le rire étouffé gagne les moines, et pour ramener au respect nécessaire à la cérémonie, le patriarche prend le parti de lire lui-même les demandes et les réponses; il se lève ensuite pour ceindre l'épée de Godefroi de Bouillon et chausser l'éperon, et, la tirant de son fourreau, en frappe trois coups sur le dos du chevalier qu'il embrasse ensuite; puis il détache le ceinturon du fourreau, et le ceint lui-même autour du corps de M. Ver-

net; il détache également l'éperon pour l'en décorer; notre compagnon est alors armé chevalier du Saint sépulcre; après avoir prêté serment. La précieuse lame rentre dans sa gaîne et retourne ainsi que l'éperon dans le trésor du couvent.

Les Sarrasins, maîtres de Jérusalem, avaient laissé la garde du Saint sépulcre de Notre-Seigneur à des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin; mais depuis, Jérusalem ayant été prise par les chrétiens, Godefroi de Bouillon fit de grands biens à ces chanoines et choisit cette église pour y être enterré lui-même et ses successeurs. Baudoin, frère et successeur de Godefroi, fit hommes d'armes ces gardiens du sépulcre et leur ordonna de porter au cou et sur leurs habits une croix potencée d'or et cantonnée de quatre croisettes, de même, leur donnant pour chef le patriarche de Jérusalem, avec pouvoir de faire des chevaliers qui devaient vivre en commun et ne posséder rien en propre. Depuis, les Sarrasins ayant repris Jérusalem, les chevaliers se retirèrent en Ptolémaïde et à Pérouse, en Italie; en 1484, le pape Innocent VII, unit cet ordre à celui de Saint-Jean de Jérusalem, mais cette union ne dura pas longtemps, Alexandre VI, en 1496, transféra au Saint sépulcre le droit de créer de nouveaux chevaliers, et les papes suivants ont accordé ce pouvoir aux gardiens du Saint sépulcre, avec faculté de recevoir chevaliers les pèlerins qui viendront visiter les saints lieux.

L'église des hospitaliers de Saint-Jean, ainsi que le couvent des Templiers, touchent à l'édifice même du saint sépulcre. La première est aujour-

d'hui occupée par une église maronite. On montre encore aux curieux l'hôpital, où par ordre d'Hélène, on préparait la soupe des pauvres dans d'immenses marmites; la grotte de Jérémie, la fontaine de Néhémie et de Silhoam méritent également l'examen. On ne peut même se dispenser de les visiter, car ces curiosités sont au nombre de celles dont le monde est convenu de parler. La pluie qui tombe assez abondamment nous accompagne presque partout, néanmoins elle ne m'empêche point de faire quelques daguerréotypes. Une épreuve des remparts prise du côté du château de David me paraît digne de la reproduction photogénique; je m'enveloppe donc d'un grand abbaïf noir qui me sert de guérite, et me dirigeant vers la montagne la plus voisine je braque ma chambre obscure sur le point de vue que je désire, après avoir longtemps examiné le site et cherché de petites pierres convenables pour consolider l'appareil. C'est un art fort difficile que celui de s'asseoir à propos; les paysagistes doivent s'y fortifier spécialement, comme le peintre de portrait à saisir la plus belle face de son modèle. On peut s'asseoir au hasard devant un beau site, mais dans le cercle qu'on décrit autour de lui, il n'existe qu'un seul point d'où l'œil soit complétement satisfait de l'agencement des lignes dans le tableau. Il est très-fréquent surtout avec la chambre obscure de prendre une vue qui semble très-belle en réalité et d'en obtenir un fort mauvais résultat, comme composition; le miroir adapté à l'instrument est cependant d'un très-bon secours pour guider les amateurs dans cette appréciation,

qui demande quelque goût, et un certain exercice de l'œil contraire à l'habitude commune. L'irréflexion étant le propre de la multitude, chacun voit et entend, mais peu savent et retiennent. Cependant, de combien de jouissances les indifférents ne sont-ils pas privés par le fait même de leur apathie, ces touristes surtout, qui ne regardent un voyage que comme un déplacement salutaire au corps, ou comme une satisfaction de vanité personnelle! Est-il rien de plus précieux que l'œil? et cependant est-il un organe moins généralement exercé et dont l'éducation serait néanmoins plus facile, à cause des infinis éléments qui lui prêtent leur perpétuel et infaillible concours?

Étudions la vue que le soleil complaisant jette au hasard sur la glace dépolie du daguerréotype, et voyons ce que le hasard nous présente, recherchons ensuite les conditions nécessaires à la beauté des contours. Le château de David se présente avec assez de majesté, jetant sur le ciel sa silhouette géométrique au-dessus des ondulations du terrain; ce contraste de lignes droites et de lignes courbes est agréable, et le parallélisme des lignes verticales diversement pressées ajoute au caractère de sévérité du tableau; la ligne verticale représente à l'esprit l'immensité en hauteur, et l'horizontale en largeur; toutes les formes qui suivent ces deux directions ont toujours un cachet frappant de solidité architecturale et d'immobilité calme. C'est pourquoi de gigantesques cyprès au bord de la mer dans un cimetière turc, entremêlé de saules et de cèdres, plaisent à l'œil en intéressant l'âme. Si les détails du paysage daguerrien

sont très-petits, on leur donnera plus d'importance et de netteté en restreignant les dimensions du ciel. Que le ciel ne coupe jamais le sujet en deux parties égales (la trop grande symétrie nuit à l'agrément du site). La variété est essentielle; aussi les objets importants équidistancés en hauteur ou en largeur, ne sont-ils jamais d'un heureux effet? En observant l'incidence des lignes, il nous paraît que les angles les plus aigus sont les plus défavorables et que les angles obtus plaisent davantage, en se rapprochant des courbes; examinons avec scrupule les silhouettes différentes et le cadencement de leurs masses. *Évitons* les formes équivoques, c'est-à-dire qui en rappellent d'autres, *évitons* encore les emmanchements involontaires de lignes échafaudées sans but dans une même direction, *évitons* les angles qui tombent sur des courbes sans les entamer; quant aux premiers plans, il est rare d'en trouver de beaux dans la nature; les plus simples sont les plus favorables au daguerréotype qui exagère souvent leurs proportions. En se plaçant trop près du motif de paysage qu'on veut représenter, on a toujours une perspective inaccoutumée, l'expérience seule doit guider l'amateur dans ces tâtonnements. Mais la partie principale à laquelle il s'attachera de préférence, est l'étude de la composition du site. Peut-être les observations que nous venons de présenter à ce sujet, seront-elles utiles à quelques personnes que nous ne prétendons point persuader, de peur qu'elles ne les intitulent instantanément du nom pompeux de système selon l'usage reçu. Notre intime conviction est que : un nombre quel-

conque de lignes de toutes natures étant proposé, il existe une infinité de manières de les combiner et de leur donner ce qu'on appelle de la pensée, c'est-à-dire une signification, un caractère intelligible; l'homme de goût est celui qui a des préférences réglées par l'étude de la nature, il prendra donc plaisir à suivre ainsi partout les combinaisons de lignes qui se présentent, et, appliquant à chaque chose des comparaisons appropriées, développera sa mémoire, son imagination et son jugement d'une manière large et profitable.

Pendant que je me livre à l'orientation de mon daguerréotype, il fait un vent très-désagréable qui dérange l'équilibre de mon installation, et troublera infailliblement les contours de mon épreuve; pour surcroît de misère, deux juifs qui se promènent près de moi vont et viennent devant l'objectif, sans qu'il me soit possible de leur en faire comprendre l'inconvénient; ils s'approchent de moi, je leur fais signe de s'éloigner, ils n'en font rien; l'un d'eux se met à rire et se place exprès pour me contrarier devant la lentille. Irrité de ce procédé, je le prends par les épaules et le pousse à quatre pas de là, son camarade le remplace au poste perdu; je reviens à la charge, et j'y ajoute quelques bons coups de poing solidement appliqués, j'en distribue libéralement à l'un et à l'autre, et je suis étonné de l'imperturbable lâcheté avec laquelle chacun d'eux reçoit alternativement sa dose, sans essayer même de se défendre le moins du monde; finalement ils comprennent qu'ils m'ont importuné et s'en vont sans montrer aucune apparence de ressentiment, regagnant le

plus affreux quartier de la ville. Comme partout, les juifs sont relégués dans des rues étroites, fétides, avec de hauts trottoirs séparés par un ruisseau à sec et plein d'immondices. Leurs boutiques nombreuses sont petites, leurs maisons sales et pleines d'habitants valaques, polonais, turcs, russes et syriens ayant sacrifié souvent leurs familles et leur fortune à l'idée de venir chanter aux pieds du mont Sion, et mourir pour être enterrés dans la vallée de Josaphat.

De retour à la casanova, je charge le vieux sommelier Élias de m'aller chercher de l'eau distillée pour le lavage de mes plaques, et je m'empresse de mettre sur la terrasse tout ce que je trouve de pots et d'assiettes dans sa cuisine pour recevoir l'eau de pluie. Mon vénérable commissionnaire revient désolé, les mains vides, car l'eau distillée est inconnue; au couvent même, dans la pharmacie, on n'en trouve qu'un petit reste. Le temps se remet justement au beau; pendant ce temps-là, mes aimables compagnons s'occupent d'organiser notre départ pour Saint-Saba. Je passe la nuit à distiller de l'eau dans une cafetière que je m'ingénie à métamorphoser en alambic. Une de mes épreuves est gâtée au lavage; à force de peine et de persévérance, je parviens pourtant à la sauver.

Le 15 au matin, Élias nous avertit que les moucres envoyés par le gouverneur de Jérusalem nous attendent à la porte avec des chevaux et des mulets pour aller à Saint-Saba. Il y a en outre deux soldats et un lieutenant pour nous faire l'es-

corte jusqu'à la mer Morte. Le turban des Mores est jaune, et roulé par-dessus une espèce de bonnet de feutre d'une couleur douteuse ou sale. Comme il ne nous reste plus qu'à nous coiffer pour partir, Khalil nous vient en aide et nous apprend à poser le turban, suivant les modes des pays qu'on parcourt.

Voici le résumé de la leçon joint à des observations particulières. Le mot turban est corrompu du mot tulipan ou tulpent, qui dans la langue turque désigne ce genre de coiffure, adopté par la plupart des Orientaux et surtout par les sectateurs de Mahomet. Les différentes parties qui se placent sous le turban, sont le takie, petit bonnet de coton blanc piqué, dont le bord est ordinairement festonné ou même orné de jours très-variés; le tarbouch d'Égypte est la calotte ronde de laine foulée, rouge, terminée par un flot de soie plus ou moins fourni. Le fessi ou fez des Turcs, généralement porté en Grèce et en Turquie, particulièrement à Constantinople, ne diffère du tarbouch que par sa forme cylindrique plus élevée; le flot en couvre presque tout le dessus et retombe en pappe sur les bords. Les élégants placent dans ce flot une broche d'or ou d'argent, à forme de croissant, ou même quelque autre bijou; souvent ils fixent au lieu de ces ornements une découpure de papier blanc qui reste mêlée parmi les floches de la soie pour faire croire que le bonnet est neuf, lors même qu'il ne l'est plus. Les tarbouchs et les fez se fabriquaient autrefois à Venise, on en fabrique aujourd'hui en France, à Tunis et en Égypte. Avec l'habit à

la nizam (1), le tarbouch se porte sans turban; quelques Égyptiens ont l'habitude d'en mettre deux ou trois l'un sur l'autre pour se garantir des coups de soleil et des fièvres.

Le turban est un long morceau de mousseline, la plupart du temps imprimée, brodée ou brochée. Les cachemires servent aussi de turbans, aux temps froids; parmi ces derniers, les plus estimés sont ceux qu'on peut faire passer dans une bague en les serrant dans la main. Les émirs (2), qui se prétendent descendants en ligne directe de Mahomet, portent le turban vert et jouissent seuls du privilége de l'avoir de cette couleur, qui est celle du prophète. Les chrétiens et les juifs de Jérusalem ont pour signe distinctif le turban bleu. Ceux des autres Turcs sont blancs ou rayés, sans aucune autre marque particulière. L'ancien turban du Grand-Seigneur était de la grosseur d'un boisseau, orné de trois aigrettes enrichies de pierreries, celui du grand vizir n'en avait que deux. Deux officiers n'en pouvaient porter qu'une seule et les sulbalternes en étaient privés. C'est en Égypte et surtout en Syrie que le turban s'est conservé. Les coiffures des Bethléémites consistent en un bonnet dans le genre du fez qui retombe en arrière et hors du turban, comme un bonnet napolitain. En Égypte et en Syrie, la basse classe porte le turban blanc,

(1) Nizam Djedid était le nom de la milice turque, créée par Sélim III, après la campagne des Français, pour l'exercer aux évolutions européennes. Ce corps n'existe plus; le pacha Méhémet-Ali en a seulement conservé l'uniforme, comme le plus propre au service militaire.

(2) Notre mot amiral vient d'émir.

rouge ou jaune (en laine), quelquefois en toile de coton. Lorsqu'il fait froid, on met par-dessus une draperie qui s'enroule sous le menton et autour du cou, retombant sur l'épaule. Les gens pauvres en Égypte n'ont sur la tête qu'un libdeh, sorte de tarbouch blanc ou brun, en laine foulée. Les Persans ont un turban de laine rouge ou de taffetas blanc, rayé de rouge; l'usage de la distinction du rang social par le turban et le costume est très-ancien chez les Orientaux.

Le blanc et le noir sont les couleurs que le prophète recommande au musulman, il proscrit le rouge et le jaune sans en expliquer le motif. Cette loi n'est pas suivie très-exactement. Les Turcs portèrent d'abord des bonnets de feutre kalpacs, coiffure des Turcomans et des Tatars. Osman I avait un bonnet de drap rouge, ses successeurs adoptèrent le turban. Mahomet se coiffait avec l'ourf des ulémas, il le fit broder en or de la largeur de trois pouces dans le milieu de la mousseline. Le mudjevedjeh de Bajazet II était un turban de velours rouge. Sélim I inventa celui qu'on nomma Selymy. Mustapha III porta l'immense bonnet des ulémas, surmonté d'une aigrette en diamant et d'un plumet blanc. Orkan I avait affecté le turban blanc aux militaires pour les distinguer des autres habitants. Mais en 1683 seulement, Amurat III fit des règlements sur la forme et la couleur de tous les turbans. Les Turcs à Constantinople se coiffèrent alors de mousseline blanche; les Arabes, les Syriens et les Égyptiens de toiles de plusieurs couleurs. Les barbaresques emploient une étoffe de soie d'or. Actuellement,

la dimension et la disposition du turban sont souvent des marques plus distinctives que la couleur. Les esclaves et les domestiques ont le turban peu volumineux. En Syrie, les artisans et les marchands le portent moins serré et très-large. Les scribes, les savants, ulémas (professeurs de jurisprudence) et en général les lettrés portent le turban en bourrelet très-serré et haut (en Égypte).

Quelques derviches de la secte de Rifah ont adopté le turban en laine noire, ou olive foncée, ou de mousseline des mêmes couleurs. Les bonnets des derviches, suivant les nations et les ordres, portent quelques-uns le turban égyptien ou turc, dit kaouck, coiffe piquée; d'autres le bonnet pointu, avec turban souvent brodé de lettres noires, sentences ou invocations saintes. Quelques juifs et Cophtes se font remarquer par leurs turbans de mousseline ou de toile noir, bleu, gris, ou brun clair et des habits de couleurs sombres. Le patriarche et l'évêque des Cophtes ont une coiffure plus régulière et plus ample que celle des autres Cophtes, celle du prêtre cophte est formée d'une longue bande étroite qui était autrefois portée au Caire par tous les membres de cette nation. On l'appelle moukleh, cette mode, a changé aujourd'hui, la couleur des turbans juifs est presque partout la même que celle des chrétiens. Les juives égyptiennes se voilent, et se confondent pour tout le reste du costume avec les autres femmes.

Dans le désert, les Arabes se couvrent la tête d'un fichu rayé, rouge et jaune, ou vert et rouge aux deux extrémités opposées et terminé à ces

deux bouts par de longues franges en soie torse, ornées de houppss de diverses couleurs. On replie un des coins de ce fichu (caffieh ou couffie) sur le front et en dedans, de manière à laisser pendre des plis de chaque côté de la tête. Une corde en poil de chameau brune ou noire, rattachée de distance en distance par des anneaux en laine de couleur, comme la ceinture de nos hussards, se roule autour du crâne en guise de turban. Les Arabes relèvent et croisent par-dessous le menton ou devant la partie inférieure de la face, les pans flottants, pour se garantir du froid et en insèrent la pointe dans les replis de la corde de chameau. Les plus belles couffies sont celles du Caire et de Damas, on en voit de couleur et or, et en or, couvertes de rayures de largeurs inégales. En Syrie, on remplace souvent la corde de chameau par le turban. Les officiers du pacha mettent le caffieh en turban sur le tarbouch, ils l'aplatissent comme une cravate, et lui donnent peu de relief sur le front. La plupart des kavasses au Caire et quelques personnes de rang inférieur le portent.

Manière d'ajuster les turbans. — Les Orientaux possèdent au plus haut degré l'art de *draper* le turban; l'étoffe ordinaire est communément un carré long quelquefois de 15 ou 20 pieds. Les personnes riches emploient les châles de l'Inde que nous nommons cachemires, et qui sont fort chers même à Constantinople. Il y en a de toutes nuances et le rebord est orné de fleurs brodées avec de la laine très-fine et de couleur tranchante. Les hommes et les femmes en font des ceintures. Les dames grecques les portent en voiles. Ils rempla-

cent les parapluies. Dans l'hiver les Turcs s'en servent pour s'envelopper la tête et le cou. Il faut être deux pour rouler le turban convenablement. Une des personnes tient à deux mains une extrémité du carré par les coins tandis que l'autre tient dans une seule main le coin opposé du bas (l'étoffe étant dans un plan vertical), de manière à faire retomber le coin supérieur de lui-même et à le reployer en diagonale. Alors en même temps chacun opère la torsion en tournant l'étoffe l'une dans un sens et l'autre à l'inverse comme pour tordre un linge mouillé. Pour l'ajuster sur la tête, on tient de la main gauche le bourrelet dont on laisse dépasser hors de la main, à partir du petit doigt une longueur d'environ deux empans; on applique le rouleau sur la tempe près de l'oreille gauche, et, le faisant passer derrière la nuque, on le conduit de gauche à droite en biaisant sur le front en deux tours parallèles et contigus; et le reste des tours s'achève en croisant sur les premiers de manière à couvrir les deux oreilles en continuant les croisements alternatifs jusqu'à la fin du rouleau. On relève alors le pan qui est resté sur la tempe dans la main gauche, et on le ramène au-dessus du turban, l'enserrant entre la calotte et l'étoffe en manière d'embrasse pour la solidité. On doit avoir soin préalablement de bien enfoncer le tarbouch sur les oreilles. Les turbans des Africains mores (1) ne se croisent pas, le bourrelet

(1) C'est une erreur très-commune, adoptée même parmi un grand nombre d'historiens, que celle qui confond les Arabes et les Mores, et les regarde comme faisant partie du même peuple. Les Arabes sont des Asiatiques; c'est au milieu d'eux qu'est née la religion de Mahomet; ce

en est très-serré et forme spirale. Les Syriens leur donnent une ampleur qui est beaucoup plus noble; les ceintures leur servent aussi de turbans. Le jour d'une noce turque, les époux reçoivent en cadeau chacun une chaise pour placer la coiffure. Un voyageur de mes amis m'a raconté qu'à Constantinople un barbier lui avait offert de draper devant lui un turban de 66 manières différentes, ajoutant même qu'il ne les connaissait pas toutes.

Après la leçon de coiffure, nous montons à cheval avec toute la caravane; nos deux soldats d'escorte sont assez mal armés; néanmoins leur lieutenant nous rassure en nous affirmant qu'il n'y a rien à craindre et que nous pouvons compter sur lui. Nous descendons bientôt au fond de la vallée de Josaphat, et laissant à droite le *mons Offensiones*, nous arrivons bientôt au village de Béthulie, peuplé encore de quelques familles arabes; ce sont les dernières habitations romaines qui s'offrent à nous jusqu'au couvent de Saint-Saba. Ce monastère, situé à trois lieues à l'Orient de Jérusalem, est sur une pente de montagne au pied de laquelle coule le Cédron qui va se jeter dans la mer Morte. La main de l'homme a osé se frayer

sont eux qui, les premiers, l'ont répandue en Asie, en Afrique, en Europe. Les Mores ou les Maures sont des peuplades d'Afrique converties anciennement au mahométisme par les musulmans arabes. Les Mores ne sont pas plus des Arabes que les Goths, les Francs, les Bourguignons et les Lombards, qui embrassèrent la religion chrétienne des Romains, n'étaient des Romains eux-mêmes. Au contraire, l'empire temporel de Mahomet fut détruit par les Mores et les Turcs devenus musulmans, de même que l'empire de Constantin fut détruit par les barbares devenus chrétiens.—Le plus ancien nom connu de l'Arabie est Kitim (Orient), et des Arabes, Bénikitim (fils de l'Orient).

une route dans cet affreux pays; on observe des pentes artificiellement ménagées, puis le chemin entame le rocher qui bientôt s'escarpe et devient menaçant et terrible. Il semble que la terre se soit fendue; les montagnes environnantes sont complétement dépouillées de végétation; une teinte cendrée est jetée partout comme un voile de deuil; l'abîme ouvert à nos pieds se creuse profondément, et, sur ses flancs fauves et sombres, les zones de rochers diversement nuancés présentent à l'œil un aspect monumental de cirques et d'arènes vomis par un volcan. C'est la route de Jéricho et des plaines fertiles arrosées par le Jourdain. On aperçoit à l'horizon les monts élevés qui avoisinent le lac asphaltite, projetant au-dessus de lui leur diadème de rose et d'azur. Plus bas des blocs anguleux qui semblent tordus. Des traînées sablonneuses, des cônes, des cimes déchirées; des ravins silencieux et quelques pigeons bleus cherchant en vain les flots d'un ruisseau desséché parmi ces scènes de désolation; plus loin des collines colorées d'une légère teinte de soufre semblent des vagues pétrifiées. Pas une herbe, pas une fleur! Le terrain devient tout à coup poli, et les gorges environnantes, inégalement profondes, rendent la marche périlleuse; nos moucres descendent de leurs montures qu'ils mènent à la main; on dirait une route pavée de crânes de géants; les chevaux n'osent avancer, et par des glissades involontaires font sentir à leurs cavaliers le prix de la vie. Nous sommes tellement préoccupés du triste spectacle de ces convulsions de la nature que personne ne songe à causer avec son

voisin, et que nous oublions de mettre pied à terre; Burton seul, averti par un faux pas de son cheval, se décide à marcher à pied. M. Horace Vernet va devant moi, confiant dans sa bonne étoile; mais attention ici : la pierre est encore plus luisante, et un précipice voisin d'environ 200 pieds de profondeur nous montre quelques roseaux sur le torrent, craignons de les cueillir involontairement!

Le cheval conduit ici son cavalier avec une admirable prudence, malgré sa passion pour les plus fins bords du chemin. Au détour d'un plateau et d'une pente aussi polie que dangereuse, la jument de M. Horace Vernet tombe avec lui; un fragment de rocher en saillie retient le corps de l'animal, et M. Vernet, qui a eu la présence d'esprit de se coucher du côté opposé à la chute, n'a déjà plus qu'un pied dans un des étriers; il lui est facile de se relever, mais la dragone de son sabre est prise dans une courroie de la selle, et si la jument essaye de faire un seul mouvement pour se relever, elle roulera infailliblement au fond du précipice. Mon émotion est horrible, et les deux secondes pendant lesquelles j'assiste à la terrible situation de notre téméraire compagnon, me paraissent d'une longueur mortelle. Par un bonheur inouï, la dragone de la garde se détache, et M. Vernet se relève; sa monture, jusque-là immobile de crainte, veut se redresser, mais glisse à dix pas au-dessous d'elle, et debout ensuite elle s'arrête en attendant son maître. Ce dernier ne songe déjà plus au danger passé. Pour moi, je sens encore mon cœur battre de cette indicible joie que je ressentis à le

voir encore vivant; le rouge me monte subitement au visage, et succède à cette pétrification morale, à ce frisson mêlé d'une invincible crainte qui vous cloue sur place et vous frappe de mutisme comme le ferait un coup de foudre.

Cet incident ralentit notre course. Arrivés au fond d'un vallon, nous y prenons un instant de repos dans un caravansérai ruiné; nos Arabes s'y désaltèrent avidement. Nous trouvons là des chèvres et des moutons qui se jouaient parmi les rochers et se découpaient sur le ciel comme des ombres chinoises. Pour nous assurer de l'adresse de nos guides et de nos soldats d'escorte dans le maniement des armes, nous improvisons un tir à la cible contre un mur du caravansérai; le but est un bâton abandonné par quelque pasteur voisin. Notre lieutenant essaye ses pistolets avec assez peu d'art. Un prix est proposé par M. Vernet pour le plus adroit tireur. Le but est un mouton éloigné, qui broute au dernier plan du tableau; nos Syriens l'ajustent sans l'atteindre, et ne méritent même pas un quatrième accessit. En route pour Saint-Saba, toujours sur un sol fracturé, nous arrivons enfin au monastère, sorte de forteresse inexpugnable, unique habitation de ce séjour. On ne peut imaginer une situation plus triste que celle de ce remarquable couvent; ses terrasses et ses tours sont au bord de précipices, et au fond, est un défilé que le Cédron parcourt en se rendant à la mer Morte. Les murs y sont très-épais, et si hauts, qu'on dirait un château fort du temps des croisades. On monte de terrasse en terrasse par des degrés taillés dans le roc; l'ombre serait là

un grand bienfait, car la chaleur que réfléchissent les rochers d'alentour est souvent insupportable; elle darde sur nous pendant tout le temps que nous attendons à la porte, frappant en vain pour qu'on nous ouvre. Un prêtre grec paraît enfin sur une des tours, et, après d'interminables pourparlers avec Khalil, il se décide à ne pas nous prendre pour des Arabes et à nous laisser entrer. L'église de ce monastère est fort ancienne; elle est ornée de figures de saints et de saintes plus grotesques les unes que les autres. Au milieu d'une petite cour pavée, est un dôme contenant le tombeau de Saint-Saba, qu'on a doré et orné à la manière surabondamment riche des Grecs modernes. De là, on nous fait passer par un escalier dans un simulacre de chapelle taillée dans le roc. C'est une salle assez spacieuse et obscure, où l'on célèbre le service divin à la lumière des flambeaux. La ravine même du torrent du Cédron, dans laquelle est construit l'édifice entier, peut avoir trois ou quatre cents pieds de profondeur; de là, les bâtiments s'élèvent par des escaliers presque verticaux et creusés sur le flanc de la montagne, grimpant ainsi jusqu'au sommet de la croupe qu'ils couronnent de deux tours carrées. L'une de ces tours, située hors du couvent, servait autrefois de poste avancé pour surveiller les Arabes; du haut de son faîte, on découvre les mamelons dénudés qui composent le sol accidenté de la Judée; et l'on voit encore à ses pieds, dans la vallée, une foule de grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes. La stérilité qui vous enserre en ce lieu est affreuse, elle pèse à l'âme; le plain-

tif gémissement des colombes est la seule harmonie qui interrompe le silence mortel qui règne. Saint Saba sortait du monastère le dimanche au soir, chargé de branches de palmier, et y rentrait le samedi au matin avec cinquante corbeilles qu'il avait faites de ces branches pendant ce temps-là. Il passait cinq jours de suite dans sa grotte sans manger, occupé uniquement de la prière et du travail. Il se promenait au bord du Cédron en chantant des cantiques, trouvant le sein d'une pareille solitude favorable aux contritions de sa conscience.

Ses excursions méditatives étaient souvent poussées jusqu'aux pieds des noires montagnes de l'Arabie, où le plus petit oiseau chercherait vainement un seul brin d'herbe pour se nourrir. Le prêtre, qui nous fait les honneurs de l'hospitalité la plus cordiale, après nous avoir conduit dans un endroit sombre renfermant les quatre mille têtes des religieux massacrés par les infidèles, et la grotte où saint Saba trouva un lion assez bien élevé pour lui céder le logement, nous fait entrer dans un petit cabinet passablement orné, qu'il met à notre disposition jusqu'au lendemain matin. Il nous apporte des pipes, du café et quelques excellents rafraîchissements, dans la composition desquels les moines grecs paraissent exceller. Un vaste brasier dans un réchaud en cuivre, de forme très-élégante, appelé mangal, chauffe la pièce à défaut de cheminée. Les mangals sont généralement employés dans tout l'Orient. On en voit en terre chez les paysans. Chez les personnes aisées, ils sont toujours en cuivre; on y

brûle quelquefois un peu de parfums pour empêcher l'odeur du charbon, souvent aussi, dans les villes et parmi les familles qui sont en contact avec des Européens, et qui ont adopté, par conséquent, l'usage des tables et des chaises, on place le mangal sous une table recouverte d'une couverture de laine ou d'un tapis épais, qu'on nomme alors tandour, et la chaleur s'y conserve très-longtemps en quantité et avec une intensité suffisantes pour chauffer l'appartement. Notre nouvelle demeure contient un autel dédié à la madone, et de chaque côté, des divans moelleux consacrés au repos. Le papas vient nous tenir compagnie et nous raconter des histoires; il nous dit les attaques nombreuses que les Arabes ont fait essuyer plus d'une fois au couvent, leurs pillages et leurs cruautés barbares; heureusement, ajoute-t-il, nous avons une bonne muraille que je les défie bien d'escalader comme ils le faisaient autrefois. Cette muraille est terminée par plusieurs rangs d'assisses en pierres non scellés, de telle sorte, que les brigands assez hardis pour y monter, seraient écrasés les premiers, et victimes de leur entreprise. Grâce à cet ingénieux expédient, nous sommes à l'abri des incursions que les habitants voisins de la mer Morte voudraient tenter, et les pèlerins de notre religion peuvent trouver chez nous une sécurité dont ils n'auraient point joui autrefois.

Ce couvent est très-riche et principalement soutenu par la Russie. L'empereur Nicolas y entretient continuellement des pèlerins, et y envoie des offrandes du plus grand prix.

Nous sommes réveillés pendant la nuit par la célébration de la fête d'un saint. L'église se remplit de fidèles de tous rangs; l'or et l'argent brillent sur les autels à travers les fumées de l'encens et à la clarté de nombreuses lampes suspendues par des chaînes à la voûte. Les corridors et les escaliers du couvent regorgent de pèlerins qui se pressent au pied des autels, on voit parmi eux beaucoup de Russes et quelques Polonais; les profils kalmoucks se mêlent aux profils grecs; c'est un immense conflit de formes, de couleurs, de types et de costumes, qu'on peindrait mieux qu'on ne peut les décrire. Des moines grecs, ornés de leurs plus beaux habits, frappent sur des planches (naquous) avec des marteaux, tandis que d'autres sonnent les cloches; c'est un carillon assourdissant et nouveau. Pour nous soustraire un instant à ce concert plus infernal que divin, respirons l'air pur de la vallée sur la terrasse la plus voisine; la lune brille radieuse au-dessus de nous, laissant tomber de son globe d'argent sa pâleur abondante et pure. A nos pieds, le ravin paraît encore plus profond à cette heure où le cri des chacals ajoute à la tristesse de ses anfractuosités caverneuses. On dirait des voix humaines, tant les accents plaintifs ont d'incisive expression. Leur nombre augmente, les sons approchent et s'éloignent en mourant; c'est une gamme interrompue, puis soutenue comme le sifflement du vent, changeant comme lui de direction et cessant tout à coup; des miaulements se mêlent aux gémissements douloureux. La hyène grince au loin, dans la vallée sonore et profonde; on entend parfois

glisser des pierres que ses pas incertains et rapides font rouler dans le lit du torrent. Ce bruit sec, irrégulièrement répété, dont l'oreille saisit à peine la fin, mesure pour l'esprit la profondeur du gouffre, que l'œil devine sans y atteindre. Tel est l'hymne nocturne et sauvage qui monte à nous de cette vaste solitude, remplie d'horreurs mystérieuses. La faim et la soif des animaux parlent à l'âme de la malédiction de ce lieu, appelé désert de Ziph. Les sombres grottes et les cavernes où tant de saints se retirèrent autrefois du monde, sont actuellement peu fréquentés des dévots. Quelle que soit la ferveur qui les anime, ils ne se sentent plus aujourd'hui en sûreté, que lorsque les portes massives et doublées de bons verroux du monastère se trouvent entre eux et les Arabes, encore plus redoutables que les bêtes féroces. Un palmier bien connu de tous les voyageurs, s'épanouit au-dessus de nous; il semble fier du prix de son feuillage, qui réjouit et console la vue au milieu de cette affreuse scène. Lui aussi est un solitaire à qui Dieu accorde assez de rosée pour qu'il produise des dattes, et que son ombre soit utile à ceux qui viennent s'y reposer des travaux du jour.

Les anachorètes ont été les palmiers semés par la foi, le désert a suffi à leur existence physique et leurs vertus morales ont donné au monde des fruits abondants et une ombre bienfaisante. Saint Saba construisit la chapelle fondamentale vers la fin du quatrième siècle et les reclus qui s'attachèrent à lui, y bâtirent leurs cellules. Depuis ce temps le monastère qui remonte au règne l'empe-

reur Justinien a toujours joui d'une grande renommée comme retraite religieuse. Les prêtres grecs, aujourd'hui moins sévères que les anciens cénobites, ont trouvé moyen d'embellir leurs cellules par des tapis et des coussins moelleux à la manière orientale, l'usage des viandes, des vins, etc., leur est permis et l'étranger ne peut que se louer de la manière dont il est traité. Le café délicieux, les sorbets, des liqueurs exquises, des mets à la grecque et les fruits les plus savoureux lui sont offerts en abondance. Il règne parmi ces bons reclus une gaieté qui fait plaisir à voir et qui montre leur attachement à la condition qu'ils ont embrassée.

Le 16, au bout de 7 heures de bonne marche parmi les rochers et des sentiers terribles, nous atteignons enfin l'immense vallée de Josaphat où vient aboutir le torrent de Cédron. L'aspect des montagnes qui la forment est d'une effrayante monotonie; point d'arbres, point d'herbes, point de mousse; une ou deux masures où l'on s'arrête pour se reposer sont intitulées cafés par notre drogman. Moissons, villes, villages, troupeaux de notre France et nos beaux fleuves à replis onduleux, où êtes-vous? La montagne d'Arabie nous oppose son front de pierre au levant et au couchant, les montagnes de la Judée nous montrent leurs monceaux de craie et de sable. Devant nous le sol s'affaise, les lignes grandissent avec le champ du tableau, un lac immense à demi voilé par un ciel d'orage étend à nos pieds sa nappe couleur de plomb; c'est le lac Asphaltite avec ses plages de sel, ses sables mouvants qu'on croirait

sillonnés par les flots. De larges plaines, couvertes de vase desséchée dans laquelle des arbustes chétifs et des roseaux croissent péniblement, le bordent d'une part, et de l'autres les montagnes désolées; au milieu de la vallée passe le Jourdain (1), ruisseau pâle et jaune dont on distingue le cours parmi les saules, des lauriers et des joncs, traçant au loin son passage dans l'arène. Des taillis de verdure servant de cachette aux Arabes pour attaquer les voyageurs. On conçoit aisément que l'imagination des prophètes ait placé sur un pareil théâtre les scènes de mort, de résurrection et de jugement; il fallait une prodigieuse enceinte pour les flots du genre humain; ce lieu, néanmoins, serait encore trop étroit.

Arrivé sur le rivage encombré de troncs d'arbres déracinés et de branchages enlevés par les ouragans aux coteaux voisins, nos chevaux trempent leurs pieds effrayés dans les flots appesantis de la mer Maudite. Elle est d'une nuance bourbeuse et exhale une assez forte odeur de bitume (2). Zeboïm, Adama, Sodome et Gomorrhe l'ont empoisonnée dans leur chute. (Strabon parle de 13 villes englouties dans le lac). Nous remontons

(1) Le fleuve sacré dont la source est élevée de cent quatre-vingt-trois mètres au-dessus de la Méditerranée, coule dans une vallée qui devient de plus en plus profonde, et le niveau de la mer Morte, où il se jette, est de quatre cent vingt mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. Le lac de Tibériade est à deux cent trente mètres au-dessous, et le lac Samachonite (Bahr el houle) est à six mètres quarante centimètres.

(2) Ce bitume est travaillé à Jérusalem et à Bethléem en petits vases, coupes, chapelets, etc. Il y a du poisson seulement aux points avoisinant les eaux douces. Quelques végétaux tels que le tamarisc, l'asclepia gigantea, qui est la pomme remplie de cendre dont parle Tacite.

ensuite vers le Jourdain, le ciel nous menace d'une pluie qui serait terrible dans le terrain défoncé et mou de la plaine que nous traversons, notre lieutenant galoppe en avant pour éclairer notre chemin; des collines s'élèvent et se succèdent; deux ou trois Arabes sont aperçus échelonnés à de grandes distances les uns des autres; ils sont postés en vedette pour épier notre marche; nos deux soldats d'escorte qui les ont aperçus sans nous en rien dire, prennent peur et, profitant d'un creux, se séparent de nous et disparaissent; le lieutenant revient bientôt à toute bride, nous avertir qu'il a vu de loin les Arabes et qu'il faut se tenir prêt à les repousser en cas d'attaque; nos armes sont chargées, et quoiqu'au nombre de sept, nous pouvons faire bonne contenance avec 28 coups de feu à notre disposition. Nous marchons en rang militairement, les fusils armés sur la cuisse, et suivons notre fidèle guide qui nous dirige en sens opposé à la route des Bédouins; nous reconnaissons dans le lointain une silhouette d'ennemi à grande lance; et côtoyons alors le Jourdain pour éviter d'être vus, mais la jument de M. Burton s'arrête au beau moment de l'inquiétude qui nous trouble, et se couche même sur le sable; nous descendons alors, et à la faveur du rideau de verdure qui nous cache, nous pouvons nous reposer un instant et goûter l'eau du fleuve saint, pendant que nos montures se désaltèrent: partout on respire les parfums du laurier-rose qui abonde sur ces bords; et tout en attendant l'ennemi de pied ferme, il nous est permis de prendre quelque nourriture. Nous visitons en-

suite l'endroit où fut, dit-on, baptisé N. S. J. C., et nous terminons notre journée par un campement très-pittoresque auprès d'une vieille tour environnée d'oliviers et de figuiers, non loin de l'emplacement où l'on suppose qu'était Jéricho; des Arabes qui viennent de tuer un chacal viennent nous en offrir la peau; nous préférons leur acheter des poules pour notre dîner. Nos cavaliers d'escorte qui nous avaient lâchement quittés lorsqu'ils croyaient au danger, reviennent à notre camp pour nous demander à manger.

Le 17. La pluie nous force à nous abriter dans l'église du Saint-Suaire. Quelques ruines parsèment la route; un ancien aqueduc et de vieux châteaux qui ont perdu leurs noms; l'église maronite où l'on montre le tombeau de Joseph et de sa mère dans une grotte, nous intéresse par son escalier pittoresque, et nous concluons de toutes nos visites aux saints lieux qu'au temps des événements bibliques les grottes étaient en faveur, puisque partout on nous raconte de bonne foi que les scènes de l'histoire sacrée se sont passées sous terre.

XXI.

Sommaire. — Visite au consul anglais. — L'évêque anglican. — Adieux aux pères de Jérusalem. — Dernière visite au saint sépulcre. — Le portrait du roi des Français. — Kan de Biaré. — Naplouse. — Caravane d'Arméniens. — Les Samaritains. La plaine d'Esdrelon. — Le mont Thabor. — Djenin. — Les abords de Nazareth. — Bataille de Nazareth, de Cana et du mont Thabor. — Couvent de Nazareth. — Les Franciscains. — Le monastère. — Belle pensée d'un moine. — L'église. — Boutique de saint Joseph. — Table de la cène. — Colonne miraculeuse. — Fontaine. — Samaritaine. — Femmes maronites. — Saint-Jean-d'Acre. — Couvent d'Acre. — La ville. — Jardin d'Abdallah Pacha. — Aqueduc de Djezar. — MM. Barizoni et Fiorentino, officiers égyptiens. — La Bastonnade. — Citadelle. — Galériens. — Le gouverneur au bagne. — Délits. — Tortures. — Supplices divers. — Tempête. — Les oreilles phosphorescentes des mulets. — M. Catafago fils. — Retour et chants au bord de la mer. — Le général Soliman-Pacha; sa maison; son humeur. — Dîner chez Hassan-Capitan. — Tente d'un général en campagne. — Sour et Seida. — Tyr et Sidon. — L'émir Bechir.

De retour à Jérusalem, nous visitons la citadelle devant laquelle un factionnaire égyptien monte la garde, armé d'un fusil à bayonnette flamboyante.

Le 18, courses et épreuves du daguerréotype nous passons la soirée chez le consul anglais.

Le représentant de l'Angleterre vient avec sa femme nous rendre la visite que nous lui avons faite; leur politesse nous charme à défaut de l'urbanité des Français qui n'ont point encore ici de représentant. Cet honnête fonctionnaire a été le

précurseur de l'évêque anglican qui eut plus tard fort peu de succès à Jérusalem, comme on a pu l'apprendre par quelques journaux. Il était parti de Londres avec sa femme et ses six enfants aux frais de son gouvernement. Arrivé à la ville sainte, il cherche une église, un auditoire, des fidèles; et sur ses pas une population ébahie s'écrie en le voyant : uno vescovo! un évêque!!! Puis à la vue de la femme : oh oh! una vescova! une évêchesse! et lorsque les petits ont apparu à leur tour, la foule pousse une exclamation suivie d'un fou rire : santissima Maria! vescovini! sainte Marie, des évêchons! Le bon évêque goûte peu ce genre d'enthousiasme, néanmoins il se persuade que le spectacle de ses vertus privées et publiques lui fera rendre toutes sortes d'hommages. Hélas, il entend, au sortir de sa maison, des impertinents qui, pour exploiter le préjugé du lieu, l'accablent des plus grossières injures, lui disant : *fils de Juif, retire-toi!* et, en effet, une publication répand le bruit parmi les habitants de la Palestine que l'Anglican est un Polonais descendant direct d'un Juif converti. Ce motif seul suffisait pour rendre l'œuvre de monseigneur difficile : pourtant plein de confiance dans sa mission, il invoque le secours de son éloquence; il prêche par monts et par vaux; les musulmans lui crient : Parlez turc; le saint homme en ignore les premiers éléments; parlez quelque langue d'Orient! il n'en sait pas davantage; parlez grec! il l'ignore; parlate italiano! lui crie un plaisant : sur quoi monseigneur de se mettre à parler hébreu; et le public, imaginant qu'il raille, lui jette force pierres.

Le 19, les pères latins nous apportent un livre passablement usé et sale où l'on nous prie instamment d'inscrire nos noms ou quelque pensée à l'instar des poëtes. Cet album, sur lequel des célébrités ont jeté l'éclat de leurs noms parmi les noms généralement obscurs des pèlerins ou du simple vulgaire, reçoit la signature de M. Horace Vernet et celle de ses deux compagnons. Brigandet, qui veut rapporter en France un témoignage certain de son pèlerinage aux saints lieux, imagine de se faire marquer au bras, d'un cœur enflammé tracé à la poudre portant la date de son séjour à Jérusalem; un marchand de chapelets se charge de cette opération pour quelques paras.

Le 20, nous prenons congé de nos bons hôtes qui apportent à M. Vernet, au nom du révérendissime, le diplôme de chevalier du Saint-Sépulcre. Une petite somme est remise entre leurs mains en notre nom comme témoignage de reconnaissance pour leur bienveillant accueil. Ils l'acceptent à titre d'aumône pour être distribuée aux malheureux qu'ils ne cessent de secourir par tous les moyens possibles. Nous visitons encore une fois le saint temple du sépulcre où nous cherchons en vain quelque bon tableau; il n'en existe aucun de supportable; on n'y voit que d'indignes croûtes dont la fumée des torches et des cierges a enlevé presque toute apparence de couleur. Le père procureur nous montre comme un chef-d'œuvre un grand portrait du roi des Français, offrande officielle qui n'est autre qu'une copie d'écolier émanée de la direction des Beaux-Arts de Paris. On est surpris de trouver dans ce lieu l'ombre pâle du

tableau de Gérard; cet uniforme de garde national, tout respectable qu'il est, fait dans le saint lieu la plus triste figure; aussi les moines ont-ils eu soin de l'accrocher très-haut dans une des galeries supérieures qui domine la rotonde. Il est surprenant que parmi les nombreux artistes qui ont visité Jérusalem, aucun d'eux n'ait eu l'idée d'offrir aux religieux une seule œuvre digne d'un lieu aussi justement célèbre, et qui sera toujours un monument du plus haut intérêt. — A trois heures de l'après-midi, nous partons pour Saint-Jean-d'Acre; arrivés kan an de Biaré, nous y passons la nuit au milieu des ruines d'un vieux château, sous des voûtes élevées en arceaux qui se perdent et se multiplient en longs souterrains. L'imagination les peuplerait volontiers de chauves-souris ou de chouettes pour ne pas dire de brigands. Ce lieu est désert; nos mules et nos chevaux y entrent par la force de l'habitude; la lune, qui se montre par une grande arcade en ogive au-dessus d'un mur défoncé, prend soin de nous indiquer un emplacement commode pour établir notre domicile; nos montures, qui lèchent les pierres en attendant leur picotin; le feu qui s'allume sous le fourneau de Méhémet, et les voix des moucres qui s'injurient en déchargeant les ustensiles du ménage, animent cette scène en nous rappelant le beau talent de Cicéri. On dîne, on fume et l'on s'endort au bruit des grelots et des sonnettes que les mulets promènent dans tous les recoins du lieu.

Le 21, de bonne heure, en route pour Naplouse; le pays pierreux ne nous présente aucun site pittoresque; près de la ville, les monticules devien-

nent montagnes, les coteaux se boisent d'oliviers et de figuiers. Le lieu du sacrifice d'Abraham s'élève sur la gauche enveloppé de brumes matinales; nous buvons l'eau du puits des enfants d'Abraham, et traversant des jardins humectés par l'haleine de la rosée et luxuriants de verdure, bientôt nous apercevons les créneaux des fortifications antiques. Cete ville samaritaine est située entre Ebal et Gerizim (1) et s'appuie sur la montagne *bénie*, elle est renommée par l'abondance de ses eaux. C'est là aussi qu'Abraham établit son premier camp et ses troupeaux. Le gouverneur de la ville nous fait loger dans son sérail ou divan, que nous préférons infiniment au kan ruiné qu'on nous offre d'abord.

Le 22, en traversant des montagnes voisines, nous voyons au loin serpenter, sur leurs crêtes, la découpure animée d'une caravane tout entière d'Arméniens qui se rendent à Bethléem pour la fête de la Nativité. Des cavaliers des deux sexes, montés sur des mules, composent ce long ruban: bientôt nous le distinguons mieux. De vénérables vieillards, montés sur des ânes, lisent en cheminant quelques livres de dévotion; leurs têtes vénérables son enveloppés de draperies souples qui encadrent leur barbe et donnent à leur physionomie une sévérité monumentale; des esclaves guident les pas de leurs montures. Plus loin, des mulets chargés de grands palanquins en bois, fer-

(1) Samarie est le plus ancien schisme de la religion de Dieu. La séparation de Roboam d'avec Jéroboam est le plus ancien de tous les schismes vivants; les quaraïms sont postérieurs à la nativité.

més à moitié par des rideaux de couleur, que le vent entr'ouvre; laissent voir en passant des femmes endormies sur des coussins, d'autres allaitant leurs enfants; quelques-uns, nonchalamment couchées sur le dos, semblent prendre plaisir à voir passer les nuages, bercées sur de moelleux coussins. Quelques vieilles renfrognées, couvertes de voiles salis par la poussière de la route, fument paisiblement le narghileh à tube de roseau tatoué de rouge, qu'elles fixent sur le pommeau de la selle; on en voit qui, pour tuer le temps, s'amusent à mâcher la gomme odorante du bétel, et le mouvement de leur mâchoire a l'apparence grimaçante d'un tic insupportable à voir. Il serait difficile de retracer ici la variété des costumes, la richesse de leur couleur et l'harmonie du mouvement incessant de ce panorama humain, déroulant devant nous plus de cinq cents visages, la plupart assez blancs, et parmi lesquels brillent ceux des femmes; puis le ciel reste nu et vide; les dernières figures se perdent en ondulant encore dans les sentiers où nous les suivons avec bonheur jusqu'à la dernière. A Djenin, nous sommes assaillis la nuit par des bandes organisées d'insectes, que nous appellerons cutambules; nos armes ne les ont point effrayés. C'est un avertissement du ciel contre toute intention ultérieure de profiter de l'hospitalité des paysans.

Le 23, malgré les cloches qui ont parsemé nos épidermes de rugosités volcaniques, il nous reste assez de courage pour nous lancer audacieusement dans la célèbre plaine d'Esdrelon, traverser les nuages qui la couvrent par place, et nous arrêter

quelque temps aux pieds du mont Thabor (1). Fatigués néanmoins d'une route fastidieuse dans la terre mouillée, nous faisons halte à cet illustre champ de bataille; mon cheval en profite pour s'échapper au grand galop dans les champs, nous perdons une grande heure à courir après lui sans pouvoir l'atteindre. Plus tard : les chemins ne sont plus de terre mouillée, mais bien de rochers aigus, concassés, fissurés, glissants, qu'on prendrait parfois pour des démolitions de monuments; nous chevauchons on ne sait où; c'est alors qu'on serait heureux de posséder le talent d'Auriol pour marcher sur des goulots de bouteilles; nos montures ont le pied assez sûr, mais elles se fatiguent et ralentissent prodigieusement la marche. Un ravin très-profond nous sépare de Nazareth; tout à coup, le mulet qui porte nos deux plus grosses malles, roule en ricochant du haut en bas, mais il se relève gaillardement et continue son chemin sans s'être fait aucun mal. Cela donne à réfléchir sur la manie de nos coursiers, qui choisissent de préférence le bord du sentier sans qu'il nous soit possible de les en faire dévier. Pendant une station nous prenons plaisir à lire la relation des combats de Nazareth et du mont Thabor.

COMBAT DE NAZARETH (Nessenet).

Cependant une armée nombreuse s'était mise en marche de Damas, elle passa le Jourdain le

(1) Le mont Thabor, appelé par les Grecs Itabyrius, et en arabe Tor, d'où la vue s'étend jusqu'à la Méditerranée d'un côté, et de l'autre jus-

17 floréal; l'avant-garde se battit toute la journée du 19 contre le général Junot, qui, avec cinq cents hommes des 2e et 19e demi-brigades, la mit en déroute, lui prit cinq drapeaux et couvrit le champ de bataille de morts. Combat célèbre, et qui fait honneur au sang-froid des Français.

Le combat de Cana (Kanah) suivit de près celui de Nazareth. Le 20, Kléber partit du camp d'Acre, marcha à l'ennemi et le rencontra près du village de Cana. Il se forma en deux carrés. Après s'être canonnés et fusillés une partie de la journée, chacun rentra dans son camp.

BATAILLE DU MONT THABOR.

Le 22, l'ennemi déborda la droite du général Kléber, et se porta dans la plaine d'Esdrelon (la plus grande de toute la Syrie) pour se joindre aux Naplousains. Kléber se porta entre le Jourdain et l'ennemi, tourna le mont Thabor et marcha toute la nuit du 26 au 27 pour attaquer de nuit. Il n'arriva en présence de l'ennemi qu'au jour, forma sa division en bataillon carré; une nuée d'ennemis l'investit de tous côtés; il essuya toute la journée des charges de cavalerie, qui toutes furent repoussées avec la plus grande bravoure.

La division Bon était partie le 25 à midi du camp d'Acre et se trouva le 27, à neuf heures du

qu'au lac de Tybériade, la tradition y place la transfiguration de N. S. J. C. Son sommet est couronné de ruines d'une ancienne cité et forteresse décrites par Josèphe. Les moines de Nazareth viennent y célébrer le service divin à l'époque de la transfiguration, dans une chapelle spéciale, seul édifice moderne qui s'y trouve.

matin sur les derrières de l'ennemi qui occupait un immense champ de bataille. Jamais nous n'avions vu tant de cavalerie caracoler, charger, se mouvoir dans tous les sens. On ne se montra point; notre cavalerie enleva le camp ennemi qui était à deux heures du champ de bataille; on prit plus de 400 chameaux et tous les bagages, spécialement ceux des mamelucks. Les généraux Vial et Rampon, à la tête de leurs troupes formées en bataillons carrés, marchèrent dans différentes directions, de manière à former avec la division Kléber les trois angles d'un triangle équilatéral de 2,000 toises de côté: l'ennemi au centre. Arrivés à la portée du canon, ils se démasquèrent, l'épouvante se mit dans les rangs ennemis: en un clin d'œil cette nuée de cavaliers s'écoula en désordre et gagna le Jourdain; l'infanterie gagna les hauteurs, la nuit les sauva.

Le lendemain Bonaparte fit brûler les villages de Djenin, Nourés, Oualar, pour punir les Naplousains, et le général Kléber poursuivit l'ennemi jusqu'au Jourdain.

La situation de Nazareth est moins intéressante que celle de Bethléem; son apparence est celle d'un village assez propre, entouré de jardins qui lui donnent de la fraîcheur. Son monastère bien bâti se dessine carrément à côté d'un palmier frère de celui de Saint-Saba; c'est un des mieux tenus de toute la Syrie. Son église est construite sur l'emplacement de la maison de Joseph et de Marie, où J. C. avait passé son enfance. Nous arrivons un peu tard; néanmoins, comme nous sommes

décidés à partir le lendemain de bon matin, le père gardien nous en fait visiter l'intérieur à la clarté d'un cierge. On descend par un escalier d'une quinzaine de marches jusqu'aux restes de la chapelle bâtie par l'impératrice Hélène. Au rez-de-chaussée se voient plusieurs grottes égrillées par les doigts des visiteurs avides de précieuses reliques; la plus remarquable est celle qu'habitait la Vierge; on y remarque une colonne brisée dont il ne reste plus que la partie supérieure suspendue en l'air et à laquelle les dévots attribuent des vertus particulières. Le maître-autel est élevé de 20 pieds environ au-dessus du pavé et enchâssé entre deux escaliers latéraux d'un effet très-pittoresque. On nous montre aussi un bâtiment construit sur le lieu de la boutique de Joseph, et la table, ou plutôt le bloc badigeonné au lait de chaux, où le Christ a, dit-on, institué la sainte cène; telles sont, en résumé, les curiosités locales; ajoutez-y quelques échoppes misérables éparpillées dans une longue rue tournante, sur un sol *inégal*; et vous avez une idée suffisante d'un lieu si célèbre; on y vend des objets d'habillements pour les paysans, du tabac et des équipements de chevaux en cuir de couleur brodés de coquillages. Néanmoins, ce n'est pas sans regret que nous quittons nos hôtes du couvent pour continuer la vie errante. Ces bons solitaires sont heureux des visites qu'on leur fait; ils semblent prendre quelque plaisir à entendre parler cette langue de la patrie déguisée en mauvais italien du Levant. Leur isolement est souvent tel qu'ils ignorent si leurs parents existent encore ou s'il reste dans leur pays un seul

ami qui se souvienne d'eux. Un de ces moines, en nous servant à souper et écoutant le récit de nos excursions, paraît y prendre un véritable intérêt; il est gros et très-laid, néanmoins, son œil petillant et presque caché sous l'embonpoint de ses joues ne manque pas d'un certain feu intellectuel qu'on imaginerait volontiers dans le type d'un Ésope. Son air de bonté fait oublier la difformité de ses traits; souvent il nous verse à boire du vin fabriqué sur les lieux; il porte même des santés en l'honneur de nos pérégrinations futures, et il ajoute en soupirant cette belle pensée émanée d'un cœur pur; qui pourrait terminer avantageusement sous forme de conclusion toute relation de voyage: *C'est un grand bonheur de connaître le monde et un grand malheur de connaître les hommes.*

Le 24, à une heure, nous sommes à Chafa-Amhr. Au milieu d'un paysage d'oliviers embelli d'un riche fond de montagnes se perdant en nuances d'un rose azuré, s'élève une jolie fontaine carrée où l'on monte par un escalier de pierre sur une terrasse contenant plusieurs réservoirs qu'on emplit au moyen d'une roue tournée par un très-vieux aveugle; une vingtaine de jeunes filles y montent portant des vases élégants sur le poing et dans leurs bras; chacune est coiffée d'un voile dont les moins jolies ont soin de se cacher la figure; de petites pièces d'or et d'argent, enfilées dans un fil de soie, embellissent singulièrement leurs physionomies; tour à tour le vieux marchand d'eau perçoit le tribut de leurs aumônes.

Au bas de cette construction est une voûte profonde aux parois verdies, projetée au-dessus d'un

bassin rempli d'eau stagnante, miroir liquide ridé par les cercles concentriques des larmes de cristal que tamise, la mousse humide; à côté, d'autres auges contiguës servent d'abreuvoirs aux bestiaux. Des soldats arabes, montés sur de magnifiques chevaux, arrivent en galopant et les font boire à longs traits. Les jeunes filles causent et sourient aux cavaliers en se dérobant coquettement à leurs yeux par le jeu affecté de leurs voiles. Ces militaires se livrent alors à toutes sortes d'exercices équestres (1); l'émulation est en jeu; les juments écument et tourbillonnent, se mêlent, se poursuivent et excitent l'admiration de tous. Le ciel bleu, des gazons verts, une eau limpide, un groupe nombreux de jeunes filles sur une construction vermoulue, un vieux aveugle et des chevaux qui hennissent, voilà des éléments précieux pour l'art; c'est un tableau tout fait. Un beau Syrien, descendu de son coursier qu'il tient par la bride, s'approche d'une de ces beautés maronites et lui demande à boire; délicieux motif pour l'entrevue d'Éliezer et de Rebecca! Le village fortifié se dessine à l'horizon au-dessus d'une colline qu'il semble coiffer d'une couronne murale.

Peu d'instants avant d'arriver à Saint-Jean-

(1) L'art de monter à cheval fut connu des Israélites sous Salomon. Ce prince entretenait quarante mille chevaux qu'il avait fait venir d'Égypte. Mais cet exemple ne fut imité par les peuples voisins que dans des temps postérieurs. La plus ancienne époque de l'équitation, en Chaldée, ne remonte pas plus haut que le règne d'Ézéchias, roi de Juda; du moins, ce n'est qu'en ce temps-là qu'il est parlé dans l'Écriture de la cavalerie assyrienne, et longtemps après, dans l'histoire, on voit les Perses donner des maîtres d'équitation aux enfants des rois dès l'âge de sept ans jusqu'à quatorze.

d'Acre, le ciel, qui s'est couvert tout d'un coup, semble nous menacer d'un orage épouvantable, mais il n'en est rien, la main de Dieu soutient les nuages au-dessus de nous; elle vient de tracer un arc-en-ciel admirablement nuancé, puis un autre plus loin et plus vivement accusé que le premier, monuments aériens de triomphe bien dignes du passage d'un grand peintre.

A peu de distance de l'emplacement où s'élevait autrefois Sidon la plus vieille des cités phéniciennes et Tyr la reine des mers; au pied du mont Carmel, à l'entrée d'un petit golfe où viennent s'abriter les bâtiments qui font le commerce sur les côtes de Syrie, est bâtie Saint-Jean-d'Acre (Acca), chef-lieu du pachalic de ce nom. Une chaîne de rochers hauts et escarpés sur laquelle elle est assise, présente aux flots de la Méditerranée une barrière *insurmontable* et lui donne au premier abord un aspect redoutable de force et de puissance. Il suffit d'un coup d'œil pour juger que cette ville avec ses débris de toutes les époques, compte dans son histoire plus d'un souvenir de guerre. Ses fortifications récemment relevées par notre habile patriote Soliman-Pacha, attesteraient au *besoin* que naguère encore un assaut non moins terrible que celui des croisés et de Napoléon a dû être livré, si les boulets et les bombes à demi enterrés dans la plaine laissaient quelque doute à cet égard.

Dans les courts instants de trêve laissés par le choléra, le typhus, la peste, les tremblements de terre et les autres fléaux qui désolent alternativement ce malheureux pays, les habitants relèvent

leurs remparts; mais personne ne songe à réparer les monuments qui faisaient la gloire de Saint-Jean-d'Acre, pas plus qu'à défricher le sol où croissent en liberté l'épine et le chardon. Le beau cloître à double portique, longtemps propriété des négociants français, et qui faisait l'admiration des voyageurs par ses élégantes proportions et la hardiesse de ses ogives, est presque entièrement détruit. Quelques pieux moines ont cherché un asile dans ses décombres; c'est chez eux que nous descendons; cette précaire demeure, à laquelle ils donnent le nom de couvent, est envahie momentanément par un détachement d'infanterie égyptienne.

Au milieu d'un amas de maisons à demi ruinées s'élance une blanche mosquée avec son dôme de plomb et son long minaret de briques. Elle est entourée d'un portique à ogives reposant sur des colonnes de marbre. Au centre de l'enceinte quadrilatère, formée par cette galerie, on voit une fontaine jaillissante destinée aux ablutions des fidèles, et ombragée de palmiers et de cyprès. Sous de nombreux petits dômes, symétriquement disposés, sont ménagées les cellules des derviches. L'entrée de ce sanctuaire est interdite aux chrétiens; cependant, là comme partout ailleurs, un bacchich est la clef de toutes les consciences et de toutes les portes. L'intérieur de l'édifice est très-riche d'ornements incrustés de plusieurs couleurs. C'est là qu'Achmet-Pacha, si célèbre par ses cruautés, auxquelles il doit le surnom de djezzar (boucher), et dont la longue vie de crimes eut une fin si paisible, se prosternait chaque soir avec les

démonstrations bruyantes d'une ferveur ascétique. Le couvent de Saint-Jean-d'Acre, où nous sommes reçus, est le seul logement praticable pour un étranger. Les deux ou trois pauvres moines, qui rôdent dans leurs immenses couloirs d'un air abattu, sont bien aise de recevoir des voyageurs, dont l'arrivée fait diversion avec leur triste vie. Nos cellules avoisinent celles de deux Européens au service du pacha, qui sont venus avec le détachement; le premier est un jeune officier instructeur napolitain, du nom de Fiorentino, et le second est le docteur Barizoni, attaché également à l'armée égyptienne : ces deux messieurs veulent bien nous faire voir la ville et les environs. Nous visitons les jardins d'Abdallah-Pacha, situés dans la plaine, à l'extrémité de l'aqueduc de Djezzar. De retour pour dîner, pendant que nous prenons l'air sur une terrasse du monastère, nous voyons les soldats s'aligner dans la cour, et les officiers se réunir; une natte en jonc est étendue par terre; un homme, vêtu de l'uniforme militaire, mais sans armes, est amené par deux fantassins du régiment. La tristesse résignée est peinte sur sa physionomie; il va subir la bastonnade, pour avoir volé une bagatelle dans la boutique d'un marchand du bazar. On l'étend sur la natte, afin de ne pas salir son habit; le colonel frappe le premier, viennent ensuite les officiers; le patient compte les coups de courbachs lui-même, et, en dernier lieu, deux de ses camarades, munis chacun de l'instrument propre au supplice, prennent place de chaque côté du condamné; sa voix, affaiblie par la douleur, prononce néanmoins encore les

nombres fatals; on voit alors bientôt le pantalon du malheureux se tacher de sang. Les *bâtonneurs* se lassent, deux autres les relèvent; mais il nous est impossible d'assister plus longtemps à cette scène d'odieuse barbarie! Les cris déchirants de l'homme qui souffre remplissent toujours l'âme d'une invincible angoisse, quelle que soit la cause de la punition; triste législation que celle qui ne connaît d'autre moyen de moraliser la société que la courbach?

Le 25 au matin, nous rencontrons le soldat battu la veille; il était libre, et se promenait par la ville, malgré les douloureuses lacérations dont son corps devait porter les traces; sa marche était lente et son visage pâle; il eût néanmoins été difficile de se douter de la peine qu'il avait subi, à son aspect d'apathique indifférence. Un cavass ou janissaire nous est donné par le moudir (préfet-commandant de la place), pour nous conduire à la forteresse, qu'on avait garnie de batteries nouvelles. Plusieurs compagnies d'infanterie égyptienne y sont casernées. Dans cette citadelle sont aussi renfermés les galériens, qu'on emploie à des travaux d'utilité publique. Parmi quelques-uns de ces malheureux, nous remarquons un musulman vêtu avec un certain luxe, et dont la physionomie distinguée et les mains blanches ornées de bagues contrastent singulièrement avec la tenue ignoble de son compagnon de chaîne, qui lui porte officieusement une riche pipe. Khalil s'arrête pour le saluer, reconnaissant en lui le gouverneur d'une petite ville voisine, détenu au bagne comme coupable du délit de concussion. A

la porte de la ville, pendant que nous écoutons l'harmonieuse musique des flots qui viennent tomber à nos pieds sur la plage, un peloton d'infanterie nous présente une scène nouvelle. Un demi-douzaine de réfractaires turcs, juifs et chrétiens marchent devant la force armée, composée de trois ou quatre soldats de treize à quinze ans, le dos courbé sous le poids du mousquet. De larges tablettes de bois, échancrées en deux endroits, laissent dans leur rapprochement un étroit espace pour le cou et les mains des coupables, et forment une espèce de carcan mobile, qui les empêche de voir leurs pieds en marchant. On est frappé de la variété d'inventions dont les musulmans font preuve dans les tortures, les supplices, ou les punitions civiles et militaires; il y aurait un volume assez curieux à composer sur ce sujet; mais notre bon lecteur sera sans doute heureux de ne point apprendre, dans cette petite relation du moins, à quel point l'esprit de l'homme est ingénieux dans le mal; la description seule du cercle de fer qu'on adapte au crâne des accusés, pour obtenir des aveux en insérant entre le cercle et le front du patient des pierres en coin, qu'on introduit avec un marteau, et celle du collier à pointes acérées fait pour empêcher les torturés de dormir, en les forçant à passer plusieurs jours et plusieurs nuits debout jusqu'à la révélation d'une vérité ou d'un mensonge ne donnent qu'une très-faible idée des horribles moyens que le génie de la férocité a suggéré aux hommes qui se sont fait un fantôme de la justice. On n'a pu, d'ailleurs, oublier les comptes rendus qui ensanglantaient les

colonnes de nos journaux lors de l'affaire célèbre du père Thomas.

Quatre jours passés dans cette ville sont employés en excursions rendues assez monotones par la pluie qui nous sert d'escorte. — Le 29, jour fixé pour notre départ, le mauvais temps se maintient, ce qui n'empêche pas MM. Fiorentino et Barizoni de nous faire la conduite; la pluie redouble et nous fouette la figure de gouttes froides qui glacent le corps et l'esprit. Nos aimables cicerone, avec lesquels l'ouragan nous prive de nous entretenir, cèdent enfin à nos instances et retournent au quartier. La route jusqu'à Tyr est détestable, et paraîtrait probablement plus pittoresque sans les torrents qui nous inondent, ceux que nous sommes forcés de traverser et la mauvaise humeur qui nous ferme la bouche. La journée entière est empreinte du deuil de la terre et du ciel; le soleil ne daigne même pas nous favoriser d'un seul de ses rayons bien-aimés. Nous côtoyons toujours le bord de la mer qui mugit avec fureur; à la nuit, sa voix semble prendre plus de force; les ténèbres nous enveloppent de tout côté et nos chevaux se suivent au bruit de leurs pas; l'écume phosphorescente des flots trace par moments de longs serpents de feu, qui s'éteignent et se reforment plus loin comme des éclairs. Nous sommes trempés jusqu'à la moelle des os, et le vent souffle avec un telle violence, qu'il faut crier pour se faire entendre; les oreilles de nos montures, surmontées d'étincelles électriques, forment devant nous, par leur mouvement inquiet des au-

réoles fantastiques, et sont les seuls fanaux qui nous guident.

Un de nos muletiers a disparu derrière nous sans que nous puissions savoir ce qu'il est devenu; il est à croire que le malheureux aura été victime de quelque guet-apens dressé par les métualis contre les musulmaes. Ces fanatiques abondent aux environs de Saint-Jean-d'Acre, et sont perpétuellement en guerre avec les mahométans. Leur chef, habitant de la montagne, a mis à prix les têtes des musulmans et des chrétiens, continuellement en butte à leur haine la plus acharnée. Sectateurs d'Ali, auquel ils prétendent que Mahomet a volé sa doctrine, ils parcourent le pays et le couvrent de carnage; un certain nombre de têtes coupées aux Turcs et aux chrétiens leur assure la faveur divine et des récompenses considérables de la part de leur émir. Nous doublons le cap Blanc sans accident, malgré la difficulté des chemins. La porte du château de Sour ou Tyr est fermée; il nous faut attendre longtemps que le portier veuille bien nous l'ouvrir. Nos chevaux et nos mules nagent dans la boue des rues, et arrivés près de la demeure de l'agent consulaire anglais, ils entrent eux-mêmes jusqu'au ventre dans le bassin du port, seul chemin praticable pour y atteindre; heureusement quelqu'un a trouvé une lanterne, dont la lueur protectrice nous empêche de nous engager trop avant et de donner dans les écueils. Le brave Franc, qui représente ici la puissance anglaise, nous offre une hospitalité toute chrétienne; nous allume un feu d'enfer, que nous nourons bientôt d'un nuage de vapeur

exhalé de nos habits transpercés d'eau comme des éponges. Après la dessication générale, notre hôte s'empresse de nous offrir la plus belle place de sa demeure dans un divan rempli de beaux tapis et de coussins moelleux, où le sommeil ne tarde point à nous procurer la paix et les beaux rêves que les inquiétudes et les fatigues de la route nous faisaient si ardemment désirer.

Nous partageons le divan avec deux jeunes touristes anglais, MM. *Milford* et Austen Leyard, arrivant d'Asie mineure et se rendant aux Indes par la Perse. Nous sommes obligés de demeurer à Sour à cause du mauvais temps; nous profitons de ce retard pour visiter ce lieu si célèbre par son antique pourpre.

Les Phéniciens eurent plusieurs grandes villes opulentes. Tyr, la plus célèbre, ne paraît pas avoir occupé un espace bien considérable relativement au nombre de ses habitants; aussi ses maisons étaient très-élevées, selon Strabon; ce qui l'exposa plus d'une fois à périr par les tremblements de terre. On croit qu'elle subsistait avant Josué, et faisait partie de la tribu d'Azer. On croit que les Phéniciens n'employaient presque pas de pierres dans leurs constructions, mais du bois dont le Liban produisait une grande quantité. Hérodote parle d'un temple d'Hercule à Tyr, comme d'un superbe ouvrage. Hiram, roi de Tyr et de Sidon, éleva des temples magnifiques à Astarté, et joignit à la ville de Tyr une île voisine par un mole longtemps célèbre. C'est à des artistes phéniciens que fut confié, par Salomon, la construction du temple de Jérusalem. Il ne

reste à Tyr que très-peu de débris antiques : un aqueduc au-dessous de la ville et des tronçons de colonnes de marbre précieux qui servent aujourd'hui de seuil aux plus misérables habitations. L'année 1839 se termine ainsi tristement par une journée orageuse qu'aucun de nous ne regrette. Le lendemain, 1er janvier 1840, les trois compagnons s'embrassent, et échangent mutuellement leurs meilleurs vœux de bonne année en songeant aux amis et parents qui font à cette heure mille souhaits pour les absents.

Le 2, malgré la pluie, nous continuons notre route, rassurés contre les métualis qui promettaient d'égorger tous les habitants de Sour; les menaces de l'agent consulaire d'avertir Ibrâhim-Pacha des meurtres qui se commettent journellement par leurs mains ont apaisé les fureurs de ces forcenés. Le chemin d'Acre à Beyrouth est devenu plus sûr, la présence de l'émir Bechir y contribue. Ce dernier, quoique chrétien, est le plus puissant prince du pays, après Scherif-Pacha. Néanmoins, Mahmoud-Abdel-Adi, moudir d'Acre, peut lever quarante mille hommes armée qui dépasserait celle de Scherif-Pacha, et l'émir Bechir n'en peut lever que 30,000.

Le 3, les torrents sont gros et nous retardent encore par les détours qu'ils nous obligent de prendre pour trouver un gué. Nous mettons néanmoins pied à terre à Seïda ou Sidon, qui sert de limite à la tribu d'Azer. Cette ville moderne a de loin une très-belle apparence, de vénérables murailles, les masses d'arbres et de jardins qui les environnent réjouissent l'œil, après de longues

heures de marche sur des plages aplaties, ayant la mer à gauche et une chaîne de montagne peu élevée à droite. Le général Soliman-Pacha, qui réside momentanément à Seïda, est pour nous un hôte inappréciable à cause des prévenances infinies qu'il ne cesse d'avoir pour tous. Chez lui, le temps se passe rapide comme l'éclair; il sait le remplir d'occupations si variées, de promenades et surtout de conversations anecdotiques si spirituelles! C'est le meilleur homme du monde, avec lequel chacun se sent à l'aise. Il nous montre les plans de la bataille de Nezib et l'uniforme écarlate brodé d'or qu'il portait ce jour-là; ses aides de camp sont tous des Français, à l'exception d'Aly-Bey, petit-fils de Méhémet-Ali, qui commence déjà à parler un peu notre langue. Le général habite une petite maison dont les fenêtres donnent sur la mer, et qui fut occupée par l'empereur lors de l'expédition d'Égypte. Le divan même, où l'on fait le kief après le repas, est encore orné d'une tenture en papier peint, couverte d'N et d'attributs militaires; deux bibliothèques surmontées de vases chinois, les mêmes qu'à cette époque, figurent de chaque côté de la pièce; un trophée d'étendards et d'armes prises sur Hafiz-Pacha à la bataille de Nezib, ajoute à l'ensemble de cet appartement un intérêt d'actualité. Nous logeons au couvent qui est un des meilleurs pour les voyageurs, et le reste de nos journées s'écoule chez notre brave compatriote; M. Horace Vernet, avant un de nos déjeuners, fait son portrait à l'huile, tandis que j'essaye de dessiner celui de ses deux filles et du petit Scander-Bey,

le plus joli enfant qu'on puisse voir. Notre hôte est émerveillé du rapide et admirable talent du maître, et semble satisfait aussi du petit groupe que je suis heureux de pouvoir lui offrir. En récompense, il nous donne des lettres de Paris, qui viennent de lui arriver par le courrier; c'est le plus grand plaisir qu'il puisse nous faire en ce moment. Après la lecture des nouvelles de France, une promenade dans les environs est proposée; le pacha donne ordre de seller ses montures, qu'il veut bien mettre à notre disposition. Hassan-Capitan vient, sur ces entrefaites, lui faire visite, et son excellence notre compatriote s'invite elle-même à dîner chez ce musulman, suivant l'usage reçu; elle lui annonce qu'elle l'honorera aussi de notre présence et de celle de ses aides de camp, le docteur Gaillardot, son secrétaire, de Sélim-Effendi, Français, de Mahmoud-Bey, gouverneur de Beyrouth, qui, ayant fait partie de la mission égyptienne, s'exprime en très-bons termes, et d'un ancien camarade de régiment, M. Laurent, aussi notre compatriote. Le bon Turc ne paraît point étonné d'un si subit engagement, et dit qu'il sera flatté de recevoir tout ce monde.

Rendus à l'écurie du général, où de très-beaux mulets nous attendent; on nous montre, dans la cour du bâtiment, la tente prise par Soliman-Pacha sur Hafiz-Pacha à la bataille de Nézib. Elle est immense, en toile d'un vert clair, décorée d'ornements rouges découpés et brodés. C'est tout une habitation complète. Elle est dressée comme pendant une campagne; au centre est le divan, sorte de rotonde formée par un pan circu-

laire (parallèle à la paroi extérieure de la tente) qui figure un corridor de service et d'aérage, où des outres pleines d'eau se suspendent au frais pendant les chaleurs : derrière est un corps de logis, ou tente plus petite, attenant à la première, servant d'habitation aux femmes et aux domestiques; un compartiment spécial est destiné aux nécessités de la vie.

Nous rencontrons, chemin faisant, au bord de la mer, M. Catafago, *fils du consul d'Autriche*, un des plus riches propriétaires de ce pays; il monte un magnifique cheval blanc, qu'il se plaît à faire caracoler coquettement. Il se joint à nous pour dîner chez Hassan-Capitan, et si le recrutement des convives continue, il n'y a pas de raison pour que tous les habitants de Seïda ne viennent remplir la maison de notre amphytrion. MM. Horace Vernet et Sèves s'exercent au djerid. Le cheval du premier est un magnifique alezan, hommage du général, et qui fera l'admiration de tous les Parisiens par sa vigueur et la beauté parfaite de ses formes. Les orangers et les grenadiers en fleurs, les lauriers-roses et les tamarins embaument les chemins, qu'ils couvrent de leurs ombrages, partout des jardins délicieux embellis encore par les rayons d'un soleil longtemps attendu.

Nous voici à la porte d'Hassan-Capitan; des esclaves se chargent de ses montures, les babouches sont laissées à l'entrée; on prend place au festin, qui est déjà servi sur plusieurs grands plateaux de fer blanc; on s'accroupit autour d'eux; le général Sèves prend la première part, le maître

du logis reste debout derrière lui pour le servir, lui et les autres convives (il ne doit toucher aux mets qu'après que tout le monde en a goûté). Une quarantaine de plats assaisonnés alternativement, les uns de sucre, les autres de sel, apparaissent successivement; on ne fait guère que prendre une bouchée de chacun. Il y a des fourchettes pour ceux qui les aiment et d'excellent vin. Le général y fait honneur, ainsi que tout le reste de la bande. Hassan-Capitan, malgré ses scrupules religieux, cède à la tentation d'en boire, et se grise si bien, qu'il tombe sous la table. Cet incident allume la verve du pacha, qui entonne alors une kyrielle de ces bonnes vieilles chansons du troupier, qui ont toujours l'attrait de leur gaieté nationale; celle du forgeron est une des plus originales; son accompagnement se fait en frappant avec un verre sur la lame d'un couteau, imitant ainsi le battage du marteau sur l'enclume; le dernier couplet est plus vif, et se termine par la rupture de la lame au moyen d'un coup sec donné à propos. Le repas fini par des toast consécutifs et très-variés, nous regagnons joyeusement nos pénates, faisant retentir les bosquets et les plages des chants du Départ, de la Marseillaise, et d'une infinité d'autres réminiscences patriotiques.

XXII.

SOMMAIRE. — Repas chez Youssouf-Aga. — Coup de sabre d'Ibrahim-Pacha. — Les Damas. — Leur proportion. — Leur appréciation. — Adresse des Turcs. — Fabriques orientales et françaises. — Manière d'offrir le sabre. — Le consul Catafago; son costume; sa femme. — Départ pour Damas. — Villages du Liban. — Deir el Ahmar, etc. — Pénible journée dans la neige. — Prince déguenillé. — Ch. Burton est malade. — Descente du Liban. — Vue de Damas. — Vallée de Palmyre. — Le consul de France, M. Baudin. — Décoration intérieure du consulat. — Terrasses. — M. de Beaufort et de Siverac dévalisés. — Dîner chez Scherif-Pacha. — Exercice à feu de l'artillerie. — Les cochons pour l'amusement des chevaux. — *Bijoux* de femmes. — Le daguerréotype et les juives. — Costumes levantins. — Le pacha conducteur de la caravane de la Mecque. — Retour par la vallée de Baalbec. — Autre prince déguenillé. — Beau point de vue. — Lac de Tibériade. — Brutalité des percepteurs d'impôts. — Le Damour-Beyrouth. — Aly-Bey. — Repas offert au général. — Dernier jour en Syrie. — Embarquement. — Smyrne. — Bon accueil du commandant de Suin, à bord du *Santi-Petri*. — Souvenirs de famille. — Bals. — Fêtes. — Réceptions. — Puff de journal. — L'amiral Lazande. — Branlebas de combat. — Constantinople. — Le Bosphore. — Bal masqué de Turcs en dominos. — Rome. — Physionomie de l'Orient.

Il y a déjà quatre jours que nous sommes à Seïda et que la variabilité du temps met obstacle à notre départ pour Damas. Le général, à force d'instances et d'amabilité, nous retient encore; il parvient à nous mener dîner chez un Turc, Youssouf-Aga, où nous apprécions véritablement la cuisine orientale dans toute la pureté de son raffinement;

il donne des soufflets au domestique, qui paraît charmé de les recevoir et qui connaît sans doute le dire populaire, baiser la main qu'on ne peut couper. Les anecdotes de caserne se succèdent avec une incroyable rapidité. M. H. Vernet y riposte par un répertoire non moins abondant. L'esprit et la gaieté se dépensent à foison de part et d'autre. On en vient à parler coups de sabres et lames, et nous apprenons de la bouche même de Soliman qu'Ibrahim-Pacha abat, d'un seul coup de son damas, la tête et les pieds de devant d'un jeune buffle (1). Les plus belles lames doivent être larges, et leur longueur de la poignée à la pointe se mesure sur la distance du bout de l'oreille au poing, le bras demeurant près du corps sur la hanche; les meilleures trempes sont celles de Damas et du Khorassan. Si en pinçant la pointe avec l'ongle, l'acier rend un son cristallin, on est assuré de sa bonne qualité; le fil qu'on parvient à donner aux armes tranchantes est souvent tel, que les Turcs s'amusent à pourfendre des oreillers de plume qu'on leur jette, ou des fichus de soie, ils s'exercent dès leur jeunesse à couper un cheveu en l'air et à abattre des têtes d'animaux. L'usage du yatagan est différent, ainsi que celui du fliss ou flissa d'Afrique et du kandjar syrien. On ne sait pas bien monter les lames à Damas; c'est à Constantinople qu'on trouve les plus belles poignées et les plus riches fourreaux, pour toutes

(1) Godefroi de Bouillon, devant les émirs de Samarie, fit sauter, d'un coup de son épée, la tête d'un chameau, pour leur montrer sa force et son adresse.

espèces d'armes blanches. Les Persans excellent aussi dans cette branche d'industrie et surtout dans les incrustations de cuivre, d'argent, d'or ou de nacre et d'ivoire sur les bois de fusils et de pistolets sortis de leurs fabriques. Ils en couvrent aussi des coffrets en bois odorants. Nos armuriers français, auxquels il est bon de restituer la part de justice qu'on craint souvent de leur accorder, font aussi de très-brillantes montures où l'imitation des beaux modèles de l'Orient est parvenue au plus haut degré de perfection; nous pouvons en juger par un sabre que nous avons sous les yeux; il a été monté par Lepage, à Paris; le fourreau et la poignée, admirablement ciselés, sont très-remarquables. Les armes sont un sujet de conversation aussi fréquent parmi les Orientaux que les bijoux et les modes pour les dames levantines. Les Turcs ont un talent particulier pour amener leurs discours sur ce point qui stimule puissamment leur vantié. Souvent vous les voyez sortir du fourreau leurs sabres au milieu d'un repas et se le passer mutuellement à travers la table. Ils déploient une grâce extrême dans la manière de présenter cette arme à l'examen d'un amateur; ils font pivoter la poignée dans la main de manière à ramener la lame sous le bras en n'offrant que la poignée au curieux, ils courbent alors la tête et saluent de la main, exprimant par là l'entier sacrifice de leur personne (leur tête vous appartient).

Le 8, en arrivant chez notre hôte, M. Vernet trouve une délicieuse petite lame de sabre et une giberne en velours cramoisi, brodée d'or et de

perles par les mains de la femme du général (1). Ces marques de souvenir sont d'autant plus agréables à notre illustre compagnon de voyage, qu'elles sont destinées à son délicieux petit-fils. Nous sommes présentés à M. Catafago, père du jeune cavalier que nous avions rencontré la veille. Autrefois vice-consul de France à Saint-Jean-d'Acre, rendu célèbre et puissant par son commerce et ses richesses; il est encore aujourd'hui consul d'Autriche; c'est un petit vieillard à la physionomie vive et spirituelle tenant le milieu entre l'européenne et l'arabe. Son costume qui se ressent aussi de ce double caractère, se compose d'une pelisse grise bordée de fourrure blanche et d'un chapeau à trois cornes, (souvenir de l'expédition française en Égypte) surmonté d'un magnifique cachemire de l'Inde, enroulé sous le menton et retombant sur le dos. La maison que ce personnage occupe est charmante, et l'aimable madame Catafago, bonne vieille, couverte de diamants, nous en fait très-gracieusement les honneurs, et nous invite à dîner.

Le 9, Soliman-Pacha, nous fait préparer ses meilleurs mulets, pour le voyage de Damas; il nous approvisionne de caisses de vin et de biscuits; nous donne deux de ses cavass qui ont été avec lui à Nezib; l'un Syrien, appelé Cader-Aga, et l'autre nègre, palefrenier, ressemblant un peu au beau noir Atyr, qui escorta la girafe à Paris. Le général nous accompagne jusqu'aux pieds du Liban; nous continuons ensuite notre route jus-

(1) Dame grecque rachetée d'esclavage après l'expédition de Morée.

qu'à Labatie, petit endroit où nous passons la nuit dans la demeure patriarcale du cheick. Notre compagnon Burton éprouve des symptômes de fièvre.

Le 10, beau temps le matin et pluie le reste de la journée. Nos habits à la longue nous paraissent fort utiles contre le froid et l'humidité; les grands abbas du pays sont surtout des remparts précieux contre la pluie et la neige, dont les montagnes sont déjà couvertes.

La plupart des maisons dans les villages du Liban sont bâties en terre et en branchages entrelacés; on y voit même quelquefois figurer, au milieu de certaines pièces principales, des arbres que la nature a plantés dans le sol et dont la partie supérieure ombrage une terrasse qu'elle étaye. La fragilité de ces constructions exige de la part de ceux qui les habitent des soins continuels pour se garantir des infiltrations occasionnées par les pluies ou les neiges, qui abondent pendant certains hivers. Aussi voit-on souvent les paysans occupés à promener sur leurs toits de gros rouleaux de pierre pesante, pour tasser la terre gonflée par l'humidité, qui la délayerait inévitablement, et mettrait bientôt à jeu tous les plafonds. Un trou pratiqué dans l'angle d'une muraille, au-dessus d'une espèce d'âtre en brique, remplace la cheminée. Un pareil luxe ne se rencontre même pas chez tous les Libanais; le plus grand nombre se chauffe avec le mangal.

Le 11, on s'arrête à Deir el Ahmar, près de Rachéia. — Le 12, nos muletiers perdent la trace du chemin. Nous prenons un vieux guide avec

nous; nos montures s'incrustent à chaque instant dans la neige, qui s'élève déjà à plus de trois pieds; il faut les décharger et les recharger; les plus à plaindre sont les pauvres ânes qui portent nos outres; ils n'osent plus avancer, tant ils enfoncent; on est obligé de les enlever à force de bras du moule glacial qui partout se réforme. Tant de fatigues augmentent la fièvre de Burton. A six heures et demie du soir, nous sommes à Dimesse.— Le 13, après une bonne nuit qui dispose nos corps à de nouvelles fatigues, nous déjeunons chez un prince qui se dit illustre; sa mise très-sale ne l'empêche pas de venir nous demander du tabac, une pipe, et, plus tard, du thé dont il a besoin; le tout pour arriver à parler de chevaux qu'il voudrait vendre.

Vers trois heures et demie, du haut d'un immense plateau, quelle n'est point notre admiration et notre joie à l'aspect de Damas, ce paradis de l'Orient au milieu de jardins innombrables parsemés de ruisseaux azurés, avec le grand désert de Palmyre à l'horizon, et des myriades de minarets blancs, se détachant avec une délicatesse sur la végétation maintenant dépouillée de feuilles et harmonieusement mélancolique!! De longues rampes bordées de rochers jaunes et rosés, nous conduisent insensiblement au fond des faubourgs, et bientôt nous atteignons le but longtemps désiré. Le consul de France, M. de Rattimenton, nous remet un bon paquet de lettres de France, qui nous délivrent de toutes nos appréhensions. Nous les emportons au couvent pour les lire. Ch. Burton se met au lit avec une fièvre consolidée.

Quelques doses de quinine prises à propos lui permettent de nous accompagner le lendemain jusqu'au consulat, où M. de Rattimenton et son drogman M. Baudin, nous reçoivent avec une égale bienveillance. La résidence qu'ils occupent est un des plus élégants échantillons de la décoration orientale; la cour est dallée de marbres de toutes couleurs, et ornée d'une fontaine jaillissante au doux clapotement; les murs blanchis à la chaux sont garnis de plinthes sombres, et terminés d'une frise d'arabesques légères à formes lancéolées et multiples peintes en bleu. Des rampes et balustrades en bois découpées à jour bordent l'escalier. Le premier étage est couvert d'une galerie ornée d'arcades surbaissées portées par des piliers qu'enveloppent les étreintes d'une vigne *tremblante*. L'œil aime ce balancement rêveur de feuilles jaunes et rouges, leur élastique mobilité fait un heureux contrastes avec la roideur architecturale. Du haut des terrasses, on découvre la ville et le Liban, qui se perd au loin enveloppé de son manteau doré. L'aspect des maisons construites en terre est d'une uniformité de coloris chaud qui donne assez de grandeur et de style au paysage. On imagine aisément tout l'éclat que la végétation des jardins de Damas et de ses bosquets doit ajouter à ce magnifique tableau; la verdure est la vie de la nature; elle manque ici, et son absence paraît donner aux objets des nuances maladives; c'est une beauté languissante et fatiguée dont les joues pâlies par la souffrance ont perdu l'incarnat de la jeunesse que le retour de la santé ramènera bientôt.

Nous rencontrons deux jeunes voyageurs français, MM. de Siverac et de Beaufort, qui viennent d'être pillés en se rendant à Palmyre, sans l'escorte suffisante que Scherif-Pacha, leur avait offert. M. de Beaufort a été blessé à la tête d'un coup de masse en revenant de Cariatin; sa blessure est en parfaite voie de guérison. Burton est repris d'un nouvel accès, et commence à nous donner quelque inquiétude. Le voyage à Palmyre, que nous projetions, est supprimé de notre itinéraire. La tristesse causée par l'état du pauvre patient nous empêche de prendre un plaisir réel à notre séjour. La fièvre intermittente lui laisse pourtant l'énergie de faire quelques excursions.

Les bons capucins lui donnent tous les soins qu'*ils* peuvent, et le père Thomas (assassiné plus tard) qui parle un peu français, vient souvent près de lui. *Un jour de bonne santé du malade*, nous permet d'aller visiter le gouverneur Sherif-Pacha, préfet général de la Syrie (qui fut décapité après les affaires de Beyrouth.)

Il nous invite à dîner; c'est un homme très-affable, et qu'on dit spirituel. Le repas est servi à l'européenne. L'argenterie et la porcelaine viennent de Paris. Pendant trois heures consécutives, les plats les plus variés et les plus délicats se succèdent sans interruption. Le docteur Massari, médecin du pacha, lui sert en même temps d'échanson; il découpe les viandes et goûte le premier à tout. La conversation roule sur toutes sortes de sujets; le pacha s'informe particulièrement de l'organisation de l'armée, et de l'état des forces de terre et de mer en France. Il boit aussi du

champagne. Les consuls de France et d'Angleterre portent des toasts à la santé du gouverneur et de Méhémet-Ali.

Le lendemain de ce dîner, par ordre de Soliman-Pacha, deux batteries d'artillerie égyptienne manœuvrent devant nous à l'extrémité de la ville, et nous font les honneurs d'une vingtaine de coups de canons tirés avec un ensemble et une précision dignes des meilleurs artilleurs européens. Après cet exercice, nous allons remercier le colonel du régiment; c'est un homme de trente-cinq ans environ, très-brave et d'une noble physionomie; il a eu quatre chevaux tués sous lui à la bataille de Nezib; comme il souffre de la fièvre, notre visite est courte; il nous fait accompagner dans les écuries très-vastes et bien aérées, où nous admirons la bonne tenue qui règne et nous voyons des cochons gris qu'on élève *dans le* quartier pour l'amusement des *chevaux*.

Du 12 au 16, promenades par la ville, dîner chez le consul d'Angleterre.

Les 17, les fonds publics tirant à leur fin, nous exhibons nos lettres de crédit à M. Baudin, qui remédie immédiatement à notre pénurie et nous retient pour la soirée. M^me^ Baudin n'y contribue pas peu à l'agrément par son affabilité et ses attentions aimables. Nous en conserverons toujours le souvenir. Rien n'est plus joli que l'intérieur du divan de nos hôtes : riches et moelleux tapis, arabesques élégantes où les roses jouent un grand rôle, plafond à rosaces de bois sculpté, ainsi que les encoignures, et parmi ces réseaux d'ornements variés, des morceaux de miroir enchâssés dans

les moulures chantournées de la boiserie, suspendant nos portraits multipliés dans des cadres de toutes les dimensions; joignez à cela les parfums du narghileh et l'enjouement de la conversation, et vous aurez une légère idée de la vie levantine. — Le 18, courses aquatiques dans des bazars boueux, où chaque genre d'industrie a son quartier spécial, et où nous avons la douleur de trouver des armuriers fabriquant des fusils à l'européenne, en place de ces beaux sabres si renommés par leur merveilleuse moire, sur laquelle les pensées du prophète, semées parmi des rinceaux, semblent des fleurs jetées comme un voile parfumé sur le deuil sanglant de la mort. Les bijoutiers, selon M. de Lamartine, n'ont aucun goût dans l'ajustement de leurs pierres précieuses. Il y a une fraction de vérité dans ce jugement, c'est-à-dire que les bijoutiers n'atteignent point le fini d'exécution désirable pour des ouvrages qui comportent l'examen des détails; mais on peut affirmer, sans contredire entièrement notre grand poète, que les Orientaux ont beaucoup de goût dans l'agencement des formes, auxquelles on ne peut nier la plus grande élégance et l'originalité. Si M. de Lamartine avait eu le temps d'examiner avec plus de soin les ouvrages de bijouterie qui se vendent pour ainsi dire au poids dans les bezestins de Damas, il eut, sans aucun doute, rendu plus de justice au bon goût des Orientaux. Ma sœur possède un bijou que je lui ai rapporté de cette ville et qui a fait l'admiration de quelques bons juges; c'est un collier de fellah, sorte de bracelet formé d'une corde en fil d'argent élastique, d'une ligne et

demie de diamètre, rattaché sur le devant du cou par une agraphe en forme d'S; cinq petits chaînons adaptés au grand anneau, portant des pierres ou cabochons en verre de couleur, tombent en ruisseau sur la poitrine et s'y terminent par des plaquettes de métal, les unes rondes, les autres en croissants, couvertes de caractères arabes. Malgré la grossièreté du travail, on ne peut s'empêcher d'être séduit par la grace de sa conception. Et qu'importe? La minutie perlée ne refroidit-elle pas trop souvent les plus heureuses inventions? Et quand l'artiste est parvenu à balbutier, sans science, un sentiment parti du cœur, n'en éprouve-t-on point une émotion plus vive que devant une œuvre de scène pure? — La messe du 19, entendue au couvent, en compagnie du consul, nous annonce un dimanche.

On rencontre à *Damas*, qui est l'*entrepôt* central d'un grand nombre de caravanes d'Asie, de l'Inde et de l'Egypte, une diversité étourdissante de types et de costumes; l'habit de M. de Ratimenton et celui du consul d'Angleterre, sont les représentations des modes européennes, qui semblent faire horreur aux habitants de ce pays. Comme je ne veux point partir sans rapporter quelques souvenirs daguerriens, je me fais conduire par Méhémet chez un juif qui possède la plus haute maison de la ville du côté du Liban. Ce brave homme met tout son mobilier et ses échelles à notre disposition; je fais monter la chambre obscure sur la dernière terrasse; et là, je m'oriente vers les sites qui me paraissent les plus dignes d'intérêt. Le maître de la maison ne sait ce

que je fais, et braque à son tour, sur moi, des yeux ébahis presque aussi grands que mon objectif. Dès que j'ai trouvé le point convenable à la netteté de l'image, je le tire de son extase magnétique en lui faisant admirer de près l'œuvre du miroir; ce spectacle l'enchante, il appelle ses filles et sa femme, et, bientôt transformé en magicien, je me vois entouré des plus délicieux visages de jeunes filles. D'abord, honteuses de se montrer, elles se cachent mystérieusement sous des voiles au tissu de vent, puis, s'apprivoisant peu à peu, elles rient et chuchotent; les figures se penchent sur l'appareil dont elles se disputent les abords. C'est un bruit et un tumulte babillard des plus comiques; les voisins même en sont troublés et montent sur le faîte de leurs habitations; *bientôt le désert des terrasses d'alentour* se couvre de femmes envieuses, comme si je les eusse évoquées par quelque sortilége cabalistique. Un rayon de soleil tombé sur cette scène vraiment orientale, me fait regretter la palette; il m'aide néanmoins à tirer quelques épreuves à la chambre obscure. Cette circonstance me donne occasion d'acheter à l'une de ces dames un costume. Il m'a paru curieux de le placer à côté d'un ancien habillement de Smyrne, que portait ma grand'mère dans cette ville où elle était née.

Ce costume était encore en usage en Asie mineure, il y a cinquante ans. Celui qui le remplace aujourd'hui, diffère entièrement de la parure actuelle de Damas et du Caire : Il consiste en une jupe de soie ou de satin, de forme parisienne, avec un corsage juste et une petite veste ordinai-

rement de velours brodé d'or sur le devant de la poitrine et au collet, autour de manches larges du bas; la coiffure takikos grec, maintenue sur l'oreille par une forte natte de cheveux, est accompagnée de papillottes à l'anglaise, dont une touffe est ordinairement plus fournie que l'autre. Le costume levantin moderne de l'Égypte et de la Syrie a été décrit précédemment; dans aucunes rues des villes, on n'en voit de pareils; les femmes les cachent entièrement sous le houbara. Il est impossible de les apprécier ailleurs que dans les appartements. Les bourgeois damasquins des deux sexes se promènent dans les bazars, montés sur de petites sandales couvertes d'incrustations en nacre et en argent, avec lesquelles on voit même quelquefois les enfants courir.

—

Damas, une des plus belles et des plus *opulentes* cités de l'empire ottoman, fut longtemps au pouvoir des Romains; ses manufactures de soie, la bonté des fruits, des vins et des parfums, sa situation au pied du Liban majestueux, en font un séjour d'abondances et des délices. Trois branches de la rivière Barada fertilisent son sol; on y remarque une quantité de fontaines, de bains publics et de bâtiments pour le commerce et les voyageurs, sans oublier de nombreuse mosquées, dont celle de Saint-Jean de Damas jouit d'une juste renommée. Le pacha est conducteur de la caravane de la Mecque, sous le titre d'Émyr-Hadje. Cette conduite a une telle importance aux yeux

des musulmans, que la personne d'un pacha qui s'en acquitte bien, devient inviolable, même pour le sultan. — Le 20, M. Vernet, qui dîne seul chez le colonel d'artillerie, y voit danser des almées. — Le 21, préparatifs de départ, daguerréotypes, achats de costumes et d'étoffes. Le 22, Burton est encore malade et paraît beaucoup souffrir. Le 23 et le 24, la fièvre ayant cessé, nous partons immédiatement, et, passant par Mech-Del, Gibgenin, entre le Liban et l'Anti-Liban, nous entrons dans la magnifique vallée de Baalbec, nous sommes à huit lieues de cette ville célèbre, dont la place se noie à l'horizon dans une brume rosée; le beau temps nous favorise et fait fondre la neige sous nos pas. — Le 25, avant quatre heures, nous arrivons à Machara, où nous rencontrons un prince en guenilles neveu d'Emir-Béchir, qui vient offrir des chevaux à M. Vernet. — Le 26, sur les sommités élevées du Liban, on voit encore quelques ruines d'antiques châteaux perchés comme des aigles sur des cimes inaccessibles. On découvre aussi, dans le lointain, les éclairs argentés qui jaillissent du lac de Tibériade, au milieu des rochers obscurs. A deux heures, nous commençons à descendre le versant opposé de la montagne, dont la base est enveloppée de nuages; le ciel gris devient cependant plus lumineux et peu à peu la verdure se dévoile devant nous; les bosquets naissent, et les formes amollies par le brouillard humide se dessinent et se colorent lentement; le pays s'étend, se creuse, se peuple de villages et d'ombres azurées; les premiers flots de la mer, dentelés par des anses et des caps confondus avec

le ciel, présentent une perspective incertaine et immense; bientôt l'horizon borne le tableau et fait cesser l'illusion; la scène représente alors un espace de vingt-cinq lieues, que l'œil embrasse depuis le cap Carmel à l'ouest, jusqu'à la pointe la plus voisine de Tripoli, comme un plan topographique.

Nous traversons Chbea, puis Caffr el Mulki; Kaderaga tombe de cheval en traversant un torrent; les chemins sont détestables et remplis de descentes périlleuses. Nous couchons chez un vénérable cheick tremblant encore à la suite des mauvais traitements d'un soldat qui se dit envoyé pour prélever des impôts sur les propriétés. Il nous offre l'hospitalité, et nous l'emmenons avec nous jusqu'à Beyrouth, où nous intercédons en sa faveur auprès du gouverneur Mahmoud-Bey.

Le 27 janvier, nous retrouvons notre aimable hôte, le général Sèves, en bonne santé; il se hâte d'envoyer un exprès à Beyrouth, pour chercher les nouvelles de France, que nous attendons impatiemment du paquebot. — Le 28, pendant qu'Aly-Bey, nous fait les honneurs de sa maison, et que nous assistons à une danse exécutée par son cuisinier et ses domestiques, le courrier nous apporte d'excellentes nouvelles de nos familles; et, le cœur libre de toutes inquiétudes ultérieures, il nous est alors permis d'apprécier les grimaces et les chants des musiciens. Un vieux borgne, qui beugle et applaudit à la danse par des zougarits (cris de joie modulés), paraît en proie à des convulsions d'enthousiasme. Le cuisinier, beau danseur, trouve moyen de se draper un tur-

ban avec une veste d'arnaute prise à l'un des assistants; son talent consiste à faire et à défaire cette coiffure et à lui donner une infinité de formes grotesques. Enfin, nous souhaitons le bonsoir à la société, qui veut absolument nous escorter jusqu'au couvent. — Le 29, à onze heures du matin, nous partons pour Beyrouth, et traversons le Damour ou fleuve du Chien; les dernières pluies l'ont grossi, et, comme elles ne cessent pas, nous sommes obligés de le traverser un peu plus loin de la mer, pour trouver un endroit guéable. Soliman-Pacha, et ses aides de camp nous rejoignent à la fin du jour, et l'auberge du Napolitain Baptiste, le seul et par conséquent le meilleur reçoit toute la bande. Nous y trouvons M. Ferrari, officier français, du régiment des cuirassiers, cantonné à Baalbec. — Le 30, nous visitons la ville, qui est certainement la plus propre et la mieux pavée de toute la Syrie. Mahmoud-Bey, son gouverneur, nous en montre les principales rues. La rade ouverte offre un abri peu sûr aux vaisseaux de guerre qui sont obligés de jeter l'ancre à une lieue du Nahr-el-Beyrouth, qui descend du Liban. C'est cependant le meilleur port marchand de toute la côte. Comme point militaire, ses moyens de défense sont fort insignifiants. Du côté de la mer, on remarque un petit fort moresque à moitié ruiné, des batteries construites sur le môle qui abrite ce port; un petit bastion et des portes fortifiées; et du côté du Liban, une muraille d'enceinte flanquée de vieilles tours.

Le 31, nous donnons au général et à ses aides de camp un dîner d'adieu, qui dure jusqu'à une

heure du matin. Le temps est magnifique, et nous promet une heureuse traversée. — Le 1er février, visites d'adieu à M. Bourrée, consul français, et à M. Mour, consul anglais, chez qui nous rencontrons mademoiselle Portalis, beauté célèbre, et la prétendue de M. le prince Puckler-Muskau.

Le 2 février, dernier jour passé en Syrie, il n'est point le plus triste. Le général nous fait des rébus, que je conserve précieusement comme des monuments de sa gaieté. Il écrit aussi sur un coin de mon portefeuille ce mots précieux : « Amitiés sincères du vieux général à M. Goupil,

« Soliman-Pacha.

Seïda, ce 2 janvier 1840.

Le 4, le paquebot autrichien le Sery-Perras est en rade, et va nous transporter à Smyrne. Le général nous accompagne; nous embrasse tous en nous faisant promettre de revenir l'année prochaine, pour visiter avec lui des pays encore inexplorés. Mais le batelier nous attend; les regards et les saluts de la main s'échangent tristement. Nos amis, qui nous suivent quelque temps encore, disparaissent bientôt, et nous arrivons au paquebot, véritable bijou de luxe pour le confortable et l'élégance de son installation. Le 4, nous stationnons une heure devant Larnaca, en Chypre; doublons Rhodes pendant la nuit, et, lancés dans l'Archipel, nous sommes en vue de Stanchio. Passés en dehors de Scio, nous commençons à sentir si fortement le roulis, que pendant le dîner un carafon de vin tombe sur mon pantalon à la turque

et en ternit l'éclatante blancheur. Les chaises pâtinent sur le parquet, emportant les convives, qui semblent vouloir jouer aux quatre coins dans leurs glissades inattendues. M. Gillet, ex-consul de France à Tarsus, qui se rend à Salonique avec sa femme, ne paraît point partisan de ce jeu, et se couche de préférence. — Le 7, nous entrons au Golfe de Smyrne; une partie de la flotte française est mouillée à Ourlac; et le 8, nous sommes à Smyrne, où l'on nous retient deux jour en quarantaine. — Le 9, jour de notre délivrance, le commandant du Santi-Petri, vaisseau de guerre de l'État, qui mouille en rade avec le reste de l'escadre, vient lui-même offrir ses services à M. Vernet, et le prier de vouloir bien venir loger à son bord avec ses deux compagnons. Immédiatement touristes et bagages sont transportés au nouveau domicile maritime, où nous trouvons M. Couveley, qui avait accompagné récemment M. Gudin à Constantinople, et après un excellent repas présidé par le commandant de Suin, et animé par la franchise de ses manières et l'aménité de sa conversation, on nous donne un guide pour visiter la ville. Smyrne a pour moi le charme puissant des souvenirs de famille : ma grand'mère et ma tante y sont nées; mon grand'père y fut heureux autrefois! Je ne puis dépeindre la joie que je ressens en présence de ce beau pays; tous les récits qu'on m'en faisait dans mon enfance me reviennent à l'esprit comme des songes qu'on cherche à réaliser en bâtissant des probabilités sur des choses existantes. En passant au pont des caravanes, un bateau où des enfants s'amusaient à remuer

l'eau me rappelle si bien certains récits de ma grand'mère, que je prends plaisir à m'y arrêter, peut-être était-ce là qu'elle jouait avec ses compagnes à l'ombre de grands cyprès noirs, et qu'elle aimait à contempler des troupes de paons superbes, qui venaient boire et se mirer sur ces bords et s'envolaient ensuite dans les arbres. Plus loin des chameaux chargés de marchandises et conduits par des Asiatiques à turbans énormes me représentent aussi ces chameaux bruns à *gros* jabots et à jambes trapues et renflées vers la poitrine, qu'elle me disait avoir vus chargés des plus belles panses de Smyrne (gros raisins *oblongs*) à l'époque des vendanges. Après une tournée générale dans le quartier turc, nous nous rendons chez M. de Challaye, consul de France, vieillard aimable et gai, qui nous comble de politesses, et avant de rentrer à bord, nous allons acheter des *babouches*. Les ulémas en portent de bleues et les militaires de rouges; quelques bourgeois en mettent de jaunes. Nous allons voir M. Deschamps, directeur du journal de Smyrne. M. Van-Lenep, consul de Hollande, ancien ami de mon grand'père, et que mon arrière-grand-père avait précédé autrefois au même consulat, reçoit avec *empressement* les trois inséparables compagnons. — Le 12, l'amiral Lalande nous invite à dîner à bord de l'Iena, et promet à M. H. Vernet un grand branlebas à feu avant notre départ. Le soir, nous dansons en Arabes chez M. de Challaye; le bal est fort beau; tous les officiers de l'escadre s'y trouvent, et quelques-uns de la marine anglaise. Les dames ont des costumes délicieux, resplendissants de diamants

et des figures en parfaite harmonie avec l'éclat de leurs parures. Le 15, à la demande de l'amiral, je donne une représentation de daguerréotype à bord de l'Iena, en présence du jeune archiduc Frédéric, prince autrichien; d'un amiral qui l'accompagne et de plusieurs officiers supérieurs anglais. Je suis en habit à la nizam au milieu de tous ces brillants uniformes, et malgré l'embarras que j'en éprouve, je garde mon sérieux, et l'opération réussit. Il en résulte un puff dans le journal de M. Deschamps, et, de plus, mon album daguerrien s'enrichit d'une très-belle planche représentant le pont du vaisseau. Les dîners, les fêtes, les bals et les visites se succèdent pendant notre séjour, et nous font perdre beaucoup de temps, agréablement il est vrai, mais sans utilité, car cela nous prive d'une foule d'excursions plus intéressantes; mais on se lasse de tout, même de voyager. M. Vernet n'a plus déjà l'ardeur qui l'animait en partant de France; il commence à désirer la patrie, que nous retrouvons déjà dans les sociétés qui nous accueillent.

Le 14, le commandant nous fait visiter le vaisseau dans tous ses détails. Les matelots que le tambour a avertis sont à leur poste pour le branle-bas. Il y a six artilleurs et un pointeur à chaque pièce de canon; la charge battue réunit les soldats sur le pont, Au signal donné par le capitaine; on charge les armes; les officiers portent ses ordres et ses exhortations; la mousqueterie de la garde monte sur la dunette pour dominer le feu des Batteries, et un peloton demeure sur le pont. Au commandement : « Canonniers à vos pièces, » le

silence et l'immobilité règnent dans les rangs; à celui de « Commence le feu », les cent bouches d'airain éclatent à la fois; on se croirait dans un cratère volcanique; la mousqueterie s'y joint; les coups se succèdent rapidement; le canon parle seul dans son langage terrible; une épaisse fumée blanche bordée de bleu s'élève des flancs du vaisseau, qui tremble comme s'il renfermait l'enfer tout entier; la voix humaine est étouffée par le tumulte universel. Puis vient le simulacre d'abordage; un coup de sifflet fait monter les hommes dans les haubans et les bastingages; les vergues se couvrent de matelots, qui font pleuvoir les grenades, les coups de fusil et de pistolets. Les échelles de cordes sont chargées de combattants, qui lancent partout la mort. Ces manœuvres répétées par les vaisseaux voisins durent environ trois quarts d'heure; vingt minutes après, l'ordre et le silence règnent à bord. Notre beau voyage d'Orient s'achève ainsi par un bouquet de feu d'artifice qu'aucun de nous ne pourra oublier.

Le 16, nous nous embarquons sur le Stamboul pour Constantinople; à sept heures du matin, entrés dans les Dardanelles, nous saluons le tombeau d'Achille, le fleuve Scamandre, les deux forteresses terribles qui défendent l'entrée du détroit. L'œil se plaît à rapprocher ainsi ces deux grandes parties du monde, l'Europe et l'Asie. Nous apercevons Gallipoli, et, à trois heures du matin, par un gros temps et un clair de lune magnifique, nous doublons la pointe du sérail à Constantinople; la ville est couverte de neige, les rigueurs de la saison ne nous permettent pas d'en

juger aussi favorablement que nous aurions pu le faire à une autre époque. Nous logeons à Péra, hôtel de l'Odéon. Les rues sont, par le temps qu'il fait, d'étroits et montueux cloaques; partout, la redingote européenne et les gamins en casquettes se montrent à l'artiste désolé. M. de Pontois, l'ambassadeur de France, nous fait le plus aimable accueil et met toute son obligeance à nous faciliter les moyens de visiter les curiosités de la ville; son secrétaire est empressé de nous procurer tous les agréments possibles. A l'aide d'un firman du sultan, nous pénétrons dans la mosquée de Sainte-Sophie, trop bien décrite partout pour en parler ici; ce que nous affirmons, c'est que la beauté proverbiale de ce monument est bien au-dessous de sa réputation. Toutes les mosquées de Constantinople sont bâties sur le même modèle; il y en a un grand nombre, et la quantité peut suppléer dans l'ensemble à la qualité. Montés sur la tour de Galata, nous découvrons un des plus beaux points de vue du monde; l'entrée du Bosphore a quelque chose d'imposant et de majestueux par son immensité; les vaisseaux nombreux qui circulent et se croisent au milieu de cette capitale, me rappellent, en très-petit, la magique entrée de Londres par la Tamise.

Pour aller du quartier Péra (quartier franc) à Constantinople, on traverse le port en petites barques (appelées caïques), longues et très-faciles à chavirer; elles sillonnent les flots avec la rapidité de la flèche, et sont les cabriolets de la ville. Il neige presque tous les jours. Je fais néanmoins quelques daguerréotypes, et, pour éviter d'être

ennuyé par les importuns, je leur fais croire que je prépare du café dans ma chambre obscure par un procédé particulier. C'est à ce stratagème que je dois une épreuve de la mosquée de Sainte-Sophie faite pendant la neige, au milieu d'un cercle de passants questionneurs. Notre hôtel appartient à deux Français, dont l'un est escamoteur. Ils ont voulu établir ici des concerts à la Musard. Nous allons à un de leurs bals masqués, où quelques jeunes Turcs en dominos viennent se promener au son d'un violon et d'une flûte, qui jouent faux des contredanses de Julien et des walses de Strauss.

Après un séjour de huit jours entre l'eau et la neige, le paquebot français nous transporte à Malte ; où nous séchons nos plumes d'oiseaux de passage pendant vingt et un jours; de là, nous passons à Rome, où huit autres jours s'écoulent bien vite au milieu des beautés artistiques des galeries et des églises innombrables, à la faveur de l'hospitalité que M. Ingres, alors directeur de l'Académie de France à Rome, veut bien accorder aussi aux compagnons de voyage de M. Horace Vernet.

PHYSIONOMIE DE L'ORIENT. Damas n'a pas 70,000 habitants ; Alep n'en a pas 50,000; Beyrouth en compte à peine 20,000; Jérusalem n'a pas plus de 15,000 âmes; Homs, Hamah, Latakié, Tripoli, Antioche ne comptent pas plus de 10,000 habitants, et Alexandrette, Caiffa, Jaffa, Gaza, Naplouse, Ramlah, Deir el Khamar en comptent environ 5,000. Joignons à cet ensemble les villes et les villages, qui comme Baalbec, Nazareth,

Ebettedin, et une centaine d'autres, sans oublier même les populations du Liban, à peine arriverons-nous à un total de 1,500,000.

Les chrétiens maronites, syriens et grecs, de même que les Druses, Metualis, Ansariens, perpétuels ennemis de l'islamisme, et les musulmans de Syrie descendent des Grecs et des Romains du paganisme, et des temps byzantins. Les Grecs sont divisés en schismatiques ou meliky, et en catholiques, et les Arméniens, anciens Parthes, en catholiques romains et schismatiques; ils sont séparés de l'Église grecque depuis le quatrième concile. Les Syriens catholiques sont distincts des maronites.

A Jérusalem et à Tibériade, les juifs sont en grand nombre. Les seuls restes des Samaritains habitent Naplouse. Les Curdes, les anciens Chaldéens des *montagnes disent : Nous mangeons* la chair du porc, et *nous ne faisons ni* prières, ni jeûnes. Les Persans ne sont mahométans que de nom. La race turque passe pour originaire d'un rameau mongol. Les Druses ainsi que les maronites se divisent en roturiers et en nobles (cheicks ou émirs). Ce peuple est cultivateur; il récolte des vins, du tabac, du coton, quelques grains, et élève des vers à soie. Sous l'un de ses plus célèbres chefs l'émir Fakardin, il résista longtemps aux armes ottomanes; il est très-hospitalier, n'admet point le pardon des injures, et se désigne lui-même sous le nom du peuple d'unitaires. Disciples de Hamzah, fils du célèbre calif Ali, fils d'Abou-Thaleb, les Druses rendent un culte divin au calife égyptien Hakim-Barm-Illah, l'un des plus

cruels et des plus insensés parmi les successeurs de Mahomet. Leur religion n'a point de caractères bien connus; quelques personnes soutiennent qu'ils se plient au cérémonial de tous les cultes d'Orient, sans en observer aucun. Les femmes druses ont un costume digne de remarque. A Deir el Khamar, village de la lune, par exemple, la coiffure qu'elles portent ordinairement dans leurs montagnes consiste en une sorte de gobelet d'escamoteur, en laiton ou en argent *battu*, qu'elles placent comme une corne sur la *tête*, en *avant*, de côté, à droite ou à gauche, suivant qu'elles sont filles, mariées ou veuves. Elles le couvrent d'un voile, qu'elles ramènent ordinairement sur la partie inférieure de la figure et ne laissent voir que leurs yeux.

Couleurs. Les côtes de l'Archipel sont d'un *vert gris, quelquefois doré*; l'*Égypte paraît jaune*, la Syrie grise, l'Asie mineure et la Turquie, haut montées de ton, offrent des oppositions variées et puissantes. Dans tout l'Orient la verdure est sombre. Les Grecs ont dans le teint quelque chose de terne et d'olivâtre, leurs yeux ont le blanc azuré et les paupières cernées de brun; la peau des Arabes, dite cuivrée, est plutôt couleur de café cru, et le plus souvent fauve cendré; les pieds sont gris et ont le talon saillant. Les Syriens sont pâles, les Asiatiques ont de la fraîcheur. Toujours des femmes blanches dans les villes, et très-colorées dans les campagnes. Dans les costumes, contrastes de couleurs.

Formes. Profils des côtes de l'Archipel : concassés, sans courbures. Égypte : ondulations fré-

quentes du sol. Syrie : ondulations plus fortes et interrompues souvent par les rochers. Asie mineure et Turquie : formes oblongues, verticales et horizontales; en Syrie, des maisons cubiques, jamais de rondes; fenêtres rares, toujours carrées; palmiers, bananiers, aloès gerboyants, cèdres aux branches digitées, et penchées vers la terre comme des mains protectrices; visages grecs réguliers; en Égypte, nez épâtés; en Syrie, formes aquilines, figures larges, à base proéminente; *traits* vastes, maigres et osseux chez les Arabes; quelques faces égyptiennes, à pommettes saillantes, participent de la losange. En Asie mineure, fronts vastes, pommettes saillantes, yeux en coulisses, relevés vers les tempes et enfoncés. Longs yeux dans tout l'Orient, lèvres épaisses vers l'Égypte, minces dans les climats tempérés, paupières cachées ou peu saillantes; distance minime entre la bouche et le nez, jamais aussi court que dans les pays du Nord. Beaux sabres, broderies recherchées, étoffes admirables, beaux-arts ignorés; sciences, le plus savant est un ignorant. Le Turc est mélancoliquement majestueux; c'est un lion qui prie et qui fume, l'inquiétude et le soupçon se peignent sur son visage, il défend à ses domestiques de porter la barbe, et caresse la sienne onduleuse et parfumée de bois d'aloès avec des mains chargées de brillants; l'Européen lui ferait injure en se découvrant devant lui.

La femme d'Orient. La plus belle est toujours parée d'habits simples et de jeunesse, joignant à des traits quelquefois irréguliers une taille majestueuse, qui permet des formes étoffées sans

nuire à l'élégance; ses cheveux sont châtains clair et ses yeux noirs; elle est timide, immobile et taciturne, ses joues ont les nuances dégradées qu'on trouve aux pétales des roses; des torrents de tresses de cheveux inondent ses épaules arrondies, et son front, environné d'un bandeau d'étoffe soyeuse ou de crêpe de couleur diaphane, est surmonté de pierreries constellées; des colliers à grains d'or, entremêlés de sequins et de perles, ruissellent sur sa poitrine haletante comme le flot qu'agite une brise légère; un bouquet d'épis en diamants tremblotte sur sa gorge à demi voilée; chaque geste de ses bras, chaque inclinaison du cou et chaque pas de ses pieds délicats, enchâssés dans les babouches comme deux bijoux dans des étuis en velours, font un cliquetis dont aucune parole ne peut rendre la voluptueuse harmonie.

MARIAGES EN ORIENT.

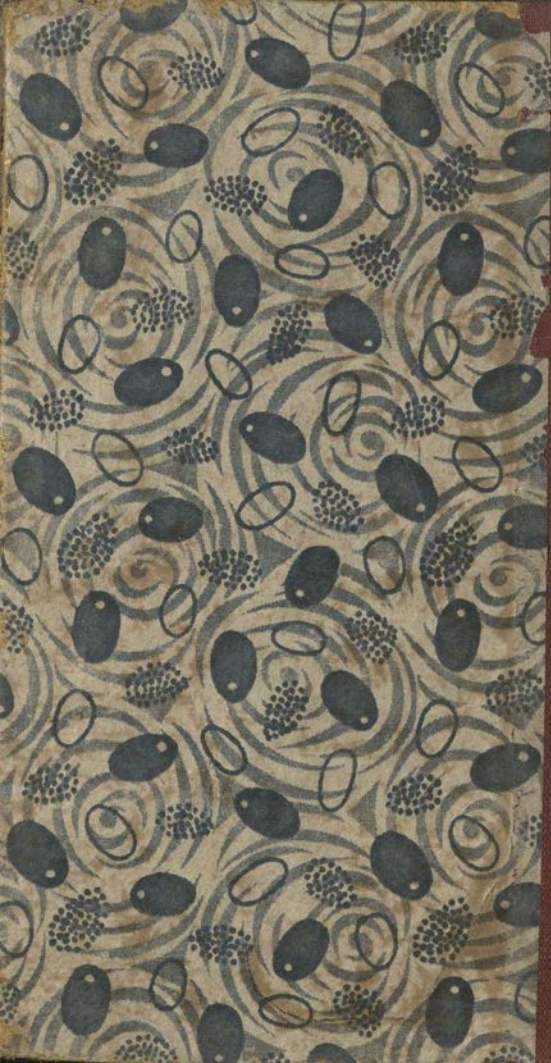
Les mariages des Turcs se font par procureurs; les filles promises dès l'âge de trois ou quatre ans, reçoivent la bénédiction nuptiale de douze à quatorze ans. Le marié ne peut voir sa femme qu'après la cérémonie. La signature du contrat, nikakh, où sont inventoriés la dot et le trousseaues, fait entre quelques témoins devant l'iman de la mosquée.

La femme se rend au bain, accompagnée de sa mère ou de quelques femmes de sa famille. La mariée, vêtue magnifiquement, est dépouillée par ses amies et parentes, qui se trouvent dans la salle du bain pour la recevoir; alors, on entonne l'épi-

thalame. La fiancée fait le tour de la société rangée en cercle, et offre à ses compagnes des cadeaux, en leur baisant la main. C'est dans la processsion qui se fait pour le transport de la nouvelle épouse à la maison de son mari, qu'on déploie le plus de pompe. La mariée est enfermée dans une voiture à grillages dorés qui l'empêchent d'être vue; d'ailleurs, elle est couverte d'un voile rouge bordé de jaune, qui l'enveloppe des pieds à la tête. Des musiciens, des danseurs et des saltimbanques amusent le peuple par leurs postures et leurs chants. Vient ensuite le mobilier de la mariée porté par des chevaux.

On rencontre souvent, à Constantinople, des voitures arabah, sortes de chars-à-bancs à quatre roues, couverts de toile et traînés par des bœufs, qui servent au transport des invitées.

FIN.

00084106

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018